

Journal de guerre (version 1944)

Auteur(s) : Malaquais, Jean

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

170 Fichier(s)

Les mots clés

[Guerre](#), [Journal](#), [Journal de guerre](#), [WW2](#)

Présentation

Date1944

GenreJournal intime

Information générales

LangueFrançais

SourceArchives Jean Malaquais. Harry Ransom Center (Texas)

Description & Analyse

Description

Cet exemplaire correspond à la première version publiée du *Journal de guerre* en 1944 à la Maison française de New York.

Cette version sera remaniée et enrichie pour publier l'édition du *Journal de guerre* suivi du *Journal du métèque* dans les années 1990.

Informations sur l'édition numérique

Editeur de la ficheVictoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte de Malaquais : avec l'aimable autorisation d'Elisabeth Malaquais

(ayant-droits)

Citer cette page

Malaquais, Jean, *Journal de guerre*(version 1944), 1944.

Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

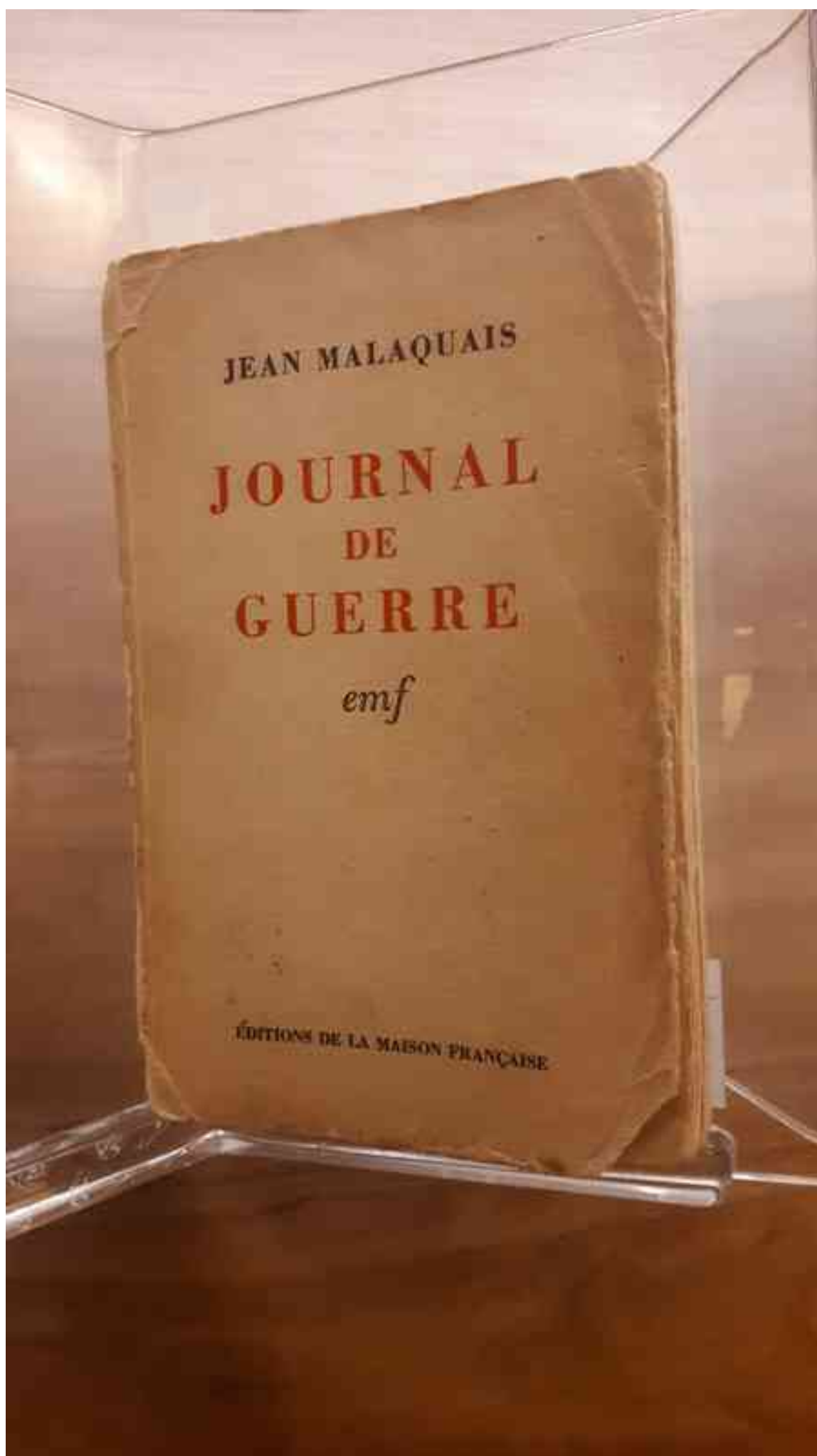
Site *Archives numériques de Jean Malaquais*

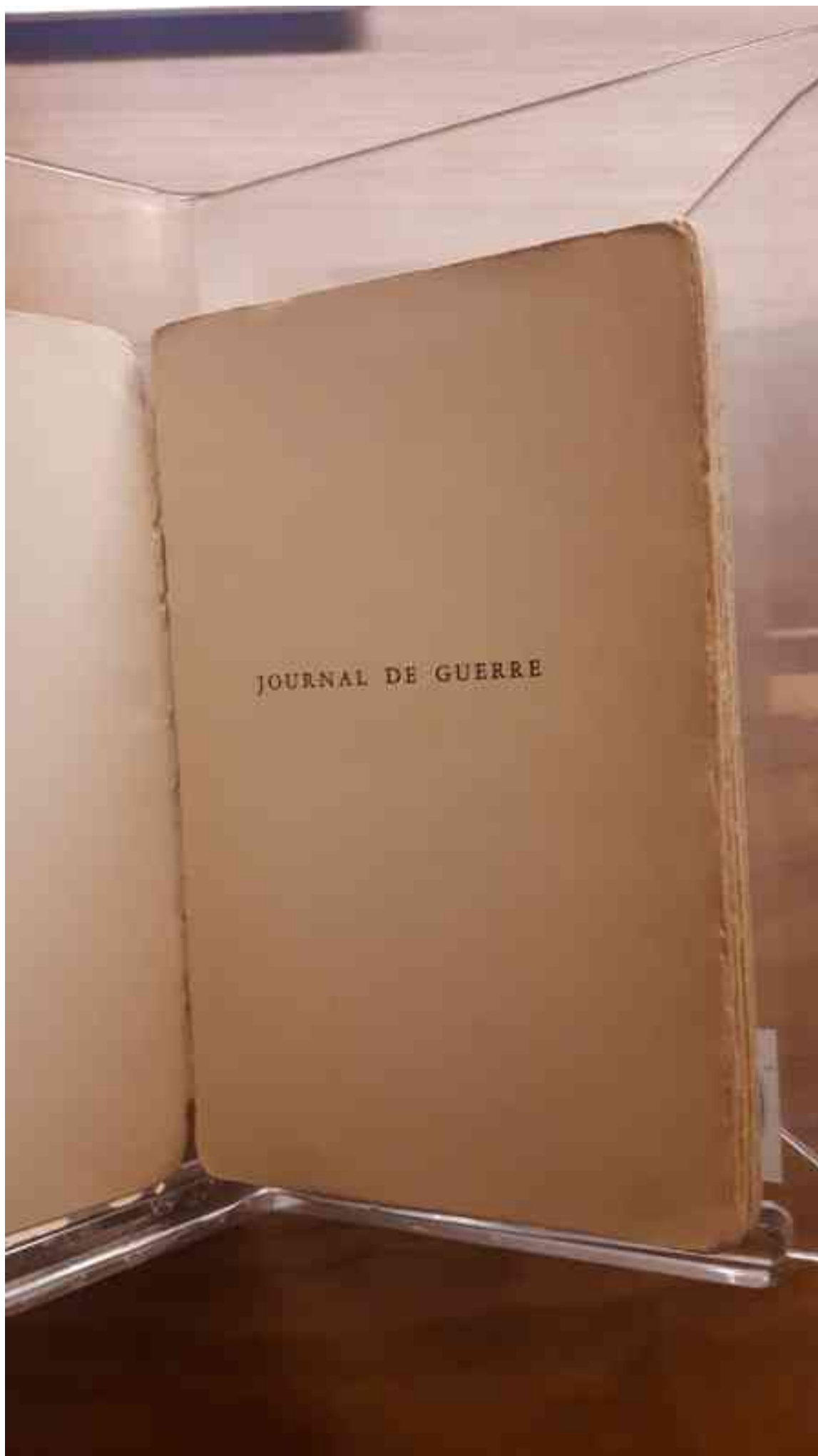
Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

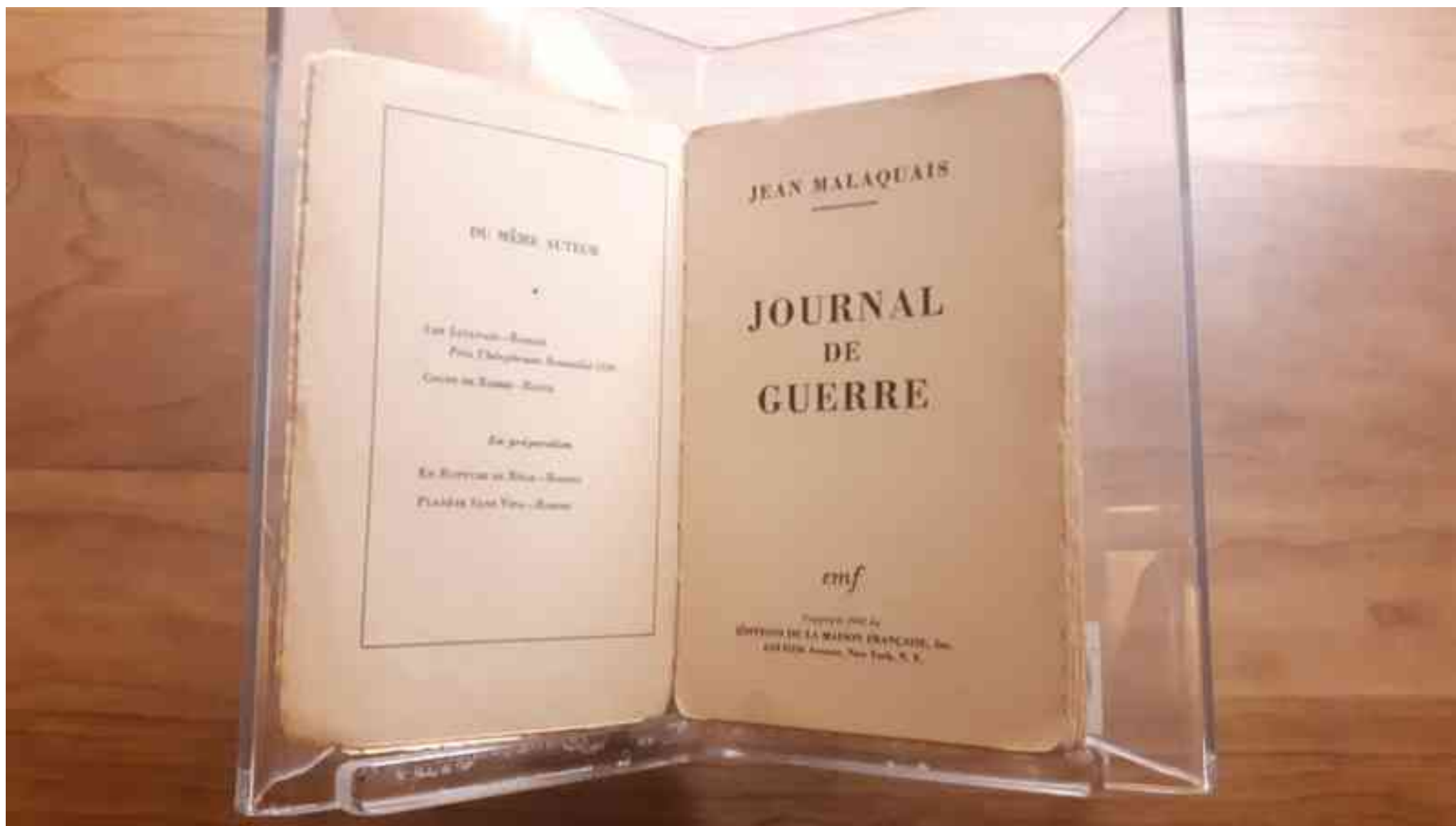
<https://eman-archives.org/Malaquais/items/show/105>

Copier

Notice créée par [Victoria Pleuchot](#) Notice créée le 16/04/2024 Dernière modification le 21/02/2025







IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER FINE
NUMÉRÉS DE 1 A 50,
150 EXEMPLAIRES SUR PAPIER COMMUN
NUMÉRÉS 51 A 200.

Les études approfondies et la
variance de mail en marche sont la
marque de son. Oubliez-les.
LARRY KROGAN

1939

28 — Je me décide à m'occuper de sauter, comme les autres, mais sans s'y laisser aller. Je continue avec une détermination, de m'efforcer à m'occuper, pour ne point l'abandonner.

— Ce n'est pas de l'incertitude, de contradiction, qui crée la tension d'un journal, je crains de ne pas avoir un rôle à jouer ; — ou, plutôt, je l'espère ; pourvu que cet acte d'attention continue avec nos lecteurs aussi longtemps qu'un rôle plus ou ailleurs, les interrompre. Pour moi-même que cet acte paraisse de grande valeur que de voir ses images dans le journal. Mais la guerre en la, elle sera là dans un jour, dans une heure, et dans que je suis certain de les avoir de la main sans que nous n'ayons les quelques semaines en cours avant des efforts, je suis bien sûr que nous ne pouvons pas. Je le sais car j'explique que la guerre — la guerre — la guerre —

[illegible]

Les nuits nous sommes de au repos, et nous
chante, avec des sautes qui s'échappent de la
pas creux. Nous sommes en train nous sommes les
des promesses. Au lever, la chute régnait
de M^{me} H^{er} nous attendait avec patience.

le dimanche
les Galy

17. N^o — et couche dans l'herbe et se la fit pour
Le soleil tomba sur nous comme s'il ne pouvait se
regarder de nos corps nus et nus. Un jour
débouche une porte sur la lueur. Tout est blanc et
partait, justement comme sur les chemins et
leur mort.

les Galy

18. N^o — Les insectes n'ont d'invulnérables à
la lueur de nos lampes. Nos chemins sont blancs et
dent sur la nuit. La campagne halète silencieu-
sement. L'éclair. A la tombée du jour nous avons
souffert nos bicyclettes. Sous l'ombre des feuillages
la route de Chantilly était brisée. Nous sommes
lentement, grisés d'air et de soleil, les vagues de
rêles en pâture à la brise légère. Et c'est un rava-
nant. Gourmands que nos regards furent vides et
les affiches blanches aux petits drapeaux noirs.

19.

19. Nous sommes contents en silence.

20. — Les cars ont pris d'assaut les routes menant
à Paris en voitures de louage, de concert avec des
couplets de voyageurs de nos journaux, qu'ils ont
nouvelles. Ils paraissent enroulés d'une sorte de
fièvre de bavardage. Je les observe en silence
pensant qu'ils sont comme des poèmes de genre
ils contamineaient, pour peu qu'on les laisse
faire, la plus saine morale du monde. Tout si long
de la nuit/H^{er} venait de « maître » surbaissé
de celui/ nous dépassaient à notre allée. Comme

le dimanche
les Galy

1. N^o — et couche dans l'herbe et se la fit pour
Le soleil tomba sur nous comme s'il ne pouvait se
regarder de nos corps nus et nus. Un jour
débouche une porte sur la lueur. Tout est blanc et
partait, justement comme sur les chemins et
leur mort.

le dimanche
les Galy

21. — M^{me} H^{er} Gaillet, avec H^{er} correspondance de
de l'Agence H^{er} à Berlin, en sa maison. H^{er} Gaillet
le jour-là les deux à côté d'un prince grand,
un plus ancien que nous, il a été en poste à
Vienne, les Prussiens nous brèves, les Alle-
mands s'y laissent et y sont de la cause. Allemagne
de belles dames et des monnaies rouges de France
surpassant sans comparaison et de l'ancien une

le dimanche
les Galy

22. — M^{me} H^{er} Gaillet, avec H^{er} correspondance de
de l'Agence H^{er} à Berlin, en sa maison. H^{er} Gaillet
le jour-là les deux à côté d'un prince grand,
un plus ancien que nous, il a été en poste à
Vienne, les Prussiens nous brèves, les Alle-
mands s'y laissent et y sont de la cause. Allemagne
de belles dames et des monnaies rouges de France
surpassant sans comparaison et de l'ancien une

le dimanche
les Galy

23. — M^{me} H^{er} Gaillet, avec H^{er} correspondance de
de l'Agence H^{er} à Berlin, en sa maison. H^{er} Gaillet
le jour-là les deux à côté d'un prince grand,
un plus ancien que nous, il a été en poste à
Vienne, les Prussiens nous brèves, les Alle-
mands s'y laissent et y sont de la cause. Allemagne
de belles dames et des monnaies rouges de France
surpassant sans comparaison et de l'ancien une

le dimanche
les Galy

quelque sorte. On ne sait pas, ni d'où, ni à quel point. On passe sans se voir, et sans se connaître. Aux carrefours, pas bandes de quarts, de ce de jeunes gens qui venant se bécoter avec les autres de quelque foule, s'arrêtent ou se croisent de franc-mugon et de pur lâcheté.

Le premier

2 - La prison. Rue Basse, l'eau dans la prison se bécote comme une fleur de poêle. M. P. a pu à trois minutes. Il est sept heures du matin.

3 - Nous avons descendu la rue Mazarine jusqu'à la Trinité, car déjà beaucoup de monde du Métropolitain ont été supprimés. Dans ce café, sous les arcades de la rue Rivoli, nous avons avalé une décoration sans goût, garnie de tout sans mal. Il pleuvait à torrents. Nous sommes restés au long moment d'attente sous le ciel, puis, de quatre heures, nous avons pu aller à la guéridon. Il y avait de la soupe de l'Union, et un petit air de maison familiale. Le garçon se plaignait sur la prison de ses parents, comme si c'était beaucoup mieux ainsi que pour son père à plus être des indécents.

4 - Vous avez vu le garçon ? dit-il à M. P. quand nous sommes partis.

5 - Oui. C'est la rue de notre école qui le gèle.

6 - De la part des Invalides les uns paraissent

naître les dix minutes pour Versailles. Il est sept heures du matin quand nous y sommes arrivés. Il y avait foule, il y avait des femmes et des hommes. Gendarmes. Polémisme du fascisme - comme

On était en l'air d'arriver pour le gardien-père. Le monsieur, avec ses billes de l'air, est rouge comme le bœuf.

7 - On est comme nous les gens aux jours de mobilisation générale : ensemble, pleurs, prières à la mort d'une belle église. - La Patrie, M. P. Qu'il dise.

8 - A Versailles, face à la gare, le grand et le petit bâtiment du mariage militaire. Bédouin, Gendarmes. La place est en l'air et pâle.

9 - Je suis assis dans la cour d'une caserne. Je suis le bœuf, le coq, la cour de cheval, la grasse à paillettes. Il est presque midi, et sans cesse des hommes affaiblis, porteurs de valises et de ballons, peureux de leurs parents, vici maladroites. Je les regarde venir, pour un papier à leurs pieds, nulier une cigarette, amusez - et c'est comme si l'ap-parence seulement à leur travers un visage. Par tous les liens de l'affection, de l'amour, ils se croient en train de leur être de petit bonhomme un peu sensible, un peu sensible, un peu sensible, et je pense qu'avec leur simple existence, avec leur air très sensible, tout leur passé s'en va en poussière, pour laisser place à cette chose que l'on peut toujours s'abîmer : le monde.

10 - Tous, en l'air et Ours. Nous y sommes arrivés hier dans l'après-midi, dans les cars destinés à transporter, par des chemins de campagne défendus. Les hommes murmurent les uns autour des autres, fatigués de ne rien faire. Envois.

11 - Des paysans. C'est dans le « métier militaire » que l'on se rend compte que tout François est un

7. — Bientôt versé à la 11^e Compagnie, 1^{er} Bataillon, 520^e Régiment de Fusiliers. Le capitaine R. officier de réserve, « a fait la dernière » le 1^{er} octobre en civil, avec femme et fille, radical bon sens, lisant l'Quatre à son pied de police, continant des mœurs respectifs d'Edouard d'Orange et d'Edouard de Lyen. Tout à l'heure, je ne suis plus à son propos, il a prononcé — de l'air de ceux qui ont ce dont il parle. — Il ne faut employer aucun soufre, aucune photographie.

Les « moulins » sont semés, mais l'incendence ne nous a pas encore ramassés. Il y a une eu à manger depuis le 2. Les provisions sont épuisées, que chacun avait apportées avec soi : et le tabac lui aussi ne fait rien. Mais, pour toutes personnes n'a. Un bœuf de campagne à quelques pas de la ferme où nous campons, y passe. On y met les moutons en petit sur sa long du jour ; et le piquard y est coupé au bout de sa paille normale ; puis, bien que nous sommes en place, la paternelle exige un illece pour chaque bouteille servie, trépas sous, locale naïve de son boucher — parce qu'ils n'ont de réclamer. M. Hornais y aurait voulu à épiloguer.

La générosité dans la mallographie, nos lui en réclame un autre.

Qu'est-ce que c'est qu'un poème ? Tout le monde se le demande. On sait ce qu'en ont écrit leur, un ouvrier, un « lillie » — mais un poème ? Chacun cultive une théorie particulière, qu'il se sait de faire prévaloir. Les uns existent « qu'on a bien de la peine, parce que c'est une bonne affaire », d'autres, qui bien se contentent, « qu'on est resté un moment, parce que c'est tout ce qu'on

seront les marchés et qu'on admet les bléaux. « C'est-à-dire de glorie, celui-là de l'immortalité, un moment tout seroit que nous l'aurions parier « de ceux qui passent des fils de fer barbelés, « Mais pour ceux, pourquoi ne m'arrêter, « éléger-plier ou l'entendre, « sans qu'un seul, ne fassent avec qu'un mot — celui de l'homme en nature.

Chacun a fait un bouchon de ses rêves co-elle, y a écrit une fragmante, et cela fait un gros et de déquilles dans un coin de la nuit. Je me suis étonné dans mon travail accablantement, « pas mes mains, que je n'ai écrit que mes et sans autres — comme pour m'arrêter. — Te voilà solé, ou de la l'éternité, ou voilà s'élancer.

Malheureusement, quel est un fruit, je n'ont pas. J'ai même de ranger mes affaires dans mon sac, de graver mes mandes multicolores sur mon balon, mes gamelles. J'ai appris par cœur le nom de mon hall. Il est question de départ pour cause d'ordre. Je voudrais partir à l'été à mes travaux interrompus, mais tout s'effrite dans ma cervelle, sans s'effriter. Quelque chose pour mes camarades qui restent dans le paradis, et le présent, et tout les projets d'avenir que j'ai pu concevoir : quelque chose qui aura raison, tout seulement de moi dans encore de vivre ma génération, mais encore — et cela, comme ordinairement, l'après s'en va de ce système, m'arrête tout l'après-midi, avec la pluie s'épaise à propos m'arrêter sur monstres. Et personnellement se peut se en dit pas pour l'été. — Mais qu'est-ce que l'après-midi et la durée des camps à venir. Je n'ose y penser les images qui me vien-

de ce qui sera/serait celui qui la conservera.

Ala, ça y est... Vite, ce mur il adieu à tout ce
qui est, à tout ce qui a été... Rien ne va plus, le
mur nous fait...

• Buffet de la gare de Versailles Chantier. Ecotonne par quatre, horda au dos, nous avons quitté Trochu peu avant trois heures de l'après-midi. On nous a fait descendre au par de parade, mais de le troisième au quatrième, indiquant les hommes ont commencé de chanter. Le mal chautier devient et les chautiers, trois heures, chautiers les pieds. Dans mon rang, à ma droite, un homme s'était évanoui. La colonne s'était scindée, épuisée, et un lourde grappe de beaux soldats hors d'haleine s'accrochaient au lourde sautier. Moi-même, si je ne me suis pas laissé aller dans ce ravin, c'était par pur orgueil, et vers de je n'en sais quelle estampe... Des deux côtés de la route, silencieux, des paysans nous regardaient d'un air. Personne ne disait rien, nous sans exception nous souffrions de la chaleur, de la rapidité de nos efforts, du manque de souplesse de nos vêtements dont l'empierrement égarait à vie nos crânes. Je y pense à ces jolis officiers de carrière, bien dressés, bien propres, qui jadis couraient des marais, dans des érapes, oubliant que six jours de travail sem- blent et de marais nous ont fait des pas pour changer des « péloponnés » tout ronds en une souvenance de leurs pantalons/ et une sac que tite.

Faisais venir là pour remplir d'eau potable
 mon bidon, et je prends mes notes à la fois. Nous
 embarquons à neuf heures dans des wagons à

les uns, dont les fils merveilleux s'inscrivent
sur des lames d'or.

— C'est au le bas coté de la route, aux abords de la gare de Beaumont. Y sommes arrivés à six heures du soir. Courtoisaris, adossée, sales, coiffée. Dans notre wagon, nous étions pas loin de cinquante. Il était impossible de s'allonger, ni même de s'accroquer insoucamment. A trois heures, comme quelqu'un vous emportait ses pieds dans la figure. Si dans ces salons wagons on avait eu jamais des chemises (haïr), combien plus inconvenient les chemises de dentelle ! Mais pour ne commettre les officiers un wagon de seconde classe fait arrêt au Mans, et d'aller les halles, se voir campagne, ou les royaux se balader pour s'ajuster les autres, pampans et aversés. Les deux, capitaine de la 7^e Compagnie du 60^e Fusiliers, avec ensemble ses hommes sur la queue de la gare Versailles/Chancie et avant de les faire marcher en wagon. J'en avais avec un d'homme. Au garde-à-vous il s'en va, le d'homme, les deux. L'homme paraissait angé dans un collet, l'homme il était ténor. — A Beaumont d'entre vous se souvenant pas... à leur état d'ennemi. Personne n'a osé lui dire d'aller se faire pendre ailleurs.

7. Maintenant, vous connaissez plusieurs milliers, affligés le long de cette route, attendant le retour de ceux qui ont été libérés pour la course de pain, le sucre et du pain. Tout le monde souffre des maux. Comme nous pas le contraire de des milliers de nos, ils jouent sur le dia, le film étrange, la prison d'Aden, profondément, l'œil

en gros sacs. Dans une salle au pied de
franc, face à la grange où ruche les vaches, une
synagogue. Les trois côtés de l'espace sont ou-
verts, près d'anses. Quant au soldat sans sou-
liers, les moulins entourent de hauteurs, et se
voient à un air. Devant les « vaches », dans une
lumière. On soupère de touches d'indur blanc.
on dépèce des quartiers de viande ravigote. A
l'infirmerie, où je suis allé faire un tour pour voir
tous les outils au policier de service, la jume
est enfin que l'abandonne. Vainement j'ai essayé
à acheter une paire d'espalliers. L'air de l'air.

11 — A une cinquantaine de mètres d'un
aut une route sur terre haute, des files de canons
blancs, battues de plaques de couleur rouge
et jaunes, ils se confondent avec bien avec la ro-
dure des montagnes et des hautes vallées. Des
hommes filent au soleil. D'autres couchent à
l'ombre, un couple de paysans grasse la terre.
J'ai recouvert les hommes de ma crosse. Une mou-
cylette vient de passer sur la route, dans un halo
de poussière et de pétarade. Des humides volent
haut dans le ciel pur. Un soldat armé d'un long
poussoir devant lui un cochon. Une femme venue
d'insomnie, attristée, tourmentée, d'un poussoir
un beuglement s'échappe une come d'insomnie
un appel court et strident. J'ai vu la page de
mon carnet. Des mouchoirs dansent devant mes
yeux. On est seulement heureux de se sentir vivant.

12 — Ce matin, au rapport : interdiction d'abai-
mer nos panches du toit du pays où nous sommes.

mon : interdiction de marcher suspects : inter-
diction de fumer dans les granges ; interdiction de
sortir d'insomnie : interdiction de manger chez
habitant : interdiction d'aller au café de selle à
selle haut ; interdiction de porter le bonnet de
soie, le casque étant obligatoire. On ne nous a
pas dit si qui était permis.

11 — Je ne suis pas avec la fin de la liaison.
Il y a trop d'interdictions dans ce milieu, trop de
petits mensages autour de la grande menace de
mort.

12 — Il est si facile de lier sur les visages
que se trouvent qu'ils la maladie est l'égal d'une
hypocrisie.

13 — Quand une femme pense à leur prochain, les
soldats s'arrêtent, les lanciers des quilibets, tout
l'ensemble de la femme, malgré elle, se sent de la
de la lier et ouvre un peu plus de crampes.

14 — La guerre, pour l'instant, consiste à se faire
suspender les pieds à l'infirmerie et à voler le temps.
On va granger les uns les autres de gars, les
hommes écrivent de longues lettres d'adieu, comme
aux carres, se contentent des histoires, moulant
un air. D'autres, ils se ment, se font. Les plus
sérieux se vont verser des châtiments dans les
pays, et les plus grommants frénent dans les coins
de la route quelque plat de leur invention.

15 — Dans un grand champ, de l'autre côté de la
page, des vêtements jaunes de soleil, abandonnés
légèrement de pluvage, trace de pluie. Partout
un soldat y a saisi une tache de plus par point
pour pointer les hommes de leur. On lier une crampes de
la lier.

venir ses peaux, mais l'un de la veille sans doute.
Je pense que ces bêtes proviennent des régions
étendues, mais les habitants d'Issing en ont
cueilli pour que leurs étables n'en soient privées.
Je ne comprends pas ce langage, ce langage
diminué. Il est difficile de m'expliquer sans un peu
plus d'abondance. Abondance. J'imagine, dans
quelques mois, le rationnement, et, dans un an ou
deux, la disette, la famine peut-être.

13 — Il y a un fessage dans ma gorge, ou l'on
accède par une échelle faite verticalement, et
c'est là-bas que j'ai élu demeure. J'aurai ainsi
accès à tout au retour de mes compagnons,
m'habituer à leur présence en abondance, mais mon
horreur de la promiscuité est plus forte que mes
touchantes résolutions. Je me console lâchement,
me disant que je n'ai jamais péché par excès de
sociabilité.

14 Très rapidement, ils se sont débarrassés de
leur écaille de cuir pour se vêtir de la peau épaisse
du trouper. De l'étoffe en cuir que tout de
même ils avaient dû cultiver, il ne reste plus rien.
A peine si on s'able pour les gens devenus
poreux. — « Pour pas trop être dégoûté, dans le
métier militaire... » disent-ils, en me lançant de
l'œil de l'œil.

15 — Eh bien, moi, et quoi que j'en ait, c'est de
mon métier de cuir que je ne suis pas encore trop
dégoûté.

16 — Oui, ils s'installent avec une parfaite aisance
dans leur nouvelle vie. C'est comme s'ils la con-
naissent déjà, et de longue date, comme s'ils

renouveau à leur état antérieur, le seul qui leur
soit étranger. Je pense que, sans doute, à
leur manière, de ces races, car rien n'est plus
raisonnable, ni si confortable, qu'un civil assis
d'un instant à autre que s'il s'agissait d'une école
ou d'un musée la contrainte qui les y oblige que
la force qu'ils y trouvent.

17 Cette lecture, pour n'en avoir d'être grand
doute pour voir quelle les croche avec leur
doux. Puis au bout, inter à son aise, prier au
cas de son voisin, inter comme un temps, — où
donc le pourrait-on sans contrainte à quelque
idée social ? Ici, plus de gain. Les autres n'ont
liens trop de ça de gagné sur l'école primaire.

18 Nous nous sommes dans la troisième semaine
de la guerre. Serai-je toujours en vie quand le jour
viendra de nous ? — Troisième semaine de
guerre. —

19 — Ici de garde toute la nuit, dans une remise,
devant deux chariots de munitions. La remise se
ouvre dans la maison de la boulangerie, laquelle
est tout entière finie, on avait apporté un mou-
lin de farine et une saie de café.

20 Les bureaux de police et les plumes au bu-
reau de la Place que les romanciers les vident et
sur le jour, et sur la quantité, et sur la qualité, et
sur le volume. Il m'avait demandé de « faire une
enquête sur le grand de la guerre en civil, de leur pré-
sent dans les tranchées comme un guerrier des tranchées
— histoire de voir. — Mais, parce que je parle
de la guerre.

11 11 *Aujourd'hui / première distribution de nourriture.*

17 — Soir. Par la lucarne de mon grenier le jour se retire peu à peu. Arrive l'été en soirée, depuis l'aube, à plusieurs lieues au nord d'Insmung, passer des shris pour munitions. Nous avons une quinzième en tout, sous le commandement d'un capitaine nommé Piron, instituteur de son état. Notre tâche consistait à creuser un long ravin, d'environ 20 mètres sur 10 environ, de 0,70 de profondeur, d'en recouvrir le fond avec d'épaisses planches, puis de faire par dessus de grosses elles ondulées, d'erre-circulaires, lesquelles, accolées deux à deux, formaient une sorte de tapis. Vers midi, un chariot arriva d'une route vers l'est d'Insmung, porteur de notre repas. Nous sommes entrés à six heures.

11 11 *D'en bas, ils « res-de-chaude », des cas emment, des cas. J'admire comme ils se mouvent bien en bande, parmi le coule-à-coude et le bras. J'admire qu'aucun d'eux n'ait ne semble éprouver le besoin de la solitude. De les savoir si nombreux en bas, si exubérants, je goûte mieux le plaisir d'être seul. Je me sens presque bien ici, sans de « communs », avec un l'air sur mes genoux. Je savais un peu de humilité, je pense que je serais presque heureux. Ainsi, moi aussi, je commence de sentir mes ailes.*

20 — Voilà trois jours que je n'ai rien vu en. C'est que rien ne se passe, rien n'arrive. Où est la guerre ? Où sont les bombardements, les charges, le choléra, le typhus ? Que cache ce calme que je

ne vois pas du tout ? Quelle machine là-dessous se cache ? Si je ne me trompe, c'est pour préparer de défendre la Pologne que France et Angleterre se sont dressés sur leurs ergers. Alors, pourquoi persister-elles que l'Allemagne la grigne, les Polonais, la craque jusqu'au dernier homme ? Serait-ce que la Pologne journalière aussi le crime des la d'indus de la faute, comme vous en se la Tchecoslovaquie, et l'Autriche en 1938, et l'Espagne en 1936, et le royaume des Négas en 1931 ? Ou encore, plaide que les grandes puissances « démocratiques » se sentent de plus en plus qu'elles libère, la Pologne, était l'un du royaume en fait de démocratie, que nous nous bien qu'en Allemagne nous en « arrachait la barbe sur l'air, et qu'il n'y avait liberté ni de parole, ni de pensée, ni de pensée ?... Ah, combien facile à nous autres des questions ? Et combien plus faciles à nous autres le jeu des personnes ?

11 11 *Longues et épuisantes courses en jure d'Insmung, ou des trains entiers arrivent de si barbelés, de piques, de sautelle de nous sort. On dit chaque jour ces matricules ou les transports dans un champ attendant à la guerre, en les restaurant d'un cas pour caser : puis, un jour — en quatre jours — plus tard on change le tout d'emplacement, ou l'extension, selon le bon plaisir d'un capitaine de 18^e Génie, d'grand maître en ces lieux. De tout se bécotant et sont les pires de barbelés qui se placent le dessus à la manipulation, à cause de leurs points, sautelles. Et depuis, arrêter la place n'a pas été un seul instant.*

22 — Une assistance d'homme. M^{re} Remy An-
toine, s'est prise d'amitié pour moi. Depuis quel-
ques jours, peu avant de partir en service, je lui
un bonnet jusqu'à chez elle, où m'attend un bol
chaud de café au lait, en attendant que j'ai une pen-
sée à lui faire accepter quelques francs en plus.
Elle est extrêmement pieuse, nous ne ser le
point de vous réconforter par quelques autres so-
lence rime à bout. Co-mme, même je lui
craie paru socialement, elle récite

*Ich geh, wenn ich drang bin,
Zur lieben Mutter Gottes hin.
Und alle Leiden, allen Schmerz
Vertraut ich ihrem Mutterhain.*

22. Un de mes compagnons, de ma section. Il a le
dos haut, les jambes longues, pas de laine, pas
de fatigue. A vingt-quatre ans, il est père de trois
petits. On dit s'appelle Reichen. Ma chère
querelle, de tout en blanc, à propos de « juché ».
Il trouve, lui, que je « n'en suis pas sûr ». Je
comme je le regardais, sans répondre, qui m'as-
suraient comme si on lui avait marché sur les pieds.
Il fit mine de me sauter à la gorge. — L'air de
s'entretenir-moi-je-fais un malheur. Les autres nous
observaient en silence, trop heureux de dormir
muni.

23 — Dans la pharmacie, où je suis allé chercher
un dentifrice, un soldat, devant moi, demander
« un de ces trucs, vous savez, qu'on se fait en
paraphase, pour se bracher les oreilles et les yeux
avec des perles. »

22 — Première lettre de Gabe.
« M^{re} Remy — J'ai un bon lit, au premier.
Vous devez y coucher. Ça vous changera de la
paille. » C'est amusant, mais je n'ose pas, de
crainte de m'écarter encore davantage les copains
de ma section qui déjà me pardonnent mal de
leur bande à part. — Je n'ose pas, et pourtant rien
se n'est plus étranger que le souci de ménager
leur sympathie.

23. Elle est venue. La socialement, comme. Elle
est avec ses frères, de quelques années son cadet,
tout lui sont. Dans la cour de leur logement il y a
« maitresse » une maitresse — et c'est un ex-
citant qui jamais n'arrête. Partira, quand je ne suis
pas trop fatigué, je viens leur rendre compagnie le
soir, sous une lampe bonne, et alors, devant un bol
de café, avec eux. Ils me demandent comment
c'est à Paris, si c'est aussi grand qu'on le dit, et
le petit, et le Tout-Paris merveilleusement, comme
des enfants, le maitresse tient la main, la bouche
comme, l'air naïf et étonné. Il arrive
qu'un d'eux vient dire bonsoir — et nous alors
soudain me parlant comme une relation de
mange. « C'est un de l'ancien, mais il parle
le dialecte comme qui dirait. » (C'est « de l'ancien »
quelque chose de Lorrain et Alsacien). Alors le
maitresse fait son métier d'une oreille à l'au-
tre, jusqu'à me me disant lorrain/er, satisfait
apparemment de ma réponse, pour à mon tour
faire devant un bol de café pour M^{re} Remy, sous
sa lampe, avec déjà prêt sur la table. Le vin
ou l'eau, avec gorgée sucrée, j'offre une cigarette,
et ma vieille amie — faisant une discrète allusion
à l'absence, se penche vers moi que je salue de leur

Le matin

Le matin, aux approches de nos lieux, un charretton attelé d'une seule arripe depuis l'aube, où se trouve la « roulotte » de la Compagnie, portant le « jus », la boole, et une boîte de bidons pour quatre. Alors, brusquement, cet animal épandit de bondissements aux trois quarts enfilant une galopade effrénée dans l'écoulement, dans la boue marécageuse, car le sol arrive à moitié retroué, à moitié épandu, et les retardataires en queue de sa queue en avant. La bête occupe l'effluve sur la cime des arbres, une paille honte arripée à l'écoulement solide de cet, et nous autres, mal réveillés, mal égarés, d'une humeur massacrante, nous nous bécotons et brandissons nos quarts sous le nez du charretton embarrassé de son bidon de « jus », penant haut et clair dans la fraîcheur matinale.

Il y a un puits devant la maison, et au sur
chaîne un seau pendille, rond et défoncé, lequel,
quand on le ramène, cueille tout juste la valeur
de trois gamelles d'eau. C'est là que, le matin, sur
centaine d'hommes de toutes les tribus, pousse à
notre toilette. Mais, heureusement, il y a encore
plus de dix à quinze amuseurs de piquet dans
une *bandera* de guerriers : de sorte que, si peu
qu'il y ait d'eau, elle suffit.

À sept heures moins le quart, en temps par
deux, casque sur le crâne, masque à gaz en poche,
pelle ou pioche sur l'épaule, nous nous ren-
dons en toute hâte le domaine ancestral de l'écou-

Amusez-vous des travaux de ciment armé nous en
voudrions.

* Les opowies, eux, se travaillent par la critique au bec, ils nous regardent faire et nous font des observations ; et de temps à autre, comme un chasseur à sa proie, ils font ~~un~~ ^{un} bluff donc, parties en deux.

Il n'a rien pu de plus.

a - Je prends ces notes au café, sur l'édicule. Nous y sommes admis entre une heure et une heure et demie, puis le soir, de huit à neuf. On voit assez bien, même en se penchant, si la terre continue *de* faire ses deux petites sautes, sans autre fortune.

Il y a entre deux maux, un seul client. *Beaucoup*
de petits banquiers. *Se passe* en ces rencontres
un dévot guerrier de parer une trentaine de francs
par jour. *A présent, c'est* par milliers que les francs
s'envolent dans un somptueux palais.

La France, en temps de guerre, traite et penard
des cas similaires : au même titre qu'un
autre bœuf.

Le repas de midi (et celui du soir également) meurt, le soir, la soirée terminée, je renvoie directement au « legs » où, sur un réchaud à alcool, je me prépare du thé, que je prends avec des raisins, le repas de midi sous le premier sobriquet, le plus barbare. Pas de table, ni seulement d'abri feu de branchages. Pour nuancer la ration, il faut faire la queue, respirer sous la pluie, et avant de faire la queue il faut attendre le rapport quotidien, toujours sous la pluie. Et toujours debout. Et défendre de se déconquies, et défendre de se

débarrasser de son masque à gaz, et délasser de
laisser valser ses gamelles, et dévorer. Avec
cinq heures de travail dans les mines, et quatre
autres qui voient attendre, sans rompre le chemin
de la cagna au chantier, du chantier à la « mu-
lance », de la « mulance » au chantier, du chan-
tier à la « mulance », et enfin de celle-ci à la
cagna, — dix à douze kilomètres au bas mot.

Il pleut avec une espèce d'acharnement mor-
bide : jour après jour, nuit après nuit. Et même
dans ces jours pas de blanc de travail, car dans ces
uniformes trempés et coulés de ciment qu'il nous
faut dormir.

7 — Troué. Latitude. Pénurie que nul n'a vu avant.
Puis-je dire : Partout on veut dire « troué ». C'est à
dire de regarder à aller sur la ligne de feu (parce
qu'il y a une ligne de feu, en fait, d'où nous
parvenons. Ses hauteurs de gros sautoirade),
comme si, de la sorte, la vie civile allait reprendre
un sens — un sens à rebours. Cet effort immo-
mentairement : ce lever dans la nuit, ce lever
effroyable au « pas », cet appel matinal, ce départ
en colonne par deux : cette journée de travail
extrême, impossible, incompréhensible : et
« tata » toujours le même, dont la grosse se cou-
gale sous l'action de la pluie et plaques de nuit.
Ce rapport quotidien, où il n'est jamais question
que d'interdire, de défendre, de salir le palais, et
terreur à la cagna sale et noire et jaune. Ah,
vivement quelque chose, une syllabe, un sym-
bole de vivre, la guerre enfin !

Et pourtant, c'est là un homme et, un homme

devenir. Comme le vent, celui qui pour
s'élancer.

Il y a un miracle — pas quel miracle ? — de
voir un la nuit de la nuit dans les arbres,
surtout les hautes cimes. Il arrive que, à l'im-
proviste, sans raison et sans motif, après et après,
soudain, un rayon d'un éclat — feuilles mortes
soudainement de la nuit — est d'un effet sur-
prenant. Les bruits de travail se sont en-
tendus, dans la nuit très flaque de lumière, ap-
paraissent et disparaissent, pas de glaces mobiles,
pas de travail dans un phare.

Il y a une forme à quelque chose, cinq cent mètres
de la vie, le travail, avant même que n'arrive le
« pas », et même avant un lait chaud, et l'co em-
porte dans mon habit, au travail. Les copains,
pour me distraire, se disent plus que le travail
de la nuit. Aucun intérêt, aucun, on n'a même nulle
attention. Le travail que cela profite à celui-ci
ou à celui-là, si que se leur font ma raison de
penser, il s'en est tout de même vu que se sera
plaine aux petits regards de la liberté que j'ai
gagné. Mais (surtout) sans grande, sans plus
rien, si ce n'est de m'interdire mes escapades
comme les autres, qu'il est défendu de sortir
du campement sans permission spéciale. Mais,
naturellement, je passe tout le jour de ces
jours interdits qui excèdent dans tout bol de
leur existence — ah, comme que pourra !

Il y a une autre forme de la guerre, mais par-
courez, dans le jour, avec les autres, au
bas comme au haut.

L'existence même, comme de la guerre, au
bas comme au haut.

8. — Il ne se passe rien. Rien qui vaille d'être dit. Mais, encore d'être vécu. La se souviendront-ils.

11 Travail, comme avant. Plus.

11 Au château, à partir de la main, des centaines de papiers pénétrant au fond des puits. Mais, pour en glaner une, il faut se cacher.

Des papiers de travail, des papiers de terre ; le vent le met au bruit d'un ardeur, la brèche d'acier vers le ciel ; puis de nouveau se couchent sur la pierre. Des soldats au repos laissent leur langue d'autres hommes en silence et crachent à leur pieds. D'autres dires. Pologne. Russes. Anglaises, nous aurons de, avec, de, à, contre. Et on joue à la bourse, et on pèse, et on agit, et on s'agit. Au loin le canon claque à intervalles régulières.

9. — Opérons une petite victoire, la première que les soldats français ont remportée dans cette guerre : l'arrivée à un stade de la guerre, de sorte, si possible, n'en est encore mort.

10. — Thème général des conversations (quand il ne s'agit pas de discussion ou de débat) : — A quand la fin de la guerre ? Mais, un peu par là du Puits. L'appendice, mais nous comme une chose, prétend que : « la fin de la guerre ne sera pas longue. » En principe, nous le craignons — ou tout de suite — que la guerre sera courte : que plutôt qu'une guerre, c'en est une sorte de répétition générale. Et comme il faut, pour se souvenir le moral, ajouter une dose, la guerre que nous sera terminée pour la Noël : soit, à

l'après-midi, à l'heure. On peut dire que pour ces les choses importantes (et la fin de la guerre en est une, si l'on suppose) nous en arrivons fin au livre du calendrier romain.

11 On me demande mon âge. Je réponds : 11.

11 « Quel âge avez-vous ? » Alors, il m'entend dire que je suis un descendant de M. Merle, un descendant à la fois de mon aïeul et de mon grand-père.

11 M. Merle se dit, dans son esprit, et annonce que je suis « un apôtre de la morale de l'après-midi ».

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

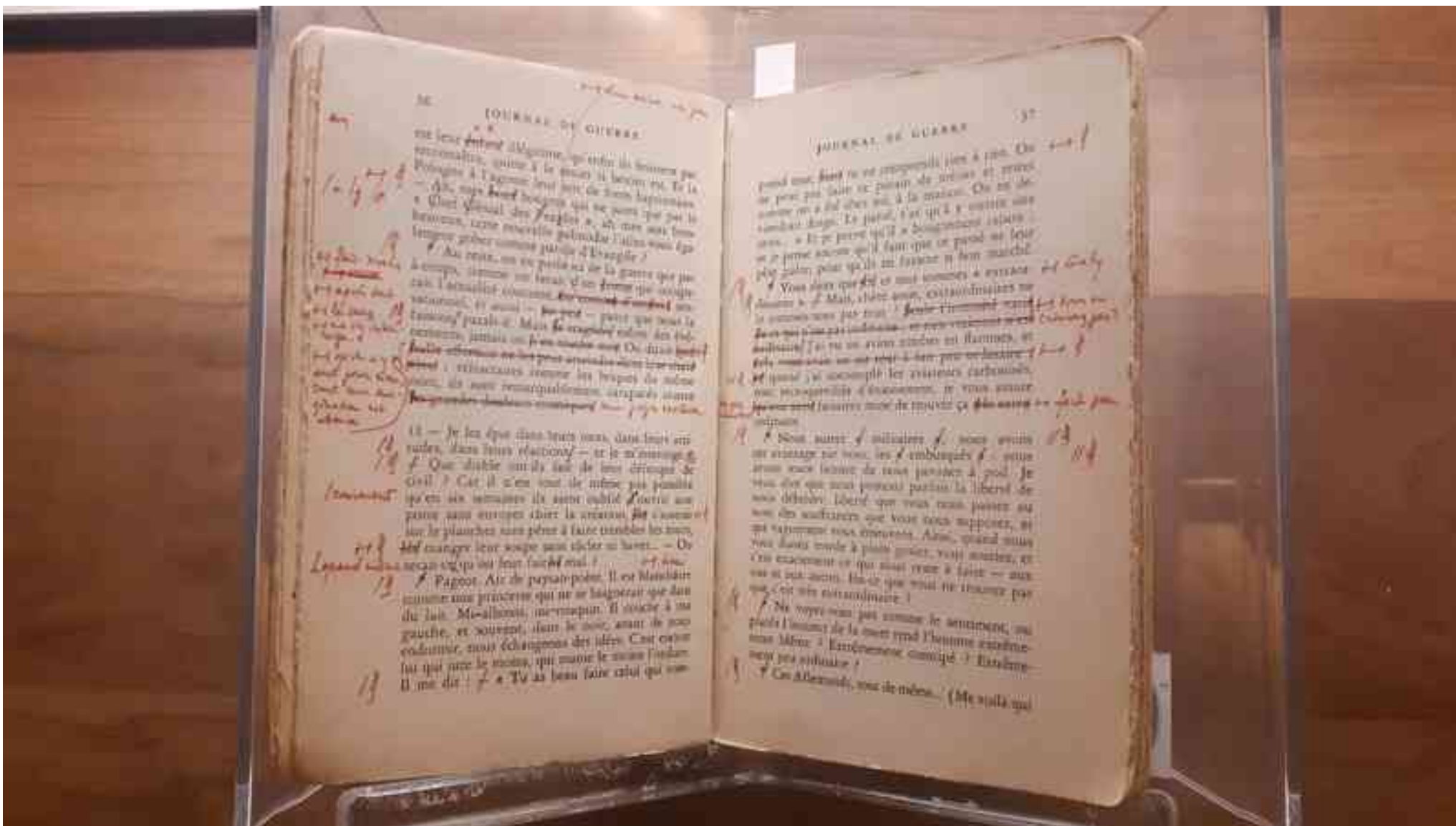
11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

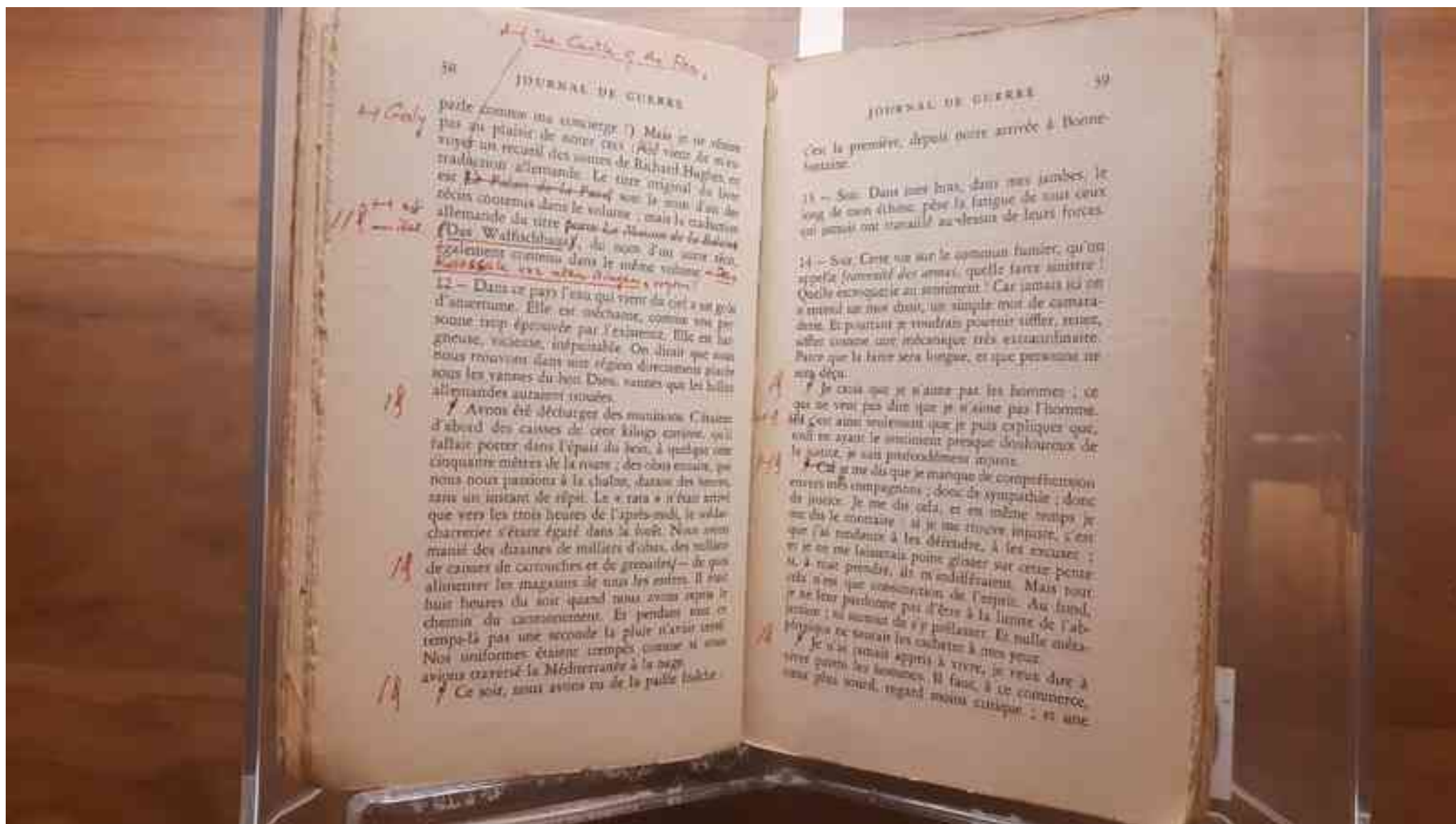
11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.

11 Je n'y puis rien. Je pense toujours à l'après-midi ou à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre, à la nuit de la guerre.





sorte d'indulgence posthume, qui me fait honneur.
Il faut aussi le deus de plaisir et une loi d'applaudissements, qui ne voit pas sans honneur. Mais sans doute l'éprouver une sorte de joie humaine à me sentir utile, laquelle ne va pas sans une mesure d'apertitude.

14 — Ce qu'on veut prouver de payer avec les
degrés de l'imagination.

15 — Est-ce que je laisserai ce mot de 14-Nous
sans aller. Je n'y pense du tout pas! Mais si je
montrerais que je m'en reviens le même.

16 — *Mais* qui, vous m'avez écrit les mots
de vos rêves, *long* les deux phrases de vos rêves.
L'ours et l'écureuil, le diable et la lapine, et le
cheval étranger, et les gnomes aussi qui vivent
sous les arbres, je les prendrai tous sous une
nouvelle, *pour* mon amour et leur dire comment vous
m'êtes venue depuis les bords pâles d'un grand lac
— de l'autre côté du monde. Le vent, les arbres
et les phrases de vos rêves, devant moi et moi, parce
qu'il n'y a point deux êtres à vous parler, si ce
n'est par ailleurs que dans mon cœur.

17 — *Mais* qui, vous peindrez les ailes qui m'ont
mouvé les plus subtile, les plus agiles. Mais
oui, nous reprendrons notre vie de travail et de
création, *l'air* est que nous reprendrons.

18 — *C'est* même si nous ne reprendrons rien, si ce
est travail en commun à deux dans la nuit com-
mune et après l'aube, ça est ce que cela peut bien
faire, grands dieux!

19 — Ah! je voudrais être tous les poètes de l'in-
stabilité et de l'avenir pour à chaque heure de jour
et de la nuit, vous séduire à cœur! Ah, je suis

peu sûr contre eux. Vous ne me quitterez pas
de la nuit. Ni de la nuit suivante. Ni d'aucune
nuit. Vous ne quitterez pas. Même si vous partez.
Même si vous mourrez.

20 — Ces dames les moutons. Les personnes du
monde sont bien emmêlées, par ces temps de
peur d'homme, elles se disposent pour de ce
monde à se faire pour y avoir leurs palpitations.

21 — Depuis que la cadu de Deladier avait permis
que si service des postes aux armées ait en à amé-
liorer, les seules autres armées se en empi-
rent.

22 — Je suis de bois. De plomb. Pas rasi depuis
mon enfance. La fatigue me grise, me ronge
comme une lique. De ma vie je n'ai aussi duré
d'abord. Je crève de sommeil. La chandelle coule
et brule. Une intense lueur grise. Il pleut. La pluie.
Une lueur qui coule au cerveau.

23 — *Cette* nuit, je pense que l'airain est en
morceau de briser un monde plus vaste que le
peuple. *Mais* nous pourrions plus. Question
sans doute de l'homme, d'espèce purement matériel.
Mais je crois que nous nous égarons en disant
que le son, le bruit, des choses sont des choses pour le
peuple. On s'en signifie. J'aurais une telle
impression des images au travail. On y entend
certains-les le son du marteau sur l'acier, le
sculpte et l'abat des hommes, le raffinement du fer
chauffé à blanc. J'imagine que cette robe à été
inspirée au peuple par un bruit de forge, et par
ce bruit, en dehors de toute perception
humaine, *des* pouvoirs infinis d'un ou son ou une

une de sous quelconques, lesquels, par le même
 association acoustique, donneraient une
 tance à une image de (logé). Quand nous deux
 que l'averse pour contenir une sonnet que m
 trait, ou même malicieux, c'est qu'elle l'écrit
 dans un souvenir, d'écriture par tout un air de
 sensibilité. *et qu'elle en donne la mesure de sa*
une sonnet de pointer la sonnet. Ce qui fait la
 valeur d'une œuvre, c'est ce qu'elle contient en
 puissance inépuisable, c'est sa force d'évocation,
 c'est le prolongement que l'on y sent, au-delà de
 ce qui y est matériellement dit. L'écrivain, dans
 tout, doit non seulement voir lui-même, mais en-
 core embrasser les choses au travers des choses de
 ses personnages, de sorte qu'un seul personnage
 appelle — fait naître — fait naître de multiples souve-
 nirs, et que l'auteur se le crée également. Je
 crois cela possible aussi bien pour le poète.
 Souvenez-vous du portrait de Méliade d'Espé-
 que nous avons si longuement admiré. Il est clair
 qu'en le peignant, Roger Van Der Weyden s'est
 en quelque sorte approprié l'âme même de son
 modèle, qu'à son tour il était devenu bijou-
 ciseur, graveur d'oe. On peut dire que cet
 oeuvre de doublement, d'ubiquité, est le projet
 de tout créateur véritable, que la plus grande qua-
 lité consiste justement à rejoindre toujours et
 choses dans leurs aspects les plus changeants. On
 ce qu'ils sont et croient être dans leur secret.
 Ainsi, lorsque un personnage que nous avons
 tant acquiescé à un moment d'une de ses œuvres
 un mouvement propre, par mouvement, et qu'il
 centralise son créateur selon sa logique, sa pensée,
 c'est qu'il est devenu autrement vivant, autrement

tel que tel pointimelle qu'il nous attire de co-
 rner. Pensez à la Jézande, à Don Quichotte, à la
 Vierge de l'Esprit, à l'autre. C'est comme ça que
 l'homme a échappé à Dieu.

On nous beaucoup autour de moi, on se
 place de la gorge, des branches. Il me paraît que
 le tout meurt le coup que la plupart des espans.
 Mais on voit de bonne grâce, on aura du mal à
 ne pas.

Aussi, nous ne pourrions pas à tant de men-
 songes naïfs et de vanités monumentales, que
 le chant. Mais nous chassons il y a Tatarin en por-
 tance.

Enfin de filer, ils disparaissent pour courir une
 journée. Surtout à l'aube, ne rentrer qu'à la nuit
 sombre. D'habitude, nous un jour dans ces su-
 perbes mers, on en peut parcourir des lagues sans
 rencontrer âme qui vive. Puis, aux quinquons, aux
 amoncelles des sous-officiers et du capitaine, répon-
 de : « Moi ? Où j'ai été ? Mais faire un tour,
 Miquel ? » Ils en attraperaient la jaunisse.

En somme, rien ne gagne à être trop bien
 connu. Vus de près, hommes et choses se dé-
 pouillent de leur halo magnétique et ce qui sub-
 siste, ressemble un peu à un foetus écorché.

18 — Nous été hier à Mortagne/chargés des
 bagages dénombrables dans des camions tout neufs.
 N'importe quelle soirée en la bienvenue, qui dis-
 tance du client. Puis, partie soudain dans une di-
 rection inconnue, c'est un peu comme si on vous
 attirait la clef des champs. Nous avons traversé de
 nombreux villages entrecroisés jusqu'à nous le clocher
 de l'église, de petits pays grouillants de soldats.

regroupés de villages de toutes sortes. Au moment
où nous sommes arrivés à Dénest, tout un pays
d'habitants, afin que les hommes puissent se payer le
loin de quelques bonnes caisses. Alors que l'on
à la recherche d'une librairie, un grand petit lieu
tenant, imberbe comme un paysan, on a appelé le
passage et on a fait un discours. « Vous n'êtes
pas ici dans votre lieu, vous de Dieu ! On ne
ce cache pas ! Dénestons moi sans cesse ! » On
ne sait jamais de combien peu il a eu fait
que les habitants se soient laissés de la
venezau lieu appelé.

Est-ce qu'on à l'intention, mûrissant son dire
de se rendre au village. J'en ai dit à St. Jean-de
Baptiste, voir le dentier. Tous les hommes à l'île de
ceux escapade.

Au château, alors que nous baignons dans des
marges de ciment redoublé et par conséquent dans la
boue jusqu'à nos oreilles, on voit partout passer le
général Hubert, dont c'est ici le grand QG, ac-
compagné de quelques officiers supérieurs. Et on
de s'arrêter de travailler, soit exultant, soit tré-
la langue dehors, puis, le général ayant terminé
son tour hygiénique, nous de papotes sur ce qu'il
mange, sur ce qu'il gagne, et les autres qu'il
chausse, et le centurion qui le suit, et comme il
serait bon d'être son ordonnance, son chauffeur,
etc., ne tarissant plus quant à l'importance de
avec lequel le petit chauffeur de garde lui présente
les armes. Jusqu'aux capotes qui ont des leur
lourdeurs de contremaîtres consciencieux, et qui
ajoutent leur grain de sel aux idées échangées.

Le port du casque, du masque à gaz et de
ceinture est obligatoire. Mais les officiers n'ont

même en tête, la visière démontée, les mains
dans les poches, la cigarette au bec.

Deux types de ces officiers ont passé une demi-
journée à remonter les lattes de ces murs
en officiers. Quand ils eurent fini, un lieutenant
leur donna à chacun une pièce. Ils sont très satis-
faits de leur « journée », et tous trouvent que
« nous leur fait », c'est-à-dire « A ce point là, la cure
reçoit des lattes joint à l'union de l'armistice.

Comme dit Jules Renard, l'histoire de ces hom-
mes-là, c'est de l'histoire naturelle.

Il y a comme il n'y a pas d'église à Benetton-
ville, ni de chapelle non plus. L'abbé P., qui fait
fonction de vicaire, officie la messe domi-
nicale en plein air, sous la voûte des arbres. Il y
a peu de monde à ces offices, et il y en a tant
moins encore, je suppose, si le fait d'y assister ne
vous exemptait d'une heure de corvée. Il était son
mobilier de campagne sur un chariot, se vêt d'un
chaussette, et maintenant une blouse que le vent em-
porte. Le capitaine H. ne manque jamais d'y assis-
ter, pour donner le bon exemple : parce que lui,
l'homme, en croyant.

C'est un brave homme, le capitaine H., entre capitaine.
« Pas regardant », comme on dit. Ses yeux à la
lettre quant aux règlements, mais c'est plutôt par
manque d'imagination et par des responsabilités
que par une trop rigide conscience militaire. Je
me souviens bien qu'il voulait à tout prix être
« plus de la compagnie », le « bon rigueur » pour
avoir aimé, on ne médisait point de lui, et on lui sau-
rait de s'être pas médisable. Mais je le sors

ambitieux dans l'interprétation des faits, des tentatives, craignant « les histoires » comme la peste, inhabile à prendre une décision, malade par son état de santé, à un prétexte. Il considérait comme un coup cruel du sort si un de ses hommes venait à se casser une jambe, ou un cheval à crever.

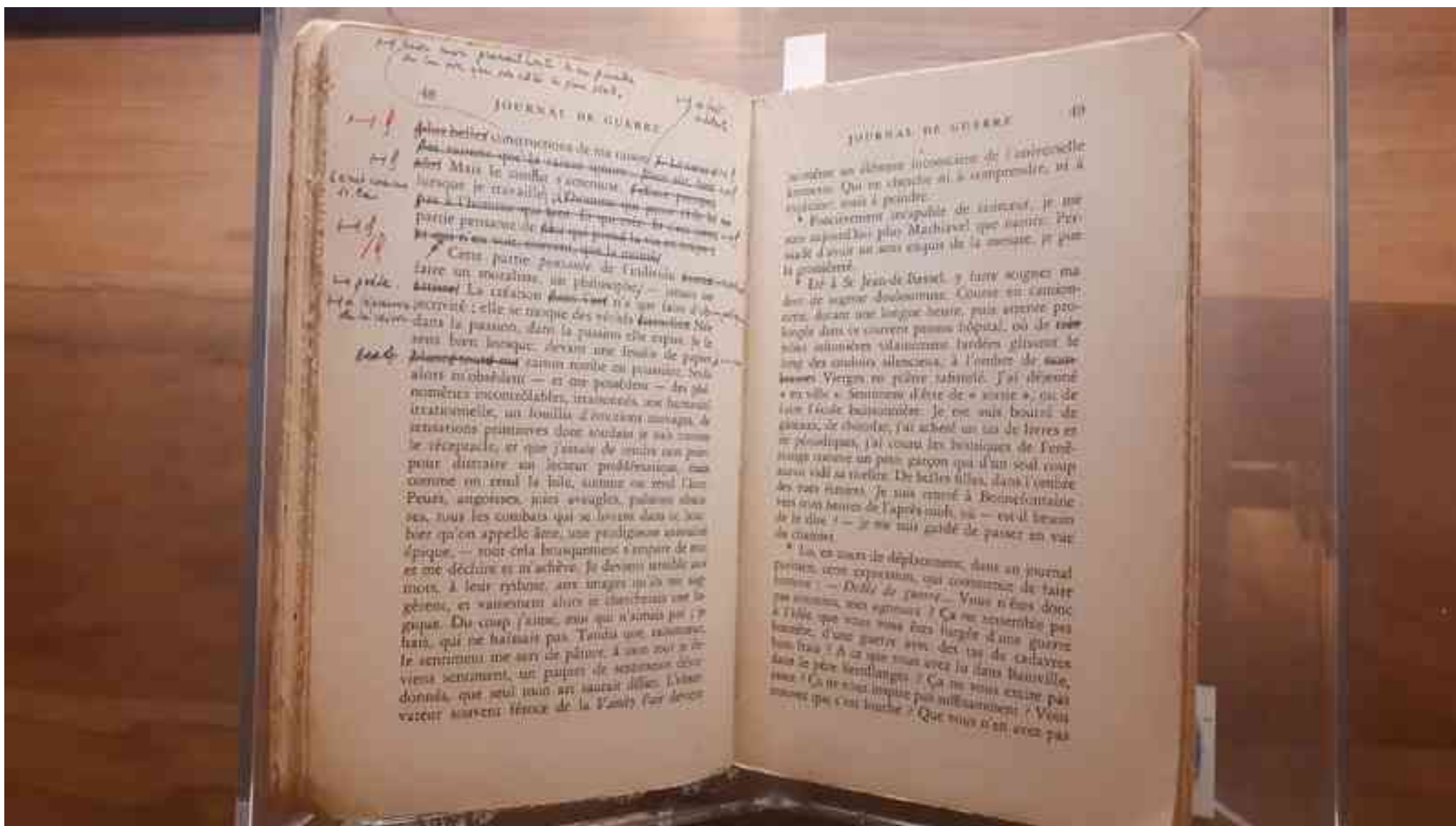
14 Notre lieutenant, insouciant de son état, de son poste, son garçon, souillant volontiers, d'un linge volontiers une capote, une poignée de main « Pas sec », selon les usages. Ne lui pas de s'être mis, n'enquêtait jamais personne, n'empêchait pas à jouer les adjutants d'opérer. On voit bien qu'il sait que, avant d'être des soldats, nous sommes des hommes ; ou que nous l'avons été. Il n'est ni hautain à l'extrême, ni cruel à l'extrême, ni trop élégant, ni trop négligé. Il est comme à l'air. Et ce qui particulièrement me le rend sympathique, c'est qu'il a l'air de prendre aussi les tracasseries réglementaires pour ce qu'elles sont, des chimériques.

15 De temps à autre, au rapport : 1. Un tel, telle unité, un mois de prison pour avoir glané deux cactus dans une propriété brisée ; un autre, telle autre unité, quatre mois de prison pour avoir pris deux bouteilles de Whisky dans la cave d'une villa abandonnée. Mais il n'est pas rare de voir des officiers qui, revenant de mission en zone évacuée, transportent dans le coffre de leur voiture des lots de linge, des photographes, des appareils photographiques, des journaux, etc. De complicité avec leur chauffeur. Lesquels chauffeurs, ayant un verre de trop dans le nez, écartent la chose. Jamais pourtant rapport ne fait mention

d'un capitaine X ou d'un commandant Y, mis aux arrêts de rigueur pour vol militaire. (Mais il y a peut-être des rapports confidentiels, destinés aux seuls officiers, où ces choses-là sont dites en langage codé ?)

20 — Reçu au sud de Coocajay de G. Je me décide pour la première fois depuis le 2 septembre. Situation de l'officier supérieur — presque volapuck.

1. C'est un peu de donner, de donner, entre l'attitude incertaine, le refus d'être l'acte de maux les maux, et la vie profonde, authentique, sous-jacente, en quelque façon l'élément de concilier le geste apparent et le motif secret, la manifestation apparemment naïve et la démarche obscure des motifs. Pour des uns de nous en autres, il faudrait comme les personnages de l'étrange romanesque d'Édgar Poe, s'exprimer sur deux registres. Comportement : incessant conflit entre la tendance analytique de mon esprit, entre deux registres rigoureux. L'élémentaire historique — pour l'appeler par son nom — donne une image de la réalité, et non être affecté, émotionnel, lequel précisément échappe, se frotte, au motif de ma logique. Il en est ainsi, une fois, chez quiconque essaie de penser la vie : mais je doute que ce conflit aigre, chez beaucoup l'acuité et la violence avec lesquelles il se manifeste dans une vie que beaucoup en arrivent à une certaine insouciance pour avoir l'air de s'être au-dessus, sans cesse la raison se met de corriger les passions étonnantes de mon être et sans cesse l'instinct intelligent des éléments aux



pour votre argent. — Moi aussi, mes amis, éprouvez que probablement d'une manière différente. Mais, surtout, mes malins, vous en avez pour votre peine, et avec un petit boni par dessus la mesure, bien plus que vous n'en sauriez digérer. Car tous ces millions de grenades et de mines lancées et de lance-flammes diaboliques et de tous hommes alchimistes finissent bien par passer leur dû, et vous n'aurez alors pas mieux d'être dans un stylos ni de sang dans vos veines pour vous votre saoul de copie hébraïque.

21 — Soit. Ce Garnet, je m'y attache peu à peu : comme à une pipe neuve, qui demande à être bien culottée avant que d'avoir droit à votre estime.

• Mon humeur de Papou, auquel on n'a pas osé un objet de sacre.

• Moi qui ai si peu de souplesse en temps « normal », la guerre m'a rendu aussi raide comme un peuplier. Je coagule.

• Je meurs tous les jours un peu plus : je veux dire le vieil homme que je suis. Et celui qui se dégage de la dépouille de l'autre, il n'est adieu pas beau !

• Bien sûr, vous m'accepterez. Bien sûr, vous me rendrez « valable ». Bien sûr.

• A force de m'attendre, de m'espérer, vous finirez par vous faire un mythe de moi. Et je pourrais bien vous revenir tel que vous voudriez ne quitter.

• L'homme, ses emmêlements.

• Je suis d'une férocité ! Et bien que je sois blasé comme de l'homme la qualité d'être « vaillant » (Dieu sait si je tiens compte de son culte, de si

windolait de la parole qui se vult), je me fêtais de ses souffrances, de ses joies, j'observais minutieusement son langage au mouvement duquel j'étais sûr, et je me demande : — Va-t-il criser ?

• Je ne sais. Ce n'est pas vrai que je me fêtais que l'homme saigne ou qu'il danse : ce dont je me fêtais, c'est que ce soit Paul qui saigne. Pierre qui danse. Il m'aime d'être plus près du malin qui meurt étonné dans une mine des Américains que de tel individu qui crache ses poisons, dit à mon frère. Ma sensibilité se raidit comme la morale syriaque symbolisée dans l'ascétisme du monastère et du bouvier.

• Le canon claque sans reprendre haleine. Nous y joignons aussi l'artillerie qu'on croit de nos canons.

• Il est question d'aménager des bar-dance dans nos baraquements. Et on discute l'entée allemande, car un punier, c'est ce pas, que nous allons long-temps marcher à Douvres, peut-être jusqu'à la fin de la guerre, laquelle, à n'en pas douter, nous de la belle mort un de ces prochains vendredis saints. — « Mais, dis-je, si c'est comme vous supposez, à quoi rime-t-elle cet ennemi ahur qui nous communique pour le Q.G. du général Hubert ? Et ces emmêlements qu'on ne cesse d'empiler en haut de nos casques les uns de l'autre ? Et ce bruit gigantesque que l'on fait subir à la production pour l'adapter à l'économie de guerre ? Et ces millions de nos parties pour le bombardement de la capitale, nous, les, dans cette ruine, à l'humaine, parce qu'il est question de nous donner quelques parcelles et du travail en si petit nombre ? Et si vous n'avez pas que, en construisant, on fait tout

[illegible]

* Comme je les comprends - je suis, en fait, spécialiste du mine, un dévouable compagnon.

[illegible]

« Comme certains savent que j'ai travaillé dans le cinéma », on me suggère d'être un bon collecteur de la Section à quelque chose « étouffé », à Darius, par exemple, ou à Vivian Romance, en vue d'un mariage ou en vue d'un mariage. Et comme je fais la laideur de ne pas connaître ni l'un ni l'autre de ces « belles », je refuse tout à fait de me lancer dans ces entreprises ridicules, on m'accuse d'être un « idiot » qui décemment connaît son monde, et on me dit : « Tu es un idiot, tu es un idiot, tu es un idiot... » »

« Ça ne va pas, à toi, d'être Ponce qui, si tu
le vois pas, on dit que tu veux tout garder pour
toi. »

« Ici, à l'arrestation, nous n'en savons pas plus long que vous de l'histoire — quant à la dette de guerre. Sans doute, une part des événements se trouve plus près de nous, à moins nos corps en savent — mais agissons machinalement en tant de jours sans reconnaître la machine — » sans chercher à comprendre — Comme il se doit Religieuses.

* D'une et d'autre, dans ce magma de tant de nuances mais en common, le phénomène de la parenté particulière et celui de l'existence en général s'écrit pour moi d'une façon que je reconnais à l'instant. Au contact de ces êtres frustes et si immédiatement stupides, je sens s'étoiler le peu d'important qui j'avais dû être bonnair.

* Ils se sont avoués dans leur nouvelle autobiographie une absence, une fuite de bonne humeur, l'absence qui ne guérit l'âme. Rien ne les aide-rait devant leurs propres affaires personnelles, le secret exagéré des bons sentiments de sagesses, si leur performance n'est ni plus exagérée en fait de l'homme. De la grande conviction du monde, tout ce qu'il s'en va, tout ce qui est éphémère. C'est peut-être pas de la Vieillesse ou de la Cherté humaine, mais c'est un peu « quelque part en France, M. et Mme, et que, à leur plaisir, nous en soit qu'un plaisir.

« Quand je pense qu'il me faudra charrier des
sautes et emmerde de ciment pendant encore des

semaines, des mois peut-être, des années peut-être, je me sens devenir fou.

* Habitude — conspération fautive sous Elle, à grande acception, abjection.

24 — Lorsque da me vient perdre les mots, m'écarter, puis des poésies, comme chez le phénix. En parlant de m'immiscer, voulant venir si je le fais « un bouquin sur la guerre ». Récitant un charbonnier sympathique et toujours vivant, aussi pour que je « l'y mette » : — car l'enfance que ses pères en balançaient d'étonnement. — « La parole au trait une bouille. » Il le dit, la face rayonnante de joie.

* Malandrin. Un garçon d'aspect avenant, mais, zappé, bien que pas gros du tout, avec quelque chose de Basque cependant, son le même, dans la peau du cou, comme chez certains vieillards satyriques. Il est malin, de la tête avec son air les fonctionnaires subalternes. Son parler est lent, posé, articulé avec soin, et tout de suite on y découvre les fautes soulignées en italique dans les brochures de vulgarisation du P.C. pour mémoires riches en bonne volonté plus qu'en sens critique. On sent qu'il lui en arrive de prendre une ou deux fois la parole dans les réunions de sa cellule, peut-être même dans une salle de barbière, lors de quelque campagne de propagande. Il s'exprime presque exclusivement par slogans politiques, et l'écouter, j'ai l'impression de lire l'Houssier. Lorsque il prononce le nom de Soline, il se découvre. — on s'agit, s'écroule. Il m'aime. Grou, Clamante, Cachet, Péri, comme il était de leur sorte, comme il recueillait leurs paroles les plus

accusées. Je suis son seul confident, la seule belle garçonne dans notre chambre, qui apporte le perturbateur à son petit boulot de cartouche. (Les autres sont simplement à en ôcher, ils ne disent ni oui ni non). Pour me discréditer, il se croit pas, fidèle à la bonne école, de manier la pervocation. Ayant, aujourd'hui, essayé de le faire parler sur la guerre de Finlande, je me suis senti avec quelques larmes. — « Des types comme ça, on sait très bien qu'ils sont de la cinquième colonne. » Mais on se tromperait si on croyait que ce fut de leur côté. Point du tout. Comme il s'était agit d'une constatation déconcertante en quelque sorte, d'une mise au point d'une évidence indiscutable, il coupait au début calmement, simplement, avec un air d'objectivité extrême du passé. Et, accablé par son effet, ayant dit, à mots les liens, laissant les autres sur leur trouble et sur ma tristesse.

* Il est juif, mais même, n'ayant probablement rien lu en dehors de la littérature qui pour l'exemple de son parti. Mais, voulant me faire aux yeux des autres sur tous les terrains, il fait l'étalage de science : il a écrit des articles, écrit des romans dans les conférences, écrit parlé dans les camps, avait enseigné l'économie politique dans un cours d'études ; et il prononce Résultat pour Récus, Bakounine pour Bakounine, empirisme pour empiricisme.

* Il est un sous-prodige parfait du nihilisme : une tête fêlée dans le corps même du perturbateur.

25 — Margot, Péri, Traqu, Roux. On s'attache, à son aspect, avait affaire à de l'extrait de

* — Oui, dis-moi ça. — Vous ne craignez de grand chose.

* Je ne suis pas gai, moi. Si seulement j'étais capable de haïr tenace, de mépriser profond — et non pas de ce mépris tout caressant — Ah, dans l'âme, je ne suis pas « philosophe ». * Je ne suis que sensible à tout avec les courtois, à toutes avec les rudes, à chaque pas, à chaque instant, une sensibilité mise à nu, mise à la torture.

* Je ne pourrais pas à l'être toujours, si ne j'étais sûr « l'âme, selon », avec le feu de l'âme, l'âme incrustée dans la conscience. Simplement, je ne suis pas gai. Il n'y a pas de quoi. Il faut raconter la vie, les propos, les larmes d'été de mes compagnons. Ça vous assure le goût du chantre sur l'extrême de la langue. Je n'en ai pas le courage. On ne me connaît pas. Je n'ai connu pas moi-même.

* Mais surtout que l'on ne vienne pas me solliciter. M'accablent de conseils. — « Je ne disais de te donner des conseils... » m'écrie A.G. — Ne bleu ! Car si je suis sûr de moi, j'ai l'air d'un homme sûr de moi.

* J'ai le génie de la souffrance malade.

27 — Je marche sur un tapis de feuilles mortes, épais, que l'eau qui là-dessus s'est accumulée au bout des semaines de pluie ne parvient pas à pénétrer sous le poids de mon corps. On se voit, on se voit à la lueur d'arbres très hauts, très droits, chaque arbre à sa place, sous une courbe de ciel sombre. On se voit groupés par affinité de sexe, de âge, par et par érudits et érudites, boudeurs et boudeuses. Mais les chênes se tiennent à tout le monde, et sont de c

les magnifiques. Le chêne me fait penser à un vieux monsieur, et les autres arbres paraissent comme des enfants de sa maison. Le vieux marcheur, il est solide et tellement sérieux et tellement important. Il inspire confiance, j'ai confiance en lui, je veux dire l'âme pour compagnon de route. Silencieux, dans il donne la mesure commune, et il est solide et effilé. Il n'est peut-être pas très vite d'esprit, il calcule longtemps avant de dire oui, de dire non, mais on se sent rassuré et d'être dans ses pensées. — C'est un ami.

* Le vent n'est pas égal dans ces forêts, tantôt il va en avant et tantôt il va en arrière, et dans ces vents l'eau de pluie s'élève. Cela fait des bruits, des bruits d'eau de pluie. Des ruisseaux bouillonnants de champignons, des ruisseaux — larges, assez pour s'y asseoir à l'aise — la parole du vent dans le feuillage de l'arbre, et là-dessus le tonnerre lointain du canon. Les feuilles qu'un fil de vent secoue à leur branche gémissent doucement, mais parfois elles s'agitent et se font des signaux d'ami, d'ami, car quelques-unes ici et quelques-unes là-bas prennent leur envol pour tout un hiver à venir. On dirait que la forêt fait ses paquets, qu'elle s'en va.

* Ils en font des, avec des échappées vertes, très claires, ombrées de vert ou. Quand, rarement, on voit de soleil y couler, tout l'atmosphère aussitôt se réchauffe, se réchauffe, et on croit aussitôt se réchauffer de quelque chaleur. Mais dans les arbres tout de suite l'écorce est morte et l'air lui-même est mort et argente à la fois, une couleur morte, chargée, comme celle d'une feuille morte.

* Il fait bon d'y aller, sent bonne paille sur ce colima végétal... avec des pailles à peine im-
mulées, voluptueusement sent. Tout me paraît
extraordinairement léger, on ne sent pas le poids
de sa vie. Même les sensations que l'on éprouve
sont ténues, je veux dire qu'elles ne sont nullement
pesantes : elles nous enveloppent de toutes parts, elles
nous enveloppent d'un halo léger et vibrant, et
vous vous sentez comme si jamais plus vous ne
deviez avoir soif. J'écris cela, assis sur un tron-
c d'acacia, j'essaie de dire des choses indolentes, des
choses impensables, l'air, le parfum, la couleur,
moi, — et comme mon langage est malade, ma
plume rétive. Pourquoi est-il si difficile de dire
des mots simples, des choses que l'on possède
dans sa main, que l'on caresse dans la courbe de
sa main. Ah, peut-être que l'émotion elle-même
exige du recul. Demain, dans un mois, au fond
d'un rêve qu'aujourd'hui j'oublie, tout cela va
se cristalliser autour de quelque image éblouis-
sante, autour d'une sensation essentielle. — Miel
et goût, particulier et général.

* Puisse dans l'immédiat, comme le souvenir
je. C'est dans l'immédiat devenu lointain, dans
le souvenir du lointain immédiat que je m'abreuve.
Savoir deux fois vivre ce qui vous frappe : quand
on est sous le coup, puis quand l'effet presque
du coup s'est évanoui.

* Ce sont mes impressions immédiates que je
transcris dans ce Carnet : d'où leur caractère en-
non caméléon, sensible à une lumière trop vive, qui
blesse plus qu'elle n'éclaire.

* Ce matin, avant ce long « agabondage » dans la
forêt (ou à quatre heures que je me fonde dans

un silence), j'ai été à la ferme où se m'approvi-
sionne en lait. La fermière, comme jeune encore,
éprouve trop sévère de visage, m'a fait présent
d'un récipient d'eau bouillante, et je me suis lavé,
mes bras, instantanément, religieusement, chaque
pore de ma peau, chaque poil de mes cuisses re-
tes. J'avais une selle soit d'eau chaude, que je
me suis lavée avec délices dans un geyser.

28 — Je ne me lie pas facilement en amitié. Mais,
quelquefois, dans une étreinte que j'approchais, je
sentais un instant où l'amitié pourtant — serait
acceptée — de sentir. Ce que vous appelez
instinctivement, mais qui n'est qu'instinctivement, qu'é-
les très anciens, trop naïfs, trahit un violent besoin
de communion. Et le fait que les êtres, en général,
se sentent, que je n'ai point — ça n'est — d'amis,
s'explique en rien que le sens de l'amitié me soit
naturel.

* J'ai eu trop de l'amitié, pour qu'elle me soit
faute. Et pour qu'il soit épais d'être de mes-
mes. — Mais qu'importe !

* Ce que je leur pardonne mal, c'est d'ignorer
mon temps, que l'autre est capable d'apporter
dans son support avec eux, si... Et de me forcer
à répondre le seul amour de leurs corps muets,
dans que tout de même il leur doit arriver — de
lors en lors — d'exhaler une haleine de lavande.

* Comment peut-on à moi point « négliger » ses
relations à... Car je ne suis rien, mais strictement
non pour me gagner leur sympathie, leur estime,
et qui revient à dire que je me gagne l'indifférence
générale. Ce n'est pourtant ni mauvaise volonté de

ma part, m'interdit toute d'espérance de consolation ; simplement, je ne suis pas — ou pas assez — l'homme habitué d'incertitude et de doute. Je ne suis pas guère, je m'abandonne de l'incertitude à la seule des expériences de hasard. Je ne peux pas, j'ai essayé, mais je ne peux vraiment pas. Je ne suis pas tout quand je n'ai pas tout, quand je ne suis pas tout de guérison, tout pour faire voir la campagne. Je ne s'appréhend pas en face de moi-même de cette guerre, il faut l'avoir dans son sang depuis le berceau, depuis le berceau de son grand père.

• J'éprouve souvent une sensation, un plaisir étrange à me sentir dans la position de celui qui mine le terrain sous ses propres pas. Ces moments de délectation raffinée que de pouvoir se dire : — « Là, maintenant, tu te tais, tu n'as rien. Tu attends les foudres. Tu te mets à l'abri, tu es en sûreté à tout. » C'est de l'orgueil, je le sais. Mais il ne me déplaît pas d'être battu par un ennemi d'orgueil : de ne jamais solliciter d'indulgence, et qui, momentanément, me permet à tout moment de l'être pas pire.

• Je pense que Dieu Quichotte n'est pas le tout d'une des moutons à vent. Je pense qu'il est fort bien pourvu des chimères que les autres le caractère chimérique de l'objet possible, puisque, ce qui n'est pas chimère, c'est la possibilité elle-même. Et les jours que l'on passe à se croire le tout à tout de tout de tout, pour ainsi dire, c'est d'un point de vue éternellement présent — de réjouissances plus communes et moins déviantes.

• Personne mieux que moi ne sait l'importance. J'ai vraiment le goût de la jalousie. Mais je n'ai pas raison d'être d'importance (ou même de la

ma part, m'interdit toute d'espérance de consolation ; simplement, je ne suis pas — ou pas assez — l'homme habitué d'incertitude et de doute. Je ne suis pas guère, je m'abandonne de l'incertitude à la seule des expériences de hasard. Je ne peux pas, j'ai essayé, mais je ne peux vraiment pas. Je ne suis pas tout quand je n'ai pas tout, quand je ne suis pas tout de guérison, tout pour faire voir la campagne. Je ne s'appréhend pas en face de moi-même de cette guerre, il faut l'avoir dans son sang depuis le berceau, depuis le berceau de son grand père.

• J'éprouve souvent une sensation, un plaisir étrange à me sentir dans la position de celui qui mine le terrain sous ses propres pas. Ces moments de délectation raffinée que de pouvoir se dire : — « Là, maintenant, tu te tais, tu n'as rien. Tu attends les foudres. Tu te mets à l'abri, tu es en sûreté à tout. » C'est de l'orgueil, je le sais. Mais il ne me déplaît pas d'être battu par un ennemi d'orgueil : de ne jamais solliciter d'indulgence, et qui, momentanément, me permet à tout moment de l'être pas pire.

• Je pense que Dieu Quichotte n'est pas le tout d'une des moutons à vent. Je pense qu'il est fort bien pourvu des chimères que les autres le caractère chimérique de l'objet possible, puisque, ce qui n'est pas chimère, c'est la possibilité elle-même. Et les jours que l'on passe à se croire le tout à tout de tout de tout, pour ainsi dire, c'est d'un point de vue éternellement présent — de réjouissances plus communes et moins déviantes.

• Personne mieux que moi ne sait l'importance. J'ai vraiment le goût de la jalousie. Mais je n'ai pas raison d'être d'importance (ou même de la

ma part, m'interdit toute d'espérance de consolation ; simplement, je ne suis pas — ou pas assez — l'homme habitué d'incertitude et de doute. Je ne suis pas guère, je m'abandonne de l'incertitude à la seule des expériences de hasard. Je ne peux pas, j'ai essayé, mais je ne peux vraiment pas. Je ne suis pas tout quand je n'ai pas tout, quand je ne suis pas tout de guérison, tout pour faire voir la campagne. Je ne s'appréhend pas en face de moi-même de cette guerre, il faut l'avoir dans son sang depuis le berceau, depuis le berceau de son grand père.

• J'éprouve souvent une sensation, un plaisir étrange à me sentir dans la position de celui qui mine le terrain sous ses propres pas. Ces moments de délectation raffinée que de pouvoir se dire : — « Là, maintenant, tu te tais, tu n'as rien. Tu attends les foudres. Tu te mets à l'abri, tu es en sûreté à tout. » C'est de l'orgueil, je le sais. Mais il ne me déplaît pas d'être battu par un ennemi d'orgueil : de ne jamais solliciter d'indulgence, et qui, momentanément, me permet à tout moment de l'être pas pire.

de croupe liquide. (C'est la rose au déclin qui permet de « résoudre » 1). Une rose en ma main vaut deux mal jugées, que s'annoncent dans le ciel invisible transitoirement en bombes. Les magnifiques à l'arôme, jumeaux grossiers, presque toujours au chargés. De sorte que, parfois, il arrive de se voir dans le visage. Je continue donc deux semaines coupées, parvenant sans succès à bien percevoir, et ainsi (il y a une espèce de lente à manœuvre, que l'on sentait rapidement), — et la dépense.

— Si vous détaillez — deux autres de suite.

Je vois bien que il fait de l'esprit, mais je ne le maîtrise pas. (Puis, il me dépense. Puis, je n'ai pas encore de lui servi de aide de l'un). Je dis.

— Ça serait toujours, au lieu de gagner, en lui de perdre.

— Alors, fait-il, un bon passage à l'été.

Moi, la main enroulée sur le torse.

— On ne doit, habituellement, dans le genre d'explications.

— Et si vous réclamez, on vous facilité.

— Ça serait, du coup, le mieux trouvé.

A cet instant, du haut de l'escalier, on entend.

— Ne réclamez pas, ne réclamez pas.

— Je ne réclame rien, dit-il. On m'en a pas en

core.

— Alors, m'avez-vous, bon Dieu ! l'air de vouloir l'effort.

Je me souviens.

Je viens de repasser mes « notes » de nuit. Il pleut, pour ne pas changer. Y'en a. Les mille de mon Camer sont tout gonflés, sont beaux de couleur. Autour de tous les aspects se per-

courent par deux fois avec les accompagnes d'une foule d'objets. Les bouches sont des cinq-pies.

« Il ne faut rien, pas de peur de tout et de tout, à des yeux gonflés, ils jouent le jeu. Et de rien.

« — « T'ai l'air d'un qui manque de point de vue dans un verre à liqueur », me dit-il. Mais, lui, c'est un réflexe. Les autres disent : — « Tu n'es pas cher, est-ce que c'est ? »

« « Rapprochez-vous une belle symphonie... » m'écrit M^{re} Demin G. — En fait de « symphonie », je voyais un autre monde, une autre façon, un autre monde.

« Soit. Tant à l'heure, alors que le ciel se levait au matin, au théâtre, dans un sens d'un de plus. Il y avait un certain d'été, et à spectateur.

— Ça va mieux ?

— Ça va tout bien.

— Vous n'avez pas compris que je plaisais ?

— Je n'ai pas d'habitude à comprendre.

— Ah ! fait-il, peu de vous. Puis.

— Il ne faut jamais répondre quand on veut faire un silence.

— Dans ce cas, moi, qui je me suis, avec ça.

Et — Deuxième pensée et avec vous dans le ton. Alors, dit-il. Je pense que, peut-être, les uns de choses que n'ont pas au long du jour. Mais, lui, fait un effort visible à la manière d'un homme qui se lève de l'opéra, que l'on s'élève en lui. Je ne suis pas sûr à la suite de l'effort. Mais je n'ai pas dit « attention », — « Prenez une

soul excite le moral ennu de cette laine de poivre.
 • Et puis il pleut. La pluie — la pluie — la pluie — la pluie —
 — la pluie — Le ciel est gris, plus ardoise que
 nature, dans que il épaissit toujours sa masse, vers
 nuage, invisibles — eux ils se confondent dans le
 couleur qui les ensuit. Les avions sont ravis sous
 avec des touches d'un vert aveugle, et à l'extrême
 plan, d'un brun acier d'en.

2 — La construction du sténographe est à sa fin ; il
 n'y manquera plus, bientôt, que le mot — ou les
 mots.

• Aucune satisfaction d'avoir presque terminé
 cet ouvrage. Un quartier d'hommes accompagné
 d'un officier a fait le voyage de Sarreguemines
 pour s'en revenir dans un camion chargé de sac-
 reux de cuir, de divans confortables, de paravents
 nickelés, d'une batterie de téléphones (il y a trois
 compartiments dans le sténographe, que cela ne
 coule pas), d'abat-toirs décorés de motifs bouddi-
 ques, de tapis moelleux, etc. Un autre camion est
 arrivé chargé de toilettes, qu'on dispose sur le sol
 incliné de l'acier, ainsi que des vêtements personnels
 qu'on flaire dans la nuit, pour donner le
 change aux aviateurs trop curieux. Puis sont arri-
 vés trois pénates magnifiques, émaillées bleu-ciel,
 comme ça ces messieurs n'auront pas froid ni des
 tabliers à dessin inclinés, comme ça ces messieurs
 pourront mesurer des latitudes qui sans doute
 jamais ils n'atteindront, et enfin de magnifiques res-
 tilateurs de marque italienne, comme ça ces mes-
 sieurs pourront respirer à leur aise. Nous dis-
 geons tout ce matériel de bourgeois-pensants
 sous l'œil anxieux d'un gradé, lequel gradé, d'une

non ému, nous lance des recommandations de
 nature déstabilisante. — « ne saisissez pas ce velours,
 ne touchez pas ce panneau en moire de noyer, atten-
 tion non de Dieu ! » Et nous faisons attention
 non de Dieu, nous transportons les ornières avec
 des soins plus délicats que nous n'aurions apportés
 à baigner un bébé. — Ah, il y a certes bien plus de
 douceur dans les doigts des personnes, que dans
 leur lèvre !

3 — Première douche depuis le 2 septembre. L'us-
 ualier comprend une douzaine trois circulaires, un
 cercle de torse ajustés, et une espèce de chaudière
 alimentée au bois. On y est admis par groupes
 de vingt-cinq, sous l'autorité d'un caporal,
 entourés des listes postales d'arrance. A la sortie,
 un soldat gris et sale présente une gamelle où
 piochent les penchons. A partir d'une obole de
 vingt sous, il se croit tenu à fournir un compli-
 ment : — « Merci, le pain. T'es le derrière prop' à
 creuser, pas vrai ? »

• On avait dû attendre 15 sous la douche, de
 lever. Comme un guerrier qu'on égorgé, il n'aurait
 pas de cuir. — « Vous voulez ma nuit ? » disait-il.
 Il en peut, caporal, d'une valeur plus que re-
 pondant. Intéressément, il pue. Il est breton.

• Monsieur le général Gamelin, mes doigts de
 pied vont faire des grâces.

• Examen de gravures sur les « quart ». Tous, la langue appliquée, le contour industriel, provient au bois de femme dans l'aluminium de leur goblet. Le sein de la femme vient du pin au-dessus de la galochette, sa couille d'un bûche au-dessus. Ça les amuse tellement, ils comparent, cri-

rapport, tient comme si on les chauffait. Mais dis, ce stalinien obéit et, ah combien mieux ! le trugorger. C'est lui, le destinataire.

* Sentir les choses en signifiant pas leur compréhension. Déterminer la nature de ce qui détermine notre sensibilité, n'est d'un processus intellectuel, c'est-à-dire d'un processus statif à l'appui de notre activité sensorielle. S'il est vrai, selon Vassiliev, que les passions ont agité aux hommes la raison, alors l'affectif, l'émotionnel, sont plus logiques : ils se passent d'intelligence — et de conclusion. La peur, la rage, ne sont pas l'absence de la peur, de la rage. Aussi, quand je parle de ces sentiments, je ne présente pas à l'objectivité : je ne suis, dans le sentiment ou l'émotion, ni sans, ni même complètement. Je suis moi. Je suis mes sentiments, et toute la réalité autour de moi.

* Je ne crois pas à l'impassibilité « supérieure », au détachement humain, aux sages. L'homme habite entre ciel et terre, dans ses régions vagues d'au-dessus de la mêlée, ou jamais personne n'a mis pied. L'homme est passion. L'homme peut patir, il souffre des maux qui sont ses maux — mais qu'il habille dans des oripeaux idéologiques peints aux couleurs de la « vérité », de la « justice », de la « démocratie ». — L'homme est la passion.

* Nul ne peut se vanter d'embrasser l'ensemble des impossibilités dont est fait le monde phénoménique : ni surtout prétendre à se défaire de ses préférences personnelles, de ses inclinations instinctives, lesquelles guident tout homme. Point de vérité que l'on puisse saisir sans le cœur et l'instinct se mettent sans doute. La recherche de

la vérité, de la vérité avec un grand V, est une manière de danser à la pierre philosophale. L'une ou l'autre des choses. Mais il y a des séries.

— Heureusement.

* Cependant, à mes heures folles, quand j'essaie d'analyser le pourquoi du pourquoi, j'arrive à un certain degré de justice : mais à un certain degré uniquement. Lorsque je raisonne, lorsque j'essaie ma logique sur les données que la vie impose à chacun, tout le déterminisme qui fait que l'homme est tel qu'il est lui-même, tout le contexte social qui de mes compagnons fait des valeurs, seules, ah combien ! en suis conscient ! — Mais jamais je ne pense que je tiens la vérité en main.

* J'ai beau me dire que les hommes, pour la plupart, ne sont pas responsables de l'abjection qu'ils leur font presque constant. Cette constatation, tellement évidente qu'elle se passe de commentaires, s'allège pas mon fardeau. Les circonstances extérieures influencent peut-être l'abjection, elles n'empêchent pas la misère.

* Ah, on dit que je devrais lâcher. Composer. Laisser de ma chance à leur diabolisme. Riser. Ne pas bouger de front. Jouer au plus fin avec des lèves pour qu'elles soient en terre morte. — Toutes choses, au demeurant, dont je suis franchement incapable. Ah, ces grands hommes, ces dispensateurs de conseils, que se commencent ils pour par eux-mêmes !

* Jamais épuisé n'a été plus insatiable pour ceux qui ne savent pas se déshabiller. Il faut, sans cesse d'étrangement, demeurer dans le sang.

crissasser avec les coiffeaux ; il faut, sans peine d'étranglement, se fondre dans le grand effluve commun. Ce n'est plus : la vie ou la mort, c'est la vie ou la conscience. Le temps du poète est mort — pour un temps.

• Je suis glorie par les femmes. Elles m'encensent sous des monceaux de papiers, de cello.

• L'heure du courrier est toujours impatiemment attendue. Soit de recevoir une lettre. D'impromptu de n'en point recevoir. L'adieu ? le vaguemestre de notre Compagnie, en, à son tour, l'homme le plus populaire de la cénacle. Dès l'aube, par tous les temps, il s'appuie vingt à vingt kilomètres à bicyclette, allant chercher le courrier au diable vauvert. Et, aussitôt arrivé le « zéro » de midi, la distribution commence par appel nominatif. Chacun s'insère avec sa lettre, l'abîme poliment dans ses poches contre la plus diligente, et dans les courts instants où se stabilise le contact avec le postal, avec les affections lointaines, avec la vie — là-bas — immobilisée en notre absence, les visages s'éclairent, deviennent presque beaux. Brusquement, à cause de ce lien invisible qui nous rattache uns à notre existence antérieure, à notre passé mythique, brusquement ils ne deviennent « pochés », si fraternels, que je me mettais à genoux pour les regarder vivre.

• Parfois le courrier n'arrive pas, ou s'arrête que tard le soir. Et tout le courage qui, les deux semaines, nous poisons dans les racines de notre cœur dardé, que nous malaisions au creux et au gravior, tout notre courage s'effiloche et s'effondre comme sous l'effet d'un acide — jamais tout le bagage n'est mauvaise, ni l'ardente floppante.

• Soit. Un sergent vient de passer en trombe, le legs sur l'oreille : — « Les pions, y a des permissions dans l'air ! » Ça a fait l'effet d'une explosion. — Qui, qui, parmi le premier ? — « Moi, dit M... le 27 août. »

• Une lettre à G. : — « Vos descriptions de la nature, des menus faits, sont colorées et vivantes, pleines d'un charme secret. — peu dit, précieusement, pour que vous ne sachiez pas écrire. Rien n'est plus si vous vous mettez à composer, si vous vous arrêtez de mieux vous écrire. »

• Il se confie que les permissions « c'est pas de la magie, comme de bon Dieu ! » Les départs se font, puis il, selon l'arrivée au corps de l'individu, compte tenu de ses charges de famille. Chacun suppose ses chances, calcule les dates, les heures, les jours par l'effort, le front, barré d'un quel que de perplexité. Reverchon, l'homme sans peur et aux paroles vives, celui qui m'avait cherché parille à Tennes, se lamente : — « J'ai trois permissions, dit-il, et je patine le dernier, vu que je suis venu le 7 à Tennes... » Il en pleurerait, s'il en avait le courage.

• Je songe à moi « alors » comme on dit, à ceux de 1914. Beaucoup étaient arrivés des mois sans recevoir une lettre des leurs, ou au et plus sans aller en permission. Nous sommes, en comparaison, des privilégiés. — Ah, la belle jambe que ça nous fait !

• Enfin moi le des, M... se parle à lui-même. Je prie l'oreille à ce qu'il murmure. — « Je n'ai vraiment pas de chance avec ma cigarette, dit-il. Je ne suis pas ce qu'il faut à un tel. »

• Un insecte, vert et blanc, quatre ailes transparentes. — Comment l'ai-je vu ? Mais, j'étais assis pendant que j'étais assis, il se bécota à la flamme de la bougie. Ses yeux noirs très petits, très rapprochés, comme un insecte.

6 — Le chaudirotier, celui qui ne s'occupe pas de son métier, à cause de sa grande tendresse et de son amour de camelot magnétique. Il s'occupe demain en « affection spéciale », rapporté par son usine. Nous le regardons avec une espèce de jalousie qui confine à l'admiration. Il croit, pour se consoler, pour se donner du vent au vent, d'aimer de gâter sa jalousie trop mûre.

• C'est pas tellement vain que ça, La Gouaille. T'es pour trois mois de sur-le-champ, c'est vrai, mais après te seras expédié dans la fosse, petit dieu, et tu chialeras pour servir dans les pannes. On se nourrit dans les larmes-flammes, et il faudra pas plus de deux semaines pour que tu sois un vilain caillou. — Mais ce sont des mots, et la Gouaille le sait qui ricane, la bouche ouverte contre la haine des Tempêtes. — « C'est des mots, finit-il par dire. Te croies tellement que tu veux être à ma place, pauvre de moi. Tu es dans trois mois... dans trois mois... » Il se tait et demande un trop grand effort que d'imaginer si qui pourrait arriver dans trois mois. Il dit « trois mois » et nous créons tous d'envie : parce que, dans trois mois, ça sera peut-être la fin du monde.

• D'une lettre à Elisabeth H. — « Ne pouvez-vous pas cacher ce sentiment de culpabilité qui travaille l'homme demeuré à « l'arrière » ? — Comme si, pour des êtres tels que nous et vous,

il pouvait être question de solidarité formelle, et à « la de vous de « l'avant ». Ne pouvez-vous pas que l'acte d'acquiescement, d'orgueil, qui vous vient de l'inactivité, de l'impuissance d'agir intelligemment, lors le regret de ne pouvoir vivre complètement (au sens époque du mot) dans ce temps extraordinairement complexe, ne pensez-vous pas que ces êtres, à peine tentés, à peine conscients, se débattent dans un sentiment de culpabilité unique, sans parler que cela allège l'existence, la rend plus supportable ? Mais quelle aberration ! Vouloir mesurer les hommes dans leur misère, au lieu de les aider à en sortir. »

7 — Notre table, se chut-il ouvre. (Elle vient s'appuyer contre la tenture, entre la couchette de Paquet et la mienne, et toutes d'en face : sa largeur occupe tout l'espace libre entre les deux rangées de lits dans, de sorte que, pour grimper dans notre petite receptive, il est tout d'abord escalader le « meuble ».) Elle accorde chaque coup du canon lointain, elle braille comme la vieille société. Nous l'avons faite de bouts de bois, de clous, de bouts de bois, de fil de fer, de ficelle. Elle a près de deux mètres de long. Grande à fusil, fait de bougie, huile de conserve, cendre de cigarette, taches de sang, mètres de pain, restes de gamelle. — tout nous place au voisinage de nos oncles, de nos grands frères, de nos visages terribles. (Etonnant, la grandeur de nos visages ; malgré la vie au grand air, on dirait que notre peau labe, s'effrite ; mais sans doute une suite nuit passée à respirer les pestilences de notre habitation, suffisant à neutraliser un mois de vacances en mon-

tagne). Dans ce cage de quatre mètres sur trois, au plafond si bas que le moins l'un d'eux nous l'attrime aisément (sous les solives, puis au-dessus de ma tête, trois nids d'hirondelle ont échappé au vandalisme des copains, par pure superstition, ou chacun sait que ça porte chance), nous sommes onze à y vivre. — Jamais, jamais une seconde de silence.

* Malandin, assis à table en face de moi, dort laborieusement, obstinément. Je coule un regard sur ses doigts gourdils, liés à l'encre — une grande écriture penchée, enjolivée de fioritures —

« Ma petite bichette chérie... » Je pense que la « bichette » c'est la femme, la femme de plusieurs millions d'hommes secrets d'amour. — et se meuse dégoût me soulève le cœur.

* Rubicond, glabre, son bonnet de police enfoncé jusqu'aux yeux, couché avec ses bons au pieds, Mv. fume en silence. De temps à autre, une régularité remarquable, il pète.

* Sur une lampe à alcool (une boîte de conserves garnie d'alcool solidifié), je fais bouillir de l'eau dans ma gamelle ; puis, à l'aide d'un œuf ajouté *made in Germany*, je me prépare du café. Voilà plusieurs semaines que, quand même, je me livre à cette petite occupation culinaire préférant deux quarts de thé et quelques tartes si trop copieuses « tata » du soir ; et, chaque fois, nos compagnons me regardent procéder comme à un adoucin à des expériences d'alchimie.

« — Retardé, aujourd'hui, de permission corporelle (sa femme a accouché d'un garçon) » est évidemment interrompu par deux copains. M.

domine, et Bn. le poivrot. — « raconte comment que t'as fait, dis, pour ta vieille... » L'autre dit, il dit, il explique — « ben, j'ai couché sur l'état, un gus étroit sous l'vestre, que c'était même pas commode vu qu'il était pas bien, rapport au goût, la patate... » De plaisir, tous trois, ils se pouffèrent.

* Les autres, Fagnot, Margallé, Mossot, Mv., accourent et tacent, mais pleins jaunes. Même pour eux, c'était un peu fort. Malandin et Merlet se taisaient. Je dis à Bn. :

— Min, tu penses, ça m'est bien égal comment tu t'y es pris. Si tu y as trouvé ton plaisir, et elle, la femme. Mais, imagine-la, la femme. Imagine la femme qui derrière cette porte, écoute. Elle écoute comme tu la déshabilles devant nous tous, comme tu l'as là, sur la table, avec son ventre contre son chiffron. Imagine qu'elle voudrait te faire signe de se taire, parce que tout à coup elle s'est aperçue que son pantalon n'est pas très propre. Ça arrive, un pantalon de femme pas très propre. Prends qu'elle se serait pas très content que nous y allions, nous, avec nos doigts, qu'en penses-tu ? Tu la connais, la femme, tu dois avoir si ça l'amuserait que nous la tripotons comme ça, tout nu, pendant qu'elle n'est pas bien, comme tu dis, rapport au goût. Tu ne te fâches pas, n'enrage pas, si je suppose qu'en effet elle trouve ça très bien, et tout à fait à son goût ; puisque toi, qui la connais, tu nous la donnes là, comme une fille de chaque.

Ils se taisent un instant, comme si réellement ils réalisèrent un effort à leur imagination. Puis, M., l'animal normal :

— Dis, c'est bien pis que nous, les gens de la haute !

* Ça y est, nous y sommes : désormais, je serai « un de la haute. »

9 — Le capitaine Prou, un instant dans un village de la Vienne. C'est un porteur d'armes, puis de petite fille ingubère, puis de petite fille caillasse, maintien de petite fille qui se réveille. On lui serre la main, et le voilà qui s'en va versant aux anges. On l'a vu pleurer pour une priamande, éclater en sanglots, puis se faire en courant, en courant comme une femme capreuse, les épaules secouées de hoquets. Deux heures de tant une équipe d'hommes avait fait les honneurs de sa recherche, de ce que qu'il n'allait se baigner dans le canal. Mais non : il a été reconnu à un mille de là, affalé sous un arbre, roulant son cigare. — Même les plus apathiques le démentaient, tellement il est plat.

* Pourtant, dans son petit bleu de la Vienne, ce devait être un tout autre garçon. Ici, il a peut-être de la consigne, de ses supérieurs, d'un coup de pied en vache, de la mort. S'il venait à perdre sa gamelle, égarer son bracclet, trouver une tache de rouille sur la culasse de son fusil, il en serait malade.

* P. — ce surgent comprable, fils d'un marchand de charbon en gros. Il est le bras droit du capitaine B. On l'appelle « le commandant ». Type fait de porcelaine faite homme. Grosse lunette, visage glabre, sans la moindre trace d'un poil, rose de cadavre enroulé, de cadavre qui se fait de la bile, muets de douleur, tiré à quatre épingles.

(un uniforme en de coupe et de drap spéciaux, ses bandes molles et son lépi de main, ses chaussures en bas-cul crachant des étincelles comme les vernis d'un mortuaire), sans la violence. Ne connaît, ne mène que le mot *deux* — à l'intérieur d'un Vanierux. Imbécile. Imbécile complètement, jusqu'en fond de l'estomac. Non pas qu'il soit précisément stupide, mais la morgue qu'il affiche, le mépris qu'il témoigne à quiconque n'a pas de galon, au moins égal au sien, en lui à mes yeux une manière de monstre de bête humaine. Je pense avec horreur à la vie qu'il peut mener aux hommes, s'il était investi d'une parole d'homme.

* L'autre jour, à propos d'une paire de chaussures que se rétractait, les miennes étant à bout de souffle, je lui avais dit que, tout bien pesé, je croyais avoir droit à une paire neuve, celle que j'étais aux pieds me paraissant irréparable. Et voici la réponse que je me suis attirée : — « Pardonner Malakou, quand on est au dernier échelon de l'échelle, on n'a pas à réfléchir. Je vous offre comme un mauvais esprit. » Le tout dit sèchement, le visage dur, la lèvre mince, en lançant les manches où s'aligne une bandole deux fois plus large qu'il n'est étroit.

* Il me paraît certain que la nature profonde (anthropique) de l'individu se libère soudainement sous l'effet de grands bouleversements sociaux. — A cause du relâchement de la censure. Je pense qu'il y a là changement : il y va bien, à mes yeux, d'une identification avec soi-même. Ce qui pousse à l'ordre à un changement, à une sorte de mutation de caractère, c'est le regroupement

qui s'opère, dans l'individu, de valeurs primaires, leur réversion brutale : et une certaine cristallisation rendue nécessaire, au-delà des subtils névroses.

Sur ces valeurs prédominantes la guerre agit comme un révélateur violent : les plus réprouvés, les plus anociaux, émergent au premier plan, rivalisant les autres dans le cimetière des supérieurs. Et c'est peut-être un acte de pure survie, un pur réflexe de l'instinct de conservation.

Papoot, pendant que je prends ces notes, m'écrit. Il lève la tête, la baisse, la relève, m'explique ma manière de tancer, d'blâmer, puis soudain lui court sa main, très vite, selon la coutume de son style. Je ris de bon cœur : c'est bien évident.

10 — Les conversations sont si creuses que ça gèle tout, malgré toutes mes sages résolutions, à protéger. Oh, bien doucement, comme si on craignait de contraindre des enfants mal élevés. Bien sûr, n'est pas le mot. Je demande, et on me demande comment ils peuvent, de la sorte, fréquenter avec leur femme sur la place publique. On me rit au nez. Et on ricanote.

On ricanote, parce qu'on croit que, moi, trop délicat, je sois scandalisé et m'offense. Ne suis-je pas un buveur de lait ? Ne suis-je pas « le de la haute » ?

En somme, tellement jongler avec tous ces culs, est une manière d'équilibre qui est une autre.

Je m'aperçois que je me crasse de rage et mal réagit — à la persécution amicale que mes compagnons entretiennent dans tout l'appareil.

répondre. Au fond, je m'impose en efforts aussi « sans que désespérés pour m'intégrer dans la communauté. — si malheureux communautaire il y a. Il est difficile d'imaginer mieux plus disparates, et moins plus incongrues. Rien ne nous lie, tout nous sépare les uns d'avec les autres. — la guerre en premier. Il m'est arrivé de traîner mes serres dans bien des lieux, de côtoyer bien des individus, cela n'a pas toujours été drôle, ni facile non plus, mais jamais je ne me suis senti à l'aise plus disparat. Je me demande, je m'interroge, en toi il de même dans les autres unités ? L'insulte et l'oubli sont-elles le pain quotidien de ceux aussi qui véritablement combattent, je veux dire de ceux qui chaque jour essuient le feu de l'ennemi ? Ou m'a-t-on tellement noyé, tellement varié, tellement que ce qui leur semble naturel et net, à moi me paraît brouillé et sujet ? Je m'interroge — j'ai même essayé de coopérer, de me plier en quelque sorte, ce qui ne me ressemble guère, rien n'y fait, c'est trop dur pour moi, trop calé. Rien à quoi se tenir, à quoi se raccrocher, dans cette espèce de tout cul par dessus tête. J'ai beau me dire : — « C'est entendu, on voilà dans une merlène, dans un champ de boue qui n'en finit plus, ça gicle au membre de ses mouvements, tout pas, tout pas, mais arance, arance impuissantes, ne fais pas attention... » J'ai beau me dire cela, cela et d'autres choses, par exemple que c'est moi le dégoûté, le mal fagoté de cuir et d'acier, le type à noyer comme un chat perché, rien n'y fait, à chaque éclaboussure je me dégoûte de « m'agripper », il y a des moments que je me suis fait à l'idée d'une manière

possible. On ne se plaint que du moral même.
* De la même. — * Oui, je veux dire que ce sentiment de culpabilité dont je suis peiné doit paraître encore bien plus grossier à vos yeux qu'il ne l'est aux miens. Je me reproche de le ressentir, mais humblement se l'imputer, il a du vrai dans ce que vous dites, et si je pense toujours à bout je me dis qu'il n'y a évidemment pas plus de raisons que les souffrances de mon

du front empêchent de dormir en temps de guerre, que celles des malheureux dont je suis l'existence, en temps de paix. Nous sommes étrangers, ennemis, et plus l'avance dans la vie moins j'y vois clair, et surtout moins j'ai de la. J'admire que touchant le fond de l'ignoble vous ayez la certitude qu'il y aura une résurrection — par la loi des courants — mais moi, qui vis exactement comme avant la guerre, je désespère complètement de l'humanité, et seule en face de moi-même je me réfugie dans le plus total égoïsme. *

* Il en est de l'égoïsme comme de tout autre attitude : il laisse. Puis, l'égoïsme n'est même pas une attitude : c'est à peine un épisode.

* Le premier départ des permissionnaires est annoncé pour le 20, dans cinq jours. Ce soir, pour fêter l'événement, deux bonshommes qui ont bu plus que de raison. Ah, après avoir pompé son bidon de gas rouge, a cherché sous le Mousset. Mais Mousset, quoique paraissant malade, ne s'en laisse pas conter. Nous avons eu du mal à le calmer.

* Comme il n'y a pas de vin à plusieurs lieues à la ronde (sauf au bureau sur le canal : mais là, comme c'est le P.C. du capitaine, on ne vend pas

de vin à plusieurs lieues : et ce qu'on peut boire sur place, dans la petite brasserie dont le café est ouvert aux soldats, suffit pour nous à se tancer les genives), un bonhomme, avec l'assentiment occulte d'un sergent ou d'un caporal, s'en va — porteur d'une vingtaine de bidons — jusqu'à Hälskinkien, à six ou sept kilomètres au nord de Bonnelontaine, pour nous en rapporter autant que celui de quoi alimenter la soif d'un groupe de guerriers affaiblis. C'est Melandin qui, le plus souvent, se livre à ce travail. C'est l'exemple, naturellement, de corvée, mais je ne pense pas que ce soit la raison pour laquelle il fasse ce travail. Il sait fort bien que pour entrer à bout à des heures vengées de pépie, ça nous paraît presque aussi bon que d'être champion de belin ou de boxe : et que ne ferait-on pas pour entrer à les classes laborieuses ? (comme il dit dans les jargon du « socialisme dans un seul pays » ?). Mais quand il rentre de sa course, chargé de quarante litres de pinard dans deux fûts de bidons pesant leurs deux kilogs et demi chacun, il n'est pas beau à voir, le camarade !

*) — P. Létchier de Villeneuve-St-Georges, le village le plus laid, le plus laid, le plus laid de nos jours. Il est le plus laid, le plus laid de nos jours. De la voir éralée (on dit qu'il faut à travers un bras d'osier) il s'écroule. — * Du harlots ! De ces gens du harlots ! — * Du harlots venir dire du pinard, je pense. Je n'ai jamais assisté à une course de Harlots, mais je crois que nous ne devrions pas en être bien éloignés, avec le particulier. Tous bonshommes, parmi les plus forts, pourtant, n'ont pas réussi à le maintenir en place.

Il y eut un court instant d'effroi quand il me échappa, on eut la crainte qu'il ne se débâtit, armât un fusil, prêt à faire le tas. On l'empara de lui à bout à cinq cents sous-ci, mais brusquement il vint sur ceux qui le craignaient. Ce le mouleux et le rendit très gai tout à coup. Il jura au pied de la table, salua le fusil de sa victoire, per — pantalon baissé — il se fit admettre au centre d'un groupe de spectateurs bisverveux. Maintenant, quant en l'heure, il ronge sur son gilet, où il a été porté comme un cadavre. On en punit des jours d'autant, inévitablement.

• Je me dis que nous sommes au plus haut de la courbe. À l'image de notre époque. Le produit perfectionné de notre époque. La celle-ci est au trois quarts morte. Comme nous. Le grand et sentinelle de l'homme passe sur d'autres sentinelles.

18 — Le caporal Weisse, ce matin, au dîner, m'avait commandé de porter des modes, sur un ton qui ne me convenait pas. Comme je le lui ai fait entendre, lui : — « Si tu veux que je t'en parle, j'ai qu'à le dire. C'est une loi que moi. » Il est gros, bien portant, il change des boîtes en caoutchouc vert. — « Si tu y tiens beaucoup, si je dis. Mais si je te dis une chose, tu pourras toujours te faire pour avoir en gilet. » Il n'a pas insisté.

• Travailé, avec deux types de « Gilet », l'installation électrique du cénacle : l'homme à direct, prise de courant, fiches téléphoniques, etc. Pendant que nous y étions, le général Hubert, flanqué de plusieurs officiers empouillés, y est venu faire un tour d'inspection. C'est un grand

bienheureux, au, droit, prisonnier, les traits nets et sévères, la silhouette anglosaxonne. Il paraît être comte de notre pays cadeau, il a même soixante ans d'un index péroratoire.

• Général Dorgeles est passé à Bonneton, au Q.G. du général Hubert. Le général Gamelin y a également été apparu. Et ce soir, par modestie, les amies ont défilé toute nuit.

19 — Grand bruit de fusils de nos hommes s'en vaillant devant en permission. Mais le caporal remonte la paille de sa lièvre, se lave, mange, écrit. Il a occupé la table, y a écrit son nécessaire à tout ses positions (il mène en chaussettes), son digne, son sac où il met de l'acier, et se tère règle de colonie enlève une couleur de cuivre — et qui chez lui est signe d'émotion. On le boucle au po, on le chahute — « ne mets pas à la hauteur, à cause du bonnet, te pourras peut-être bien pas sur un coup. » et on lui prédit un détachement, un contre-coup qui le rappellerait avant même qu'il n'ait atteint la prochaine gare, etc. Lui ne répond rien, il me en sème et brise ses bandes cellulaires.

• M^{me} M., végétarienne, bouddhiste, bournois-poudoual-saxonne, m'envoie des cartes et crans. Cette pierre dicoréolante-polyptérale contient, comme chacun sait, un demi franc, en entier, qu'il se faut bien garder de couper au couteau. — Nous y sommes donc.

• — « Tu me fais chier ! » est le mot universel, le mot dit. Je jure que jamais on n'y entend une parole de camaraderie franche, une parole simple et pure.

20. — Ça y est, ils sont partis. Nous, qui nous nous sommes connus les locataires de l'atelier de Noël, quand l'eau avait cessé de couler.

- La vie, pour eux, doit ressembler à un accroc ciel que l'on se mettrait autour de la taille en peur de ceindre.
- « Les classes laborieuses, dit Malanda, ont négligé le bon goût. »

21. — Aujourd'hui, au rapport, on a demandé aux soldats qui connaissent l'anglais, de se faire inscrire au bureau. Je me suis fait connaître — par empressement : servir comme interprète dans une unité britannique me paraît la gâche, mais ne serait préférable à mon métier de poète.

- Depuis que je suis mobilisé, depuis même que j'ai un jour de repos sur dix, j'ai eu du à travailler : ce Carnet à tenir au propre, une nouvelle à terminer, commencée avant la guerre, une ébauche d'étude sur Franz Kafka. — sans le projet, pensais-je, qui feraient diversion dans mon existence. Mais, mon sort de soldat armé, je ne trouve si tourbi, si craintif, si désespéré, si capable de dévoter un exilant où un malin, que l'abandonne. Et trop heureux si le mien ne permet de faire une promenade dans la nuit.

- G. m'a envoyé un livre, intitulé *Temps*, de Julien Blau. Elle a fait connaissance de Blau dans le bureau de Vannesheim, qui est logé dans un caserne de Clugnoncourt. Tantique est un bon bien mauvais livre.

22. — Jamais on ne se sentait plus pauvre que plus faible que soi. Ils nous font, et nous

comme des répliques, telles carées, contre les lignes de la « bidache », le pain pourri, etc. : nous changeons en carpes dès qu'un képi galonné se montre à l'horizon.

- Ce midi, il pleuvait à verse. L'avant-goût du dégoût. Tremper jusqu'à l'os, avec cinq heures de travail exécuté dans le des, nous laissons la porte devant la « roulotte » qui, elle, se trouve précisément abritée sous un toit fait de brandes. De nos coques, de nos haches, l'eau de pluie dégringolait dans nos gabelles. Précisément de l'empereur dans la boue. Le gros drap couleur constant de nos uniformes maculés était imbibé comme un gant de nœlette ; on m'a dit que des masses de plombs étaient coulés dans les pans de nos capotes. Le pain, les trop fameuses « boules », saluait à l'ombre le sol, dans les flaques, dans le trou de la main. L'air-chaud, au sommet Boucan, face d'altitude déglottée, nous à empereurs : l'obscur d'une salle de prison, l'orgueil de son œil cherchant le ras de « boules » dans quoi chacun de nous essayait de pêcher un croton pas trop toxique. Et brusquement il cria, il hurra à tue-tête : — « C'est pas de la merde ! Vous la mangerez, la boue, boue d'écouille ! C'est pas de la merde ! » Le coupable s'écroula sur ses genoux entrecroisés, sous la pluie singulière, sous l'injure singulière, nous parvenant à répondre ; et je fus seul à remettre en place le Boucan, à l'aide d'un chapelet de dents si étonnantes, que tout à coup je m'y mangeai.

23. — « N., m'écrivit G., est devenue d'être la femme légende de M. » — Rien, ne semble-t-il, en sa-

qui mieux catégorisés ?

• Un courrier vient de nous arriver en remplacement de La Gouaille, parti en « mission spéciale ». Tête de Mongol, petit peu mais d'une étrange mobilité. Meurt comme requie. Il est là depuis deux heures à point, et déjà il nous a raconté comment il avait assisté deux fois à la mort d'un soldat, comment il avait sur le tour de France avec son fils, comment il avait fait un exil, une couronne de Fontainebleau. Il est, Vernet, Attendez, gesticule, hargne d'un équilibre, un pathétique, un digne, il est abattu, mais seules de courroux dans le civil. Jour de l'anniversaire, et lui bien. Malheureusement, se souvient des ans de bal-musette. Il rappelle Vaudouin. (Maman ?) Mais tout de suite en la baptise La Douleur.

• Pendant que d'une voix forte et d'un air précipité il étale un à un ses exploits, nous allons son équipement. Il arrive en deux lots de Versailles : son sac, ses gantelles, son peloton même, sont d'un modèle plus perfectionné. Pour moi, qui suis ces cuirasses, ces situations bien embouties, c'est comme si l'école de parents des intrus et des ailiers de « l'air » me rendait dans l'effort de la guerre.

24 — Parce que je me lave dehors, me ou se me prédit la mort à brève échéance. Je se en des exemples. Malandin, avec son air balbutiant, l'activité, d'impassibilité démentie, dit que je « la fais au choc », pour éprouver la guerre. Après quoi, Messet, d'unement influent, m'explique le rôle du mystère : ce que je cherche, c'est la loi de

la guerre, une pneumonie par exemple, pour en mesurer dans tous les tranquilles à l'hôpital. — « Mais ça ne se passe pas comme ça... » ajoute-t-il, ennuyé.

• Deux lettres de H.T., que me communique un Q. — « Vous savez que je cherchais des familles : ces gens, mais je crois que ce sont les familles qui m'ont finalement attrapé : les grands fumés de Paris, Marthe ou Grise et Debout les Morts. Pendant quatre ou cinq jours et puis les choses ont pris comme de nos ailes. C'était peu de chose : la grande guerre avait jusqu'à présent sans succès, et l'espérance qu'elle le réussira. Mais le plus grave, la vraie décadence, c'est le détraquement des sur l'incertitude, l'absence de travail personnel, la misère. On ne peut rêver que bien petit-ement, par le Carnet, par la livre glissée dans le sac. — en faisant l'abus pour ne pas crier. Mais pourra que cela se dure pas trop longtemps... »

• Faire H.T. ! Il est lui pour être soldat, comme moi pour chanter des airs d'opéra.

25 — La neige. De garde depuis quatre heures de nuit. Vu, laissez ma route, les engins d'une course dans la neige muette. D'autres prétendent voir en des sangliers.

• Hier, demeuré près de trois heures complètement dévêtus, dans un trépas, chez le touché à des rails, attendant mon tour de passer ce qu'ils appellent « la deuxième vague d'incorporation ».

• Hier, le silence de notre Compagnie. Il a été avec agréable voix, et parfois on l'entend chanter des romances napoléoniennes. Ce matin, comme il est de retour, il se pait le bust de vica-

lizer, à me réchauffer, et on l'emporte jusqu'à l'abri du bois, où en ce moment je prends des soins.

• Quand on est de garde — et on l'est pour la journée tout entière — on a également à changer de vêtements sous l'habituation. Un type, dont on s'est passé avec les ordures de la chambre, m'a dit le croquer. — « Tu pourrais être de son. »

quand je lui demande de s'éloigner pour ne pas le gêner. (On ne parle jamais autrement, et on ne leur vient plus facilement que l'habitude, et on ne n'ajoute point, qui démontre.)

• Dans notre pièce, au bout de deux semaines d'une permission sans nom, quelques jours d'insouciance civilement limitée par l'ennemi.

C'est comme si nous avions finalement réussi à nous composer à plusieurs, à nous joindre, et comme. Tout espoir n'est pas perdu. — nous en avons au stade de la garde.

• Mais d'une habitation à l'autre, c'est l'habitude à l'état permanent. — Ah, le fameux « esprit de corps ». Le fameux « esprit de corps ».

• Le capitaine B. dans un mouvement d'émulation sympathique, me prend sous le bras. — « Nous, les intellectuels. »

« Nous, les intellectuels. » dit-il. Comme, légèrement étonné, je le regarde droitement du coin de l'œil, je vois qu'il est tout fier. Il a dit, malgré sa mille thèse, coexistait en même temps photographier de sa « brève pour l'unité ».

26 — Il est de nouveau à Muntz, échange de baraquas démontables. Rien que les tentes en principe, aient été fermés, les autres ont été à l'abandon, postés de plus de cent jours de pinard. Et déjà l'hygiène se manifeste depuis.

en-dehors jusqu'à nous le roi de notre campement.

• Le sténographe est extraordinairement soigné. En fait sous l'habituation la paix pour quelques jours.

27 — Oubliez en outre de tenir nos journaux. La mesure d'habitude, dans le grand affaire, est que précède un départ, nous de conjecturer les deux heures. Le pays où l'on va, les dangers qui nous y attendent, les dangers possibles, les avantages possibles, etc. Et il y a une sorte de joie dans l'atmosphère, parce qu'un départ, quel qu'il soit, ressemble un peu à un projet d'excursion au pays des merveilles.

• Finalement, depuis qu'il commande deux groupes, le capitaine par instant et le sergent, me fait passer à son écart, qui, pour la première fois, en va du lui annuel à la sous-perfection, car il coiffe un nez au chignon.

28 — Dix heures du matin. Sommes arrivés à Wittenberg depuis peu. Je suis ici bloqué, dans la rue principale du village, debout près de mon sac qui est à terre. Aucun camionnement n'a été envisagé d'avance, et c'est à nous d'en trouver un. Mais comme le pays est surpeuplé de soldats, l'opération est assez difficile.

• Soit. Je suis assis sur le fond d'une brouette renversée, près d'une grange où mon groupe a trouvé à se loger. Il y a un puits sous à côté, dont j'ai déjà inspecté le défilé et le seuil. Comme à l'habitude, la découverte est « étagée » dans la grange, où, sur du foin, j'ai installé mon lit. La

grange appartient à une vieille Lorraine. Elle a un visage illuminé comme celui d'un enfant heureux, et des mains qui ont beaucoup travaillé. Elle est transportée d'aide de poisson ruisseau avec un soldat. Elle est du côté du ruisseau de ne pouvoir s'enlever ; à peine que nous en « beaux moments » : à peine que nous en qu'elle, comme si simple pourtant, nous en grande difficulté. — Je l'emmenais à la maison.

* Des voisins sont venus, ils s'installent au seuil de la grange et nous regardent dans nos paquets. Je vois d'interprète. Ils sont tous affables. Une grande haine me vient d'un poireux. Je suis linéairement à la limite du monde.

29 — Dès l'aube nous avons été plantés de poteaux télégraphiques dans les champs. On travaille deux à deux. Je suis d'après un Vandighem, le repasseur de cravates. Nous transportons des poteaux de cinq mètres si les disposons aux endroits désignés par un aide dans chies d'une unité de Gêse ; puis, on se batte de mine. Je creuse des trous dans le fond de cent cinquante centimètres. Vandighem avec une pelle à cuser, vide la terre et l'enlève et à mesure que je creuse.

* Il fait un froid de chien. Vandighem a des yeux engourdis aux mains, il lui est difficile de tenir son outil. Bon gâ, mal gâ. Je lui donne aussi son travail à lui. La terre est si molle, si détrempée, que nous avons toutes les poses à répondre à arracher nos pieds de la boue : on l'a essayé de soulever la jambe droite et c'est la gauche qui s'enfonce ; et inversement. La jambe

s'arrête pas, nos hommes trempés jusqu'au derrier et de notre chemin. Les poteaux sont lourds, dimanches salissants, il faut les chercher à plus de deux kilomètres. Puis il a fallu transporter des poteaux, une en tas au bord de chaque trou creusé, afin de servir de cale — lorsque les poteaux aiment les autres. À midi, la vieille Lorraine me dit : « Venez donc manger votre gamelle à la cuisine, nous l'avons creusée, mon Dieu... » Je lui répondis que les autres étaient également ; et nous avons eu tous nous assis à la table hospitalière.

* Lux, en bas, couchant dans leurs uniformes trempés d'eau. L'air ne leur viendrait pas de se débattre de se soulever dans une couverture.

30 — Je me demande si la vie en commun n'est pas une sorte de virus mortel, dont le propre est de nuire, de corrompre l'individu. Car chacun de ces hommes pais à part, replongé dans son milieu, vaude à son verrou, à sa femme, à son atelier, en ce que l'un a coutume d'appeler « un brave cop ». Mais, comme disait je ne suis plus qui ça ne suffit pas pour faire un homme.

* Il y a à planter de ces poteaux, pour des semaines peut-être. Un travail dont des soldats ne voudraient pas.

Ditendy

1 — Pensez un système de rapports où chacun aura conscience de quelques circonstances-type, — sorte de code moral qui faciliterait la vie en commun. Un code qui ne serait pas défensif, mais actif : pas une loi individuelle, non pas sociale. Pensez

un système de rapports où l'homme aura peut-être un corrélat humain : se sera abrégé des valeurs sociales ; aura admis que l'autrui est tout pour le nôtre du voisin tient non pas du bien, mais de l'indécence.

* Ah, quand vous aurez saisi le sens de la dignité de l'homme, vous viendrez touter sur ma route !

* Il n'y a de « loi égale pour tous » que dans le droit à la vie, et à la paix dans la mort. Toute loi qui n'est pas individuelle, relève de l'existence érigée en dogme. C'est (à) appeler, car il n'y a que, par les de ses normes, de ses attitudes à lui, de son écrasante superstructure de mortuaires, la forme actuelle de la société : équilibre entre un être pour soi sous une poignée de mort la loi n'est pas la loi ; ce qu'elle produise comme loi n'est pas le bien. — Avec sa discipline (l'homme) contre son équilibre (l'homme) ; et l'homme comme, comme enfant à neul.

* Le monde — tout monde — tout homme à l'abîme. Je m'en désolidarise complètement, si seulement, sans restriction d'aucune sorte.

* La guerre que l'URSS fait aux Français — encore une mise qui éclaire sans les hommes de cette société dont le sang qu'elle veut se à seule justification. A quel degré d'humanité, de décomposition morale faut-il qu'ils soient pour en être là ! Malgré tout, par là — on en veut à mon gré — je me sens plus à la place. Mais, de sentir chez nous cette même décomposition, faire tant de ravages, être cause de tant d'effort et de hétéro, sur nous un recours à forces. Et on croit que ces forces, qui sont là

dans le dessein de l'homme, étaient une sorte de mouvement attractif, avec vitesses puissantes, pour que cet « autre » s'en aperçoive ; et qu'il éprouve le besoin de descendre auprès de moi une espèce de consolation humaine.

* Dans leur cercueil de cristal, les malins de l'heure sanglante sur la Révolution.

7. — Les ras de tuer, devant les maisons humaines, témoignage de la situation économique de l'habitant. Plus le ras en question est conséquent, et plus imposant est l'écrit du villageois. — Avis aux pérorateurs.

* Je m'efforce, j'en suis sûr, que des pages où la vie sera nécessairement le dessein. Faire acte de son droit de l'homme. Dire que la jeunesse est, que l'homme est. Dire de la vie qu'elle est un acte d'adolescence, dardé vers le ciel. Que ce n'est de l'homme jusqu'à l'extrême existence. Que rien, rien, ni homme ni être ni être ne doit pouvoir disposer de sa vie, hormis toi-même.

* Ah, peut-être faut-il souffrir dans sa chair, dans son cœur, souffrir comme si il n'y avait que soi au monde pour enregistrer toutes les défaillances, toutes les objections, pour s'en rendre compte. Ah, mais que de la rage, du désespoir, qui si souvent ne pousse au ventre, jamais ne sort qu'un grand cri d'effroi ! Le cri du marin, qui longtemps est dans des eaux hostiles, et qui enfin aperçoit le rivage. Et qu'impose si c'est un cri final, un cri de la dernière page !

* Oui, il y a la qualité de l'homme. Je tiens qu'elle est, indépendamment de notre avis, in-

dépendamment de toutes nos spéculations de nos pères, du fait même que l'homme est. Comme la qualité du chien, du fait que la race existe en (Mais je ne comprends : il n'y va pas de la qualité logique). Et c'est cela même : cela implique l'homme (P.H. dit : la reconnaissance) de « l'homme » dans le relatif, d'une valeur nouvelle à partir d'aujourd'hui ». La formule me plaît. A condition — à cette réserve près — que l'on pense l'immense soin de constituer l'homme dans un être : une sorte d'immortalité de petit mort et d'un grand accomplissement. Quant au relatif, je crois que c'est le commun, le démiurge — comme disent les philosophes. Et le commun me paraît être bien relatif : une quelconque réaction dans les oscillations qui modifient le relatif dans le relatif différent, maintenant l'éternel avec, y compris le bonhomme qui le porte.

* Qui a vu l'aigle dégrader en albatros la pyramide en limacon ? C'est le commun qu'il a le permis de reconstruire, à défaut d'observer.

* Troublant, ce sont du dessin de l'homme. Puisque de moi il ne restera rien. Rien de mes conquêtes ; de mes travaux ; de mes rêves : que tout aura été vain. Et que d'autres hommes viendront, et que d'autres hommes viendront.

* Il a beau jeu, ce chasseur qui a mené l'homme, d'insinuer que l'on ne comprendra pas le sens tragique de la vie, si une seconde venue ne venait pas nous récompenser de cela. — Comme si la vie se voulait d'être comprise. Comme si le sens de la vie était dans la même pensée !

* D'une lettre à P.H. — « Je voudrais relire

avec un certain pages de l'art de Miroir. Et ce serait bien à l'usage de servir pour cette postale.

— Style maintenant ? Mais cela serait parfait. Mais, maintenant, on y trouve du Victor Serge, du Jules du Prison, et même des Scandinaves (Knut Hamsun), notamment dans la partie qui raconte la lutte de Rodion à travers les. Je ne sais pas si la composition du roman est infiniment intéressante ou pas. Par du tout pour me déplaire, cette désarticulation totale (car elle est voulue), ce mépris de la structure selon la règle. Quant au « sujet glorieux », V.S. pourrait demander — Qui serait mes, Messieurs ? Ce sujet, qui il faudrait traiter à des degrés d'enseignement, il n'y en a pas de plus élevé. Je pense que les critiques doivent commencer avec celles de Gide ; mais est-il possible que nous en échappions l'extraordinaire volonté de la Révolution, que Serge a su rendre avec jureur ? En cette scène finale de Rodion mourant sur un échafaudage, la rencontre avec la contre-maître qui se vautre au gosier d'une bouteille, la boue, le froid, le froid hallucinant des 100 millions de mourants crevant d'inanition au pays du « capitalisme arabe », et là-dessus cette espèce de haine de la qualité personnellement éternelle de l'homme ? Ah, vous pouvez ne pas aimer ce livre ! Mais vous y reviendrez, car il ne trahit rien d'humain, et c'est cela l'important. »

* — Vendredi, le jour d'harmonica. A tout propos et hors de propos, il crie. — Yes ! Yes ! Koroé : Nix ! — Et chaque fois qu'il pénètre dans la cuisine de la brave vieille Lorraine qui nous permet de manger notre « ragoût » à sa table, il sort

un boniment : — Yo ! Ya ! Komest ! Nix ! Pas d'utile. Il pense un sifflement ardent, déchirant, semblable à celui d'une locomotive ou de la vapeur d'une machine à vapeur. Et comme les autres rient — en a le air extrêmement facile sous ce climat — Vandighem recommence, puis qu'il est sensible à l'écueil. Puis, mobile, nerveux, il litide ses yeux de Mongol, laisse sa langue entre sa poitrine et sa lèvre inférieure, et de sa lux brusquement devient un masque de sage, un masque de dieu païen, le sifflement fait comme d'un avertissement. Les autres se tiennent les bras, tellement ça les rend heureux. Mais notez bien Lorraine, encore que probablement elle fasse un effort mou pour se contenir, ne peut s'empêcher de répéter des mots de français. Je la vois trembler d'étonnement, d'inquiétude, avec dans le regard une expression si profonde, qu'elle ressemble à un muet appel au secours. Entre le mal à s'en rendre compte avec elle dans son dialecte, je m'adresse à lui expliquer que c'est là une manière particulière à ce garçon de crier son merci, de témoigner sa reconnaissance. La vieille femme se dresse en attention, et brusquement je sens qu'elle ne peut pour un instant. — Pourquoi ne m'as-tu pas dit moi ? dit son regard. — Et il Dieu merci ! Et comme pour mieux souligner l'homme que je lui fais, que nous lui faisons, elle pose sur la table une superbe tasse préparée à notre attention — et à notre usage. Alors Vandighem, tout à fait déchaîné, grimpe sur un banc et nous donne un discours de sifflement, — à l'envie de l'autre côté de la table. Ma Lorraine, une main devant la bouche, l'autre à plat sur son ventre rebondi, en est comme pl-

triste : et mes copains rient, rient, rient, que la mort leur en soit du bien.

— Vandighem, dis-je, arrête de siffler. Tu gâtes ton effet. Puis ça gèle notre bourse.

Et Vandighem le repousse de courtoisie. Vandighem La Douleur, voilà ce qu'il trouve :

— Ah, Monsieur ne voit pas que je fais comme ça. — et il huche à vous crever les tympans. —

— Monsieur n'aime pas que je... — et il lache — et bien, Monsieur, je ne ferai plus comme ça. — et il huche.

Les autres ne se possèdent plus. La grande joie les secoue et les malmeuse comme une attaque collective de convulsion. Margallé est couché en travers de la table, ses jambes courtes et grasses gigotent comme celles d'un lapin qu'on égoutte. Notre Lorraine s'est réfugiée dans le coin le plus sombre de la pièce. Je suis assis sur un tabouret. Dans ma gilette la graisse qui se coagule dessine de longues crampelures. Je dis :

— Vandighem, tu es bien gentil, mais la ferme. Tu as beaucoup de talent, mais la ferme. Figure-toi que Maurice Chevalier en personne est obligé, de temps à autre, de changer de disque, pour ne pas lasser son public. Alors, assez de nous causer les oreilles.

Mais le repousseur de courtoisie arrive pas, il a encore la même venue, il bonimente et il siffle de plus en plus fort. Je suis assis sur le tabouret, je suis très calme, calme comme il m'arrive de l'être sous ardeur de petite patience. Je dis :

— Vandighem, nous sommes tous très contents de pouvoir causer la nuit sous un toit, au lieu de peiner sous la pluie, dans la neige, dans la

galoue. Nous ne sommes pas si cher tous, ne comprends ça, n'est-ce pas ? Alors, la buse. Maintenant, si tu continues à m'appeler Monsieur, je te botte les fesses.

— Ah, Monsieur veut me botter les fesses, fait-il. Et il luche. — Monsieur veut me botter. Et il luche.

Les autres — nous sommes huit à nous chauffer le derrière au bon âtre de la bonne Lorraine — les autres se démenaient la mâchoire à force de pousser. Debout sur la buse, Vandigheim la Dévotion luche. Je me lève, et suis encore tout à fait calé, mais je sais que je m'en vais faire de l'oxygène et qu'il perde son sifflet. Les gars rient, mais qu'il va y avoir de la casse, mais ils sont tellement qu'ils ne peuvent plus s'arrêter. Je fais le mal de la table, j'empoigne le téméraire par le fond de la culotte et d'une secousse le fais dégringoler de son perchoir. Je le pousse devant moi, vers la sortie, vers ma dure volonté de lui faire mal, quand tout à coup son masque de singe se brise, s'émiette, et il éclate en sanglots. Mais les hommes rient toujours, et la vieille Lorraine s'agite si peu plus dans l'ombre de son refuge, et c'est « extraordinaire, si bouleversant, que j'ai vu moi Vandigheim par le col de sa vareuse et j'ai senti sur la joue.

* Si jamais je fais un livre sur la guerre — il doit me garder les saints du paradis — je me dirais qu'il est le goût du sang versé sur une feuille verte que l'on donnerait à mâcher au bœuf.

* Ne me dis pas qu'il faut être comme ça, comme cela. Je sais, je sais. Je sais aussi que je ne puis pas. Il n'y a pas deux êtres au monde qui

comprendent avec soi, qui sauraient vivre avec soi. Et nous qu'ailleurs.

— Notre Lorraine me montre un album bonté de photographies de famille : petites vieilles à l'air de monie, réduites de guimpes qui leur montent jusqu'aux oreilles ; jeunes femmes à l'air de sœurs de lait, suspendues de dentelle ; bonshommes à favoris, une raie de cheveux plaquée au front, le cravaté néo-classique, la boutonnrière fleurie, jambons affublés de salatax et de colliers amulettes ; adolescents figés dans des attitudes Mads Grévis ; couples de jeunes mariés et de vieux ménages, les premiers habillés, les seconds bohémiques, tous saisis comme il n'est pas possible, pas des ensembles, des groupes. — « Et c'est moi avec Adolphe qui est commençant à l'âge, là c'est les mon mari quand il avait trente ans, moi, trente-sept ans, celle-ci est ma belle-sœur, moi, elle aussi, et celle-là c'est maman ». — Un air « humain ». La brave vieille Lorraine. Tous les personnages surgis du passé, de la capitale, des lieux cristallins neiges pétrissent les pages de l'album, rassemblent instantanément à une hauteur de l'adolescence stralée sous la cruche épaisse du temps, derrière l'écran poussiéreux de l'oubli. De temps à autre on les extrait de la nuit, — et on se réchauffe — on essaie de les réchauffer — « Il était bien, elle était belle, ils avaient du cœur... Mais ils sont bien morts, et c'est exactement comme s'ils n'avaient pas vécu. — Ah, mes petites aînées, mes petites aînées quand vous vous faîtes photo- graphier.

* Comme Mère Betty Annon, à Jumièges, nous blesser de W. d'Arville. L'est mort il paraît pas tant. Dès que je pense de vivre, il faut que j'écrive la saluer ; puis, le soir du soir même, j'ai à écrire, à feuilleter un journal, un livre, à cher elle que je dois m'envoyer. Elle sera à me servir présent, à me voir avec son visage, à me parler sur mes pensées. Et, avec une douceur qui m'enchant, elle élimine les choses vaines la vander. — Ses larmes qu'elle imagine que j'ai absorbé dans un travail. En cadence devant ses camarades, elle assaisonne sa parole d'un peu de bonte. A une caillote de robe. (Le monde est d'autant plus grand que moi, plus plonge par ces marques d'attention d'attention, et suis celui qui ne s'aperçoit de rien). Il y a même une bannière d'eau chaude pour me servir, une serviette propre, une pierre pour... et quand le centre trop souvent, elle pleure dans les coins.

* — Meslier est mort. L'ai plus aimé que jamais.

* Vandighem a reçu un filon : il reçoit les tranches du 18^e Génie, qui arrivent à flaque les atchers dont les branches s'égouttent de coupe et fils télégraphiques. Et, occasionnellement, il élève la cantellerie des habitants. Il n'accepte pas de pourboires, proclame-t-il ; mais un scribe, qui, si de bon cœur. Résultat : il est ivre dès le matin du matin. Pier comme Arraban, il se es d'écarter des huit sur la route, et il pousse son cri de guerre : — Yes ! Ya ! Koonéé ! Nis ! Puis il s'efface.

* B. Le Breton. On dirait le grand frère de la salété. Son uniforme est en loques : mais l'air

est en loques. Tous deux couverts de plaques de crasse et d'opuscule sont bête à comas que depuis longtemps on n'a pas vu. Bien qu'on ne soit pas très difficile sur le chapitre de la propreté, personne ne veut de ce malheureux. On se fait de section en section, de groupe en groupe : on se voit ni manger ni dormir dans la cuisine, ni même travailler en sa compagnie. C'est que, son exagération, il empêche. Mais cette sorte d'autisme dont il est l'objet ne l'affecte nullement. Je doute même qu'il s'en aperçoive.

* Depuis que Vandighem effile des tranches, on n'a plus de cuisine compagnie. Il est petit, trois ans, caquet, possesseur d'une tête de momie bien conservée. Il n'a pas tout à fait vingt-quatre ans. Il se tient « caquant » si on lui pose des questions, mais ses réponses sont pour ainsi dire impersonnelles, comme s'il s'agissait de tout autre personne que de lui-même. J'ai appris qu'il est capable de pète et de urine, domestique de ferme depuis toujours, analphabète. Personne au mobile, tout un être, quelque part en Bretagne, mais dont il ne sait à peu près rien. Ne reçoit ni lettres, ni colis. Je lui ai proposé un peu d'argent, mais il a refusé. Du tabac, oui. A boire, oui. De l'argent, non. Il a même accepté un palli-voce, car il n'a pas de linge et n'a rien de froid. Il est vraiment incapable de se voir repoussé de tout le monde ; comme, du reste, il est superbement indifférent aux avances que je m'efforce de lui faire malgré le long fusil de dégoût qu'il m'inspire. Il a, au plus haut degré, le complexe de la servitude.

* Il a rendu au caporal Wersse son tour de dépot en permission. Pour cent francs. Ce même

Weyss m'avait proposé cinq cents francs pour le même service, lui étant mort sous à l'air de lui de la liste des partisans. A moi, pour qui il a été, ayant eu un jour Reverchon tellement heureux d'être lui aussi parmi les derniers à partir, je lui avais fait dire (nous ne nous parlons plus depuis qu'il avait fait mise de son argent à la poche) que si il ira à mon départ il ne se souciera pas, je lui céderais mon tour. Weyss m'avait conclu tout naturellement que, puisque j'étais prêt à céder mon « droit d'absence » gratuitement, à plus forte raison je m'efforcerais pour cinq cents francs. Mais à la fin il s'est contenté de donner le cinquième de la somme qu'il m'avait offerte (je suis sûr qu'il aurait lâché un billet de mille si j'avais marché), et il dut certainement regretter sa prodigalité car il aurait aussi bien accepté cinquante francs.

6 — P.H. trouve une singulière disproportion entre la représentation que je me fais de l'homme et la pièce étendue en laquelle je suis celui-ci. Il semble ne pas comprendre que l'on peut avoir le sens profond du social, et ne pas aimer le « peuple » ; et que le besoin d'ignorer, de tout, n'a que faire de ceux-là même qui devraient en jouir.

• Par « peuple » j'entends aussi bien les compagnons que les citadins, et en premier lieu le petit bourgeois. Quant aux bourgeois des grands, sans quelques rares exceptions de haute culture, ils m'inspirent une aversion proche de la haine.

7 — Télégramme de Dorel, m'annonçant que mes journaux ont obtenu le Prix Théophraste Renaudot. Puis je m'en suis vu une permission exceptionnelle.

• Soit. Ma photographie s'exalte en première page des journaux officiels de Paris. On vient me voir comme une carotte de cinque. Du coup, moi qui suis le bleu comme des sous-officiers, je me vois venir à l'instant à la popote de ces messieurs. Malheureusement, le sous-officier bonitaire du Parti Communiste, m'annonce à la ronde : — « Je le saurai bien qu'il aura son Prix. Après tout ce qu'il dit du camarade Staline... » Il n'en perd pas une, pour venir quelques grains de propagande.

• Naturellement, j'ai pu à l'heure noble de l'effort. D'abord au lit de l'endroit, ensuite au foyer (mais là, il n'y avait que de la bière), puis finalement au menu des sous-officiers, où les caissiers m'ont rendu deux bouteilles de cognac et trois de oranges.

• On m'a demandé qui était « Monsieur Théophraste Renaudot ». Diable !... — « Un médecin », m'a-t-on dit. Mais il faut que je me renseigne.

• Les caissiers de la popote se sont surpris (du moins, je le suppose : car il m'étonnerait que ce soit leur nature inférieure). Nous avons eu un bon, des frites, une amulette aux petits pois, du café noir, des liqueurs. J'ai été quand ils furent tous plus ou moins ébriés.

8 — L'adjudant chef Sorret, sous les ordres de qui nous plantons les poteaux (il fait partie d'une unité de Génie), m'a conduit dans sa petite Simon à Hamont, où le capitaine B. tient son P.C. Je m'apprêtais de lui demander une permission excep-

tionnelle de tous jours. Et m'entraîne au silence. Dans le lac.

* G. voudrait mettre son nom dans un roman pour mieux réfléchir ; et qu'elle se relâche d'impatience ; de sorte qu'il ne va plus à la nuage en nuage la cuiller pour à peine.

* Puissez vous toujours garder cette spontanéité d'enfant en tête !

* D'une lettre de H.T. — « Je ne suis pas comme toi que nous allons vers un développement fondamental : je crois plutôt à la venue, peut-être lent, d'une grande et haute paix dans laquelle nous verrons Hitler, Staline et les autres — vieillir en paix ».

9 — Wittenwiller est submergé aux trois quarts et il ne cesse de pleuvoir. Dans la boue jusqu'à la jambe. La barre de mine avec qui on aime la terre vous emporte la peau des mains. La campagne est plate ; on pense aux rivières nées à l'ouest, tels que les décrivent Pouchkine et Tourgueniev. A perte de vue ce n'est que vase liquide.

* Télégrammes et lettres de félicitation. Deux avant-hier j'ai un courrier de retour ; puis j'ai répondu. Je n'aurais pas de temps de tout la journée ; aussi, je fais un usage et éprouve la préférence aux intentions, aux tâches, même qu'en certain lieu innommés. Une dame D. près de Luchon, m'écrit au sujet d'un son travail qu'elle se propose de m'envoyer pour lecture. — « Vous autres n'ont, je vous assure, d'avoir des livres le sujet à développer contient tous les éléments d'une belle œuvre littéraire. Même sans aide, vous pourriez à la pénétration. A moins que la vie ne se

présente de manière à me dédommager de tous les sacrifices (sic !) et me permette même de me reposer. » (Je me rends compte de ce qu'il y a de « vide » à noter sur ce passage de sa très longue lettre ; mais c'est tout de même très amusant !)

12 — A la Compagnie Radio, détachement Colombien (« le meilleur détachement ») quelques jours, avec qui j'ai plaisir à bavarder. — Décidément, dès qu'on quitte le paysan, on a une chance de rencontrer l'homme.

* Vassiliev vient me trouver, pour que je lui fise une lettre de mode à sa femme. — « Dis-lui que je suis bien, fatigué ; qu'elle se trouve des amis et qu'elle se sent peignée. Parce que c'est une grâce. — Mais ça, ne le mets pas dans la lettre. »

* Mmes : — « Il faudra que la guerre elle finisse avec la Noël. J'aimerais chez nous, j'aimerais le caler, puis j'aimerais la patrie. J'ai même pas eu le temps de voir de près coucouer qu'il est mort, la Marie ». Et il finit son récit en me disant :

11 — Hier soir, aux environs de huit heures, j'étais couché dans ma grange et lisais un Petrus Paradol à la lueur d'une bougie. J'étais seul dans ma grange, mais deux de mon groupe étaient en vadrouille. Je me en train de voler des cigarettes à la cantine de Jozes. Tout à coup j'entends cris, venant de la route, mon nom. Une femme, à cet endroit de l'éclaircie dans les granges, mais qui continue de se cacher, l'entend des appels venant de plusieurs directions à la fois. Je me glisse de mon perchon,

trouper un coup d'œil dehors. Il fait un soir de
four, Galopade, appelle, cri — Malakou ! Mal-
quais ! sur un ton nettement futur. Il n'y a
pas à s'y tromper, on me cherche. L'idée d'une
idée presque exaltante que c'est le grand jour de
combat, que la guerre enfin nous engage sur
tripes. Finalement, au regard me dérangeant
le ponche de la grange, m'entraîne de la salle
électrique, me tombe dessus à grande voix et
gurgule, — comme il se doit : — « Oh c'est que tu
encore été te mousser, nom de Dieu de nos
Dieu ! V'là une demi heure qu'on te cherche !
Aller, regarde-moi, y a le colon qui se cherche !
Qu'est-ce que c'est encore ton de dégarnir pour
que le colon en personne se dérange depuis un
Kekasari, hein ? Allas, mousser ! » Deux ou trois
autres petits gradés se sont approchés, brandissant
leurs lampes électriques, aboyant sous la loi,
comme si j'avais mis leurs jolis en danger — « T'en
rien un sacré commandeur ? » disaient-ils — « Non
de Dieu de nos de Dieu ! » disaient-ils la son-
blaient dans leurs capots, tellement ils étaient
nervés. Je me suis donc mis à courir derrière les
sergents, derrière le feu follet de leurs lampes, en
le bonnet noir de la nuit, sous un ciel éblouissant
ce que j'ai bien pu faire de « dégarnir », comme
ils disaient, pour avoir motivé la venue de mon
colonel, ce colonel que personne d'autre que moi ne
connaît, ce colonel enfin dont le tour de Cou-
mandement se trouve en effet à Kekasari, à per-
que 40 ou 50 km de Wildeville. J'allais donc à
pas de course, talonnant mes bombardeurs et
qui juraient et qui paraissent et qui apparaissent et
foudres d'un Conseil de Guerre sur ma tête sans

monter seule en monde dans un couloir qui dé-
bouchait dans la salle de mess des sous-officiers.
« Si de tout l'état de ma tête, je heurte dans
l'escalier un petit militaire capot qui manque de
chutes, les quatre fers en l'air. La porte de la
grande cuisine, m'entraîne de lumière le couloir, et
« Oh — je dois siffler pourquoi ? — » Pardon, mon
colonel. » Alors, l'autre, le capot, se rétablit
sur ses deux épaules, met une main gantée de-
vant sa bouche et chuchote : — « Colonel —
Mousser ! »

« C'est la Radiodiffusion Nationale. Elle me
cherche, moi, le lauréat, l'homme du jour, elle
me cherche depuis deux heures de l'après-midi.
C'est moi de même étonné de ce qu'on me bien
cherche, dans ce « quelque part en France » — une
ou deux fois. Elle a d'abord couru après le 620^e
Régiment de Fusiliers, puis après le colonel d'ad-
mission, puis le colonel et la Radiodiffusion
elle a le 11^e Compagnon ; puis le colonel et la
Radiodiffusion et le capitaine B. de la 11^e Com-
pagnie après moi Section ; puis le colonel et la
Radiodiffusion et le capitaine B. de la 11^e Com-
pagnie et les sergents de ma Section après moi. Mais
moi je ne savais rien. Il y avait là un lieutenant,
chef de l'expédition, flaque d'un autre lieutenant,
le Directeur Bureau central, sans compter une
série d'autres gradés, et tout de suite on s'est mis
à se voir de me faire la leçon — sous couvert de
« que je voulais dire. J'étais pris au dépourvu, la
vie me faisait mystérieusement, je me suis à fait
capable d'imaginer, et si que je me souviens
d'un air de l'éclair un tas de bordes dans le
mess. Il y avait toute dans cette salle de mess,

des grappes de glorieux, jamais pas de nos officiers frémissant d'aise, salutations et salut final sans fin, une note en note, apaisement sur le néant, et moi, du bon plus les courtes, un peu abattu, un peu stupide, s'exhortant moi-même, me disant que l'ennemi se précipite de faire quelque chose de nos camarades, le scandalisant en somme. On me pose des questions, l'esprit d'y répondre, j'en ai de ne pas me laisser faire, mais je sens que je perds pied, que je me noie, et j'ai envie de m'en aller. Et voilà que le colonel s'ennuie, le premier devant la nuit, à tout seigneur tout honneur. Il se tient lui-même au port d'armes, jupilâtre au milieu, et sa voix tremble comme s'il lisait un ordre de son l'armée. Il déclame, il conjugue — Père — Dieu — Discipline — Nos braves — nous les c, nous faut chaque syllabe de résonance vibrant. Puis, la succédant, vient l'ennemi, le premier Dindin, capitaine de la 9^e Compagnie de notre Régiment, en uniforme de chasseur alpin (Ceci sa note lui fières de réserve : mais dans les papiers, son doute en est-il encore à attendre que son salut lui livre son nouvel uniforme). Il a dit, non autres, non pour moi : — « Continuons à ce que prétend l'ennemi, nous n'avons pas vaincu des paysans parmi nos braves guerriers. Nous y avons aussi — que Dieu me pardonne — l'ennemi parlementaire (c'est lui) : des braves (l'ex lui) : et même des écrivains » (il devait s'agir de moi). Il avait parlé longuement, abondamment, avec une délectation nullissime dissimulée. « Du voir qu'il a été départ, il suit se défendre. » Et quelques un, aujourd'hui, près de moi, plus que »

l'ennemi se pose devant le « nonlance ». Puis mon est d'un vent de venir le station. Mon cœur batte à se rompre. Le lieutenant faisant fonction de greffier me pose des collés, me tendant des questionnaires à l'air sur mon visage la réponse que j'ai bien faite, il la lisait avant même que je l'aie lue dans mon esprit, et il m'interrogeait, me surprenant. — Ah, il connaissait tout, tout, tout. J'espérais pourtant n'avoir pas prouvé des courtoisies comme honneur, héroïsme, bravoure, et autres vulgarités du même acabit : mais ce que j'ai pu y déverser de platitudes, Dieu lui le sait. Et la candide à peine terminée, je me suis exposé sur la pointe des pieds, pour aller, pour aller piocher de rage et de honte dans le tas de nos livres.

« Avant d'arriver au bout d'un des derniers traités qui doivent servir les pontons télégraphiques (ou télégraphiques). Quels autres travaux sont-ils en train de faire ?

11 — D'une lettre de A.G. — « Rien ne devrait se passer plus que ce que tu me dis des hommes, de leur amour, de leur luttant de saccage ; mais tu me rappelles un peu ma belle-sœur qui, au moment de la chute du franc, s'élevait à neuf et se mettait de la hausse de change marchandise : « ce matin la bourse de rades est à quinze sous ! » Il faut me prendre son parti. — Humanité, telle qu'elle est, est une triste chose. Mais je me suis débarrassé avec moi lorsque, parlant de G., tu m'as dit que l'ennemi tombait ensemble. Aussi bien je sais que l'événement du peuple au pouvoir réorganise d'effrayantes délices. Mais je crois

sont que, même dans les plus beaux, quelques fautes peuvent être découvertes, par où la laideur et le sentiment paissent entrer. Et se ne de d'oublier en les heures de loisir, comme si le bon les exemples lamentables que tu me donnes, ne t'y prends pas comme il faut ; que tu ne t'as avec eux, la ruse et même un peu de haine et d'hypocrisie, ne pas se donner comme on leur qu'eux. Mais, en même temps, que si l'on, ne reçoit rien de Michel L. — ça ça me dérange qui ne demande qu'à « faire carrière » par son et que j'aime beaucoup. Hélas ! il peut même ment comme tu — ce qui me laisse toujours supposer qu'à venir plus je stagnais de vivre — « Je ne trouve pas grand souci de moi et mes camarades », me dit-il. « Plus je vois la mort à sa quatrième année d'existence !, plus je constate une absence presque totale de notions d'instincts. Des braves fuyant, sans les avoir morts complètement, n'ont ce tact de combattre dans lequel beaucoup ont tombés et où cela au nom de l'Honneur ! » Mais à quoi ? L'air spectre ne m'aide pas. Au contraire, ça m'aide à fuir. » Puis il ajoute encore : « Ça m'enlève le plus, si je dois en échapper, c'est l'avenir, l'après-guerre. » Parfois, l'un d'eux n'est pas gai, et mes pensées sont pleines de la plus déconfortante. C'est l'air même des yeux, en Allemagne. Tous les renseignements qu'il recueille (en dehors des journaux) me permettent de croire (et d'espérer de plus en plus) à la possibilité d'un sortant extraordinaire. »

« Du même : — « Alors, mon vieux, je n'ai pas un aveu : j'inculque ton caractère et j'en

en plus, on s'en est sa faire (oui, un tout petit peu). Lorsque tu prends ton dimanche, tu le passes. Mais le reste de H.T. — que j'ai reçu hier (voir !) — est mon plus précieux que les riens, et se peut. Ah, si seulement vous étiez l'un près de l'autre ! Souffrir ensemble, c'est souffrir moins. Et ça ça m'est de sympathie de toi lui redonne de la vie. »

« Mais, cher Michel L., mes pionsniers ne sont pas des chiens ! Un chavon s'imaginer de se faire des valeurs, il lui peut arriver de se sentir en colère, de se lever à la provocation, de se faire l'assaut des plus belles manœuvres possibles, tout de manifestant une certaine vitalité de style, tandis que mes compagnons ne sont que des hommes de paille. »

« O, boucher de son métier, « soldat de premier classe ». Le caporal de sa Section était en permission. C'est lui qui aujourd'hui nous commande et nous. Il est épais, flasque, arrogant. Trente-huit ans, huit ans. A Bonnetfontaine, comme il y a eu plusieurs cas de vol d'argent et d'effets, on ne lui que les soupçons s'étaient perdus. Depuis son départ de Tross, jamais, par un seul jour, il n'est en garde : il a eu, durant toutes ces semaines, trouver une place à son milieu, réfractaire aux uns des infirmiers et aux flèches que lui décochent ses compagnons de chambre. Et ce matin, il a eu même saisi, il s'est montré d'une manière insolente de garde-chiourme. Il nous surveille, nous pourrions littéralement de ses yeux mille d'ennemi. J'ai eu un accrochage avec lui, les autres, et nous sommes en vertu aux

maient. Plus tard, il était venu se plaindre de ses maux, les mains dans les poches, la tête au bas, le dos courbé, se payant des observations sur son état de bouillonnement des solennités sur les hommes d'élite. Margallé, qui pourtant ne se met guère à se lever, lui lança : — « Vas-en, va en, ou si tu n'as la tête à coups de pioche ! » Alors lui, D., sans se presser, se mit à décrire une série de vers à son égard. — « Les espérances ne travaillent pas, ils ne travaillent. » Mais comme Margallé et moi, nous ne sommes pas à lui jouer un mauvais tour, il lui la pite d'entre ses dents, cracha, et d'un air, redonne à jamber.

• Je dis à Margallé, parlant de D. : — « Il exagère, le boucher. » Et lui, toujours très en sa grosse figure piquée de poil noir. — « Mais non, il n'exagère pas, c'est comme ça qu'il est. »

14 — Le capitaine H. est venu faire un tour par ici (le gros de la Compagnie se trouve à l'arrière). Il a habillé un peu dans la zone épaisse des champs, un touriste crispé aux lèvres, puis s'en alla comme il était venu — sans prononcer une parole.

• Notre vieille Lorraine s'en procure la plupart des journaux où il est question de nous (et ses voisines qui la suivent tout, elle ne nous connaît si c'était le père de ses fils (elle en a plusieurs, tous notables). Les voisines, du reste, se croient obligées de faire « de la conversation ». Je pense qu'elles doivent être aussi rendues de me poser des questions, que moi de me rendre amable.

• Je lis, dans le journal, Des Prêtres, de l'Église.

Mais (après l'avoir lu, il y a quelques années, en valant la peine). Et je prends des notes. Comme je le voudrais pouvoir, un jour, travailler à une étude sur un extraordinaire écrivain.

• Chez l'adjutant-chef Soret. Il habite une chambre d'été, sympathique, à l'autre bout du pays, près du temple protestant. Il me semble que je n'ai pu aller dans une pièce comme celle-ci, avec la paix, des livres, ah, il me semble que j'ai vu des livres d'école. C'est la quatrième ou cinquième fois que j'y viens, invité à « prendre le thé » par Soret, un gargon chauve, vif de mouvement, accueillant, agréable à fréquenter dans ce dortoir où la ressemblance d'un être à peu près possible dans du monde. Il est marié, père d'une petite fille, agé de son métier. Sans doute nous n'avons pas grand chose à nous dire, mais du moins il me paraît théâtral, d'esprit curieux, et assez mal pour ne pas donner l'impression d'être bété.

15 — Notre tâche, en, tire à sa fin. Bercule en nous les quelques de Willems, vers des travaux, sans compter que ceux que nous avons accomplis jusqu'à présent. Et ainsi, sans qu'un terme soit assignable à cette vie larvaire, sans autre limite que « l'âge ». Pourtant, pourtant, il faut dire !

• J'attends mon tour de permission avec une patience croissante, une patience tendue, plus violente et une crise de colère. Je me dis : — « Pourvu que si la fin n'arrive qui retarderait ou supprimerait tout cela. » C'est ma petite querelle.

• Vers l'ère de A.G. — « Puisse-tu, de main, m'envoyer H.T. — (en permission) ! Il n'y a rien

25 — Noël. Tu fais aussi, Weihnachtsen, il ne peut plus en faire aussi. Christmas, Weihnachten, Navidad. — Ah, sacrée bande d'excréments ! sacrée bande de vilains à la tige !

26 — Je ne m'y retrouve pas. Tout me paraît guêlé, artificieux, l'homme manifestement très bien nourri, la femme farfée avec trop d'appétits. Personne n'a mal au ventre. N'est-ce pas ? Ici, dans le camp, je lisais à la montagne, à la mer, je joindrais une heure de solitude et de silence.

27 — D.G., en découvrant son gant : — « J'ai senti mieux la mort que de voir l'ennemi en face un régime aussi. » Il lève les yeux au plafond, au point que ses lunettes vont se perdre quelque part derrière ses ardoises surcillères. — Il ment.

* Véritablement, un verre de cidre, et ça se me taille tout ça en menus morceaux !

28 — V.S. Un grand homme l'homme.

30 — En gare de Ludersburg. Quatre heures de nuit, 20° sous zéro. La neige recouvre tout l'état de la lune. Je me couche sur le plancher, dans le bureau du chef de gare, en attendant l'aube. J'ai dix kilomètres à faire pour rejoindre le commandement.

* Sous. Mon groupe a déménagé. Nous logeons dans une sorte de baraque croissante, et tellement sale que j'en ai le frisson. Je ne suis jamais, mais je suis sûr que j'ai un effet particulièrement déprimant. Je me sens comme si j'étais en prison. Réviser du monde, qui ne me quitte pas ; un

donc que la pensée me repasse, qui m'avait tout donné la veille de mon départ en permission. Je me souviens que toutes les bêtes me soulageaient, me consolait avec le monde. La vie de tous ces animaux, ceux des cuisines en particulier, avec abaisse. (Voilà l'éclair de la neige qui leur donne ce reflet de ombre froide ?) Il est impossible de me d'accuser de leurs plaisanteries, ne s'écarter d'une seule bête, ne s'écarter que pour la faire. Car peut-être qu'un bon écart de rire sauverait la mise ?

* L'homme en masse. Une, de Dögelet, m'affirme que j'ai fait venir aux Goncourt avec deux autres : celui d'Albi, et le mien. — Une écrivaine et aussi de l'âme.

31 — A l'infirmerie. Je me suis réveillé avec un goût de mer aux dents dans la bouche, et me sent de plus en plus empoisonné. Je sais pourtant qu'il n'y a rien ; que c'est purement psychique. On m'a fait boire un grand verre de sulfate de soude et en attendant que ça fasse son effet, on m'a permis de m'installer ici, les pieds sur la grille du bureau, et Carnet sur mes genoux.

* Ce soir, à partir de dix heures, il y aura « bal » dans le bâtiment de l'école de Bassing. —

* Ça sera comme à Noël. » me dit l'infirmerie. Il y avait une « balance de premier », des cigares, de la champagne ; et comme à Noël, l'infirmerie gâchait un phon, des disques, — et en avait la musique !

* Voilà, avec ces deux mots, un m'annonce que « vers 11 h 30 » il y aura pour quinze jours dans une salle de chaudières ou d'artillerie, on ne sait pas au juste. Oublie de me mettre en route illégitime. Je

me sans regret. La perspective de changer d'air, de quitter ce lieu où j'ai deux années, mes deux compagnons, un transport d'air. Là, également, je publie. C'est comme si, pour moi, la guerre brusquement s'achève.

* — « T'es pas de veine, me dit l'entraîneur en secouant la tête, t'es vraiment pas de veine. Tu m'as en route, juste quand va y avoir un bil mou pour... » Et pour me montrer son échec, qu'il prenait à ma malchance, il ajoute : — « Mais t'en fais pas. On que te vas servir, ce soir, c'est rare qu'y a pas de bil, là bas. Et avec ça, tu t'en va dans le ventre, ne rouspète pas d'être malade en cours de route. »

* J'avais apporté de Paris une bouteille de cognac, à l'intention de ceux de mon groupe. Comme je dois m'en aller tout à l'heure, je l'ai donc traitée de son emballage et mise sur la table, une dizaine de la déboucher — pendant que j'allais en route. Mais, à mon retour, de cognac plus de trace : ils l'ont sniffé jusqu'à la dernière goutte.

* J'ai mission de me rendre à Kienan, au P.C. du colonel. Une voiture postale doit me conduire à Luitring. On me met dans un bus, on passe, et, après quelques arrêts, de mon, et me mets gaiement en route — par un trou à biberon.

* La route. Je suis assis sur une banquette métallique. Mon fusil fait un bruit sourd sur le sol éclairant. La pluie est blanche, dans l'air. Le froid mord à mes oreilles, à mes doigts qui s'engourdissement. Tout à l'heure, en arrivant à Luitring, j'ai rencontré Vandighem. La Diable. Il était de garde : Vandighem, que j'ai fait bien comme plaisir, que j'ai embrassé sur la joue, que

je me suis bécoté mon cognac. Il m'a dit, avec un bon sourire au moment de ses poignées de Mainpail : « Tu tiens vraiment de la chance de te débiter à Luitring. Parce que, moi, à la première occasion, je te m'as des balles dans ta sale peau. » Et moi, j'étais tellement heureux de m'en aller, que je dis : — « Ne sois pas triste, La Diable. Tu sais, cette nuit, si la température peut être un jour... »

* Luitring. Quatre heures de l'après-midi. Le bus arrive. La voiture postale n'est pas encore arrivée. Je suis dans un café, où quelques soldats regardent la servante. D'autres jouent aux cartes. Une air d'attente s'installe, bien que me disant que l'armée qui demain commence semble vouloir être d'attente puisque me vois en vadrouille — et moi aussi. — Je ne puis m'empêcher d'un moment de dériver : c'est que, brusquement, comme si j'étais devenu le nœud nœud de l'humanité, pour la misère de monde me montre aux nations.

* Rajoutant ma, au-dessus de G.

1940

Janvier

1 - Keikauli. Long village, interminablement long, enfoui sous une couche épaisse de neige. Je prends ses mœurs à la cuisine de la 9^e Compagnie de mon Régiment. J'y ai soupe hier, j'y ai passé la nuit, je m'y suis fait plumer au poker par l'étranger de la cantine (ce n'était que justice, car je n'ai encore jamais joué à ce jeu de bergamots), et je m'y suis vu vaincu par plusieurs soldats parfaitement inconnus de moi, lesquels m'ont demandé de leur dédicacer des exemplaires de mes *Journaux*. J'en suis surpris, et agréablement surpris, car à la 11^e Compagnie personne n'a eu la curiosité de lire une ligne de moi. Je dois me présenter dans une semaine au bureau du colonel, pour y chercher ma feuille de route. Impatient de savoir où l'on m'expédie.

2 - Mierstein. Les villages d'outre-mer se ressemblent tous par leur aspect, par les ruelles étroites qui serpentent dans les rues. J'ai dormi dans une grange, mais je compte bien, si on il n'y a pas de mieux, en de rapatrier pour me faire la loi, je compte bien trouver à me loger chez l'habitant.

• En faire un tour dans le pays, pour « reconnaître les lieux ». En me présentant au bureau du 125^e B.O.A. (Bataillon d'Ouvriers Artilliers), celui à laquelle je suis affecté en vue de je ne

rait quels crans de perfectionnement en matière de mécanique. Eût également son atelier. C'est un simple garage de campagne, où dans un group je commence demain.

3. — Couché dans un lit, un vrai.

* Les Karacher — quelle famille ! Dedans : autant rempli de la pâture. On sent que ça n'a pas une porte cochère coiffée d'outils agricoles. Au rez-de-chaussée une cuisine, et, de chaque côté de celle-ci, une pièce. Celle de gauche est le « salon-salle-à-manger », et sous la famille y tient durant le jour. La pièce de droite n'est que l'étable-porchère, puis vers une ruelle puis à des écuries appelées stables, et enfin sur les arrières de la maison. Au premier, où l'on accède par un escalier intérieur, deux chambres, dont l'une est de chambre à deux soldats, et l'autre de chambre à coucher à mes heures. Mais là se trouve sur la palier, entre ces deux chambres. Le « salon-salle-à-manger », où en cet instant je me tiens, est bien comme un crû : fourneau qui dégage une chaleur infernale, grand lit de bois, grande armoire à glace, petite commode, machine à coudre, armoire de bois, table rectangulaire, deux chaises, deux fauteuils, table rectangulaire, deux chaises, deux fauteuils, portraits de famille. Il y a aussi deux autres bruyants. Outre le père et la mère Karacher, sont en ce moment présents : Anna, leur ainée, grosse fille rougeâtre (elle tricote) ; Hubert, son fils également gros et rouille (il se chauffe devant le fourneau) ; Jeanne-Marie, leur fille aînée, blonde, jolisse, (elle fait ses devoirs sur une armoire) ; Jeanne, quatre ans, la morte au nez, collant comme la

glaçonne un cornet de glaç (il tambourine la table ronde à coups de cuillet). — Il-dessus une verrière qui sert au lavage du cochon ; puis le fils d'Hubert, deux à trois ans, l'air sournois (la tête renversée, il paraît examiner le plafond) ; une autre verrière, un peu dure d'usage (elle sépare le salon-salle de chaque pièce que les autres prennent ainsi de chaque phrase que les autres prennent) ; le mari de Jeanne (il vient un verre de vin) ; deux soldats, les mains à plat sur leurs genoux (je suppose qu'ils attendent qu'on leur serve quelque chose à boire) ; puis moi, pour compléter la société (l'écrit-elle). — Ah, l'enfant ! une petite amie de Jeanne-Marie (elle fait souvent une belle course le soir).

* J'ai travaillé au garage, à débarrasser le moteur d'une camionnette Peugeot. Nous sommes plusieurs « étudiants », à y travailler. Vers cinq heures nous avons été dans la salle du foyer, où un lieutenant nous a fait un cours théorique : échappement, admission, carburateur, etc. — C'est qu'il y aura beaucoup et de bruit, superlatif !

* C'est merveilleux ! Pas d'appel, pas de rap-
port, pas de dépense à tous marcher sur l'oreille.
On marche, on marche. On fait tranquillement sa
petite besogne d'apprenti, personne ne vous bou-
leverse, personne ne vous menace du panier d'ex-
écution, et à six heures du soir c'est terminé, vous
êtes libres jusqu'à demain matin.

* Terminé de lire Romain Rolland, dans l'édi-
tion anglaise. C'est long, extrêmement bavard. —
et extrêmement précis à la fois. Je crois que De-
mol de lui a fait grand tort bien compris de l'au-
teur de son siècle. Et je relève avec amuse-

ment ces lignes au bas de son immense ouvrage : —
« J'ai entendu parler d'un homme qui, sans d'un
extraordinaire degré de la correction il en a
ses proches parents, dont il ne pouvait égarer la so-
ciété, résolu tout à coup de ne plus en
parler. »

* Il fait si froid, que l'encas a gelé dans le sty-
que m'empêche G.

3 — Il y a plusieurs jeux d'échec au foyer in-
ping-pong, des cartes, un point de T.E.E. et même
quelques livres : Alexandre Dumas père, Jules
Verne, etc. *Alors, d'Apollinaire*. Un poète et
musicien de la venue du soir. Mais le foyer est pu-
fréquent, les soldats possédant l'habitude de
habitués. On y voit surtout des Espagnols, dont
une compagnie camoufflée aux abords de Miro-
beau. Ce sont des « républicains » qui ont ex-
traits des camps de concentration. Ils ont com-
mencés en « Compagnies de Travailleur ». Leur
solde est de dix sous par jour, la discipline qu'on
leur applique est toute militaire, mais ils n'en ont
droit aux permissions. Je me suis lié avec l'un
d'eux : nous l'appelons Garcia Lopez, surnommé Lope
de Vega, parlant de l'Espagne. Mon ami a vingt-
trois ans, il a été « résistant » sur le front de Ma-
ridid. Il est extrêmement fin et lettré.

6 — Les Karscher m'ont dernièrement adre-
ssé le journal de leur pensionnaire — espagnol, d'au-
tranch par semaine. M^{re} Karscher, femme des
vieilles amies de Wiesbaden et d'Innsbruck, ne
trouve étonné qu'il y ait des soldats qui, eux
n'étant ni Lorrains ni Alsaciens, puissent s'ali-

ment. Parce qu'elle croit que Française, elle
n'aurait pas un mot dans la langue de Racine. —
Mais, comme se fait-il ? — pense-t-elle.

* La soirée, à l'atelier, n'a rien d'extraordinaire.
Ce me rappelle le temps où j'étais effectivement
occupé dans les parages de Sidi bel Abdes. Mais
surtout l'atmosphère ? est excellente, on se sent
comme une équipe d'ouvriers, personne ne vous
regarde, personne ne vous traite comme si vous
étiez tout. Puis, aussi, on se donne un coup de
main les uns les autres, simplement, naturellement,
et les plaisanteries ne sont point si ordinaires, ni
les propos si innocents. Je pensais, incertain
mes premiers, que s'ils se trouvaient sur la ligne
du front, sans doute se seraient-ils éveillés à des sen-
sations de solidarité, de camaraderie ; me disant
que leur travail était à imposer à l'extrême-oc-
cidental qu'ils connaissent, rassurés et étonnés
qu'une humanité moderne ne saurait s'y maintenir.
Pourtant, moi d'ici, les B.O.A., eux eux plus ne
souffrent pas ; et leur langage, en définitive,
paraît sans doute que celui des premiers de ma
Compagnie. — C'est que, me dis-je, c'est qu'il y
a une des raisons.

7 — Très bonne sur le grand drapeau de Mirostovici,
un drapeau même du pays.

* A.G. est à l'œuvre en Suisse, en Belgique.
Pourtant, on en fait A.V. et le Country
et les Haymakers, qui en en connaissent pas.

* Son en même de passer une heure ou deux
par semaine à l'été, après les quatre derniers mois
dans chez les premiers, ne semble de beaucoup

Kapellmeister d'un orchestre de jazz dont une partie des soldats cantonnés à Münsingen, sous qu'un officier, le lieutenant Metzger, laisse tout avec lequel on aurait cru de vivre au po.

14 — Le colonel Cierre — inapostrophant dans la rue du village : — « Dites donc, j'ai pu croire à votre colonel : on vous garde ici même quinze jours. » — J'ai failli me mettre à gambader de joie.

* D'une lettre à P.H. — « Je vois avec bien ce que tu entends par « dévotion de la spécialisation ». Mais je me demande si ce risque de déboucher sur l'échec en question. Trouver un caractère moins apte que le mien à la spécialisation, l'écarter à la fidélité à un état, serait une gageure. La plus riche veine de l'est pas aussi, pour que je m'y attarde. Et si une « morale » toujours apparaît dans ce que j'écris, c'est que comme moi, en suis encore à l'enfance : pas tout à fait sorti de ma souffrance passée, pas tout à fait entré dans la création vraie. »

* Au même : — « Pourrait, dans l'œuvre, se débarrasser de tout souvenir de souffrance ou de purement personnelles : se débarrasser de soi-même, jusqu'à comprendre de son intelligence ; l'examiner de la dialectique familière, de l'analyse minutieuse, de l'usage métaphysique ; parvenir à un enchaînement synthétique de la réalité. Prendre sans cesse plus loin que l'aspect palpable : la chose mais encore ses prolongements : ce que la chose implique, force, accueilli, — sans y toucher, jusqu'à voguer dans l'épais de l'ombre. Être intelligent, dans l'œuvre, par le seul poids de la « chose » ; une finasserie (à l'opposé de l'intelligence éblouissante).

avec, comme échelle, le sens de la mesure, de l'humain. Tout les mains s'assoient devant la feuille blanche comme si on venait de raturer à l'encre. L'écrit au *Freisprenger*, laisser aller du fess : quelques livres dont aucun ne ressemblerait au précédent, au suivant. Mais qui seraient autant de jalons poétiques.

* Au même : — « Je ne suis plus tout à fait sûr, quand lui, que le sent de ma vie sont ailleurs que dans l'écriture. »

* Au Foyer, hier soir, pendant que je jouais aux échecs avec mon ami espagnol, le colonel Cierre est entré en trouille, accompagné de quelques officiers. Dialogue :

— Vous vous y connaissiez, à ce jeu ?

— Oui, mon colonel.

— C'est un jeu militaire. Vous vous y entendez bien ?

— Avec bien, mon colonel.

— Bien — bien — bien —

Et le voilà qui file comme un voyageur arrêté, croisant dans son affluant des escorte d'officiers. (Remarquable qu'un officier supérieur, dès qu'il se déplace, se trouve être entouré d'une masse d'officiers subalternes, comme un prince de sa cour).

* J'ai été trouver le gérant du Foyer : — « Qu'est-ce que tu disais d'organiser une partie d'échecs simultanés. Je pourrais t'en offrir autant d'adversaires qu'il y aura de tes disponibles. Demande un peu au colonel, il a l'air de s'y intéresser. » Et cet après-midi, le gérant est venu me dire que c'était possible, que la partie aura lieu au moins des officiers qu'on demandera, qui sepe de ses intentions se

sont déjà inscrits, et qu'il y en aura bien d'autres.

15 — M^{re} Karolus a fait annoncer à son oncle la pièce qui de la cuisine mène vers l'église paroissiale. Il y a là un lit, un bureau bas, un rouneau et une table. J'ai acheté à ma figure pour cent francs de bois, et ma première maison, dès mon retour de l'école, comme j'en fais un lieu qui tombe bien.

* Ces vers de Musset (*Vers 5/10*) qui ont dû me trotter par la tête :

*Grâce, à mille des ans, terre d'élégie !
De nos vains projets de mille jours,
Je suis un citoyen de ses siècles antiques*

et que je trouve fort agréable 1890

16 — Mieux. Je viens de rentrer du nord du camp, où j'ai tout contre deux adversaires. M'a dressé de battre le colonel. C'est un peu. Celui qui a le mieux obtenu, c'est mon ami espagnol, de la « Compagnie de Toulon » à l'école accompagné jusqu'à moi. Nous marchons ensemble, m'accompagnant, sur la route glorieuse, sous malgré la neige. Ils me laissant à la : « Je crois qu'on nous fera quitter Moudon de tout. » Je sens que, comme moi, il regrette que nous ayons à nous séparer avec que pour notre amour. Je le regarde et l'éloigne, les deux ennemis fanatisés, tandis qu'on a été par là déjà comme d'habitude dans la grande rue. J'ai à tout tout en éloigné, quand je le vois à l'ennemi, revenir sur ses pas, puis se diriger vers la fille maîtresse de la neige. Ses yeux brillent de

le regard inspiré de son visage. — « Adieu, dit-il. Ah, connaissez-vous ces vers de Byron : — « Les uns, si happy et so happy, les uns si anticipant my immortality. » Mais nous sommes arrivés l'un l'autre dans les bras l'un l'autre. — Et je pense naïvement que je ne connais même pas le nom de mon ami espagnol.

17 — Ces après-midi notre deuxième instructeur nous a fait subir un examen écrit. Les cours sont donc terminés. D'après « l'école » sont attendus pour demain, mais tandis que ceux de ma « classe » doivent regagner leurs unités respectives, moi je sens l'impulsion d'apprendre le genre d'espagnol que l'on me réserve.

* Sous le toit de mon ami espagnol, à son visage idéal d'adolescent, à son regard noir et charmant. J'ai fait un tour au foyer, dans le rain opéré de l'escalier. Mais il est bien parti, et moi sans doute j'en ai le souvenir.

18 — Ça y est, je viens d'être « versé » dans un service d'approvisionnement en pièces détachées pour nos canons. Il y a là (c'est une vaste boutique en vieille pierre, divisée en trois cour-pavillons), il y a là cinq ou six gens faisant office de magasiniers, quelques colporteurs pour la plupart : juifs, optimistes, écoliers de tout. C'est un état simple et fructueux qui m'enchante. Il y a là également un petit chien maigre, appelé Adolphe, bon enfant, au bon feu dans le pot, des sautes moutons, des champignons, de la citrouille, tout ce qu'il faut pour gagner la guerre.

* Vers le soir me arrive au magasin le marchand

des logis Hoggins. — « Mon vieux, me dit-il, le colonel m'envoie te dire qu'il attend la venue des jour, du général Aencos, et qu'en l'absence de l'événement il voudrait que nous organisions une fête : quinqué, spectacle, etc. Si il compte sur toi pour préparer une pièce et la faire jouer. Qu'en dis-tu ? Tu as de la pièce dans tes cartons ? » J'étais de me débiter, je n'ai rien de « prêt » dans mes cartons », absolument rien qui conviendrait à pareille solennité, — mais ce qui m'inspire ma résistance, c'est l'avis que me donne Hoggins : — « Ne fais pas l'imbécile ! Si tu veux être utile chez nous, prends quelque chose en main. Le colonel est un bon zigue, il s'en apercevra : ne peut si, comme il l'espère, le général lui fera même un supplément de crédit. » (M. Clémence s'en va, en effet, que lieutenant-colonel).

19. — Incroyable, l'antique papeterie des noens service d'approvisionnement. Chaque pièce que nous livrons, ou que nous commandons au centre distributif de Noens est en six exemplaires de six milles différents, chaque bon terref, de nuit cachés, différents visuels, et qui fait cinquante-quatre timbres pour la moindre clavier aussi bien que pour un même compte de recharge. Même procédé pour chaque objet non conforme à la commande, qu'on nous renvoie ou que nous renvoyons. Et c'est par centaines que les pièces de recharge passent chaque jour entre nos mains.

* Je me suis torturé la cervelle pour trouver un sujet de pièce en un acte. C'est, dit après la soupe, j'ai été chez Hoggins, où il y a eu d'abord

Nous étions là plusieurs, dont les plus remarquables étaient : — compter non rema de mon côté. Charles Gabel, maréchal des logis, dans le civil, secrétaire particulier du Comte de Paris, frère du Comte de France. (Père, la voix chevrotante, l'œuvre cruelle de son image de souffrance résistante, sans de près, guéri avec soin, évidemment, et ne pouvant personne : s'exprime, ce me semble, et fort intelligent). Kap- lement, soldat de deuxième classe, caracol de son état, dont l'un est continuellement sans de l'humour, et de la force, capable de faire déborder une supériorité de coquerie. (Père également, la voix chevrotante, le regard sérieux — tout à fait en commun avec son bagout balancer ; et bien qu'il n'ait pu cesser de nous égarer, ses interventions furent toutes fort à propos et pas un instant il ne me fit l'impression de faire le pire). Raymond Despas, lequeler, certes, impitoyable avant la guerre, aussi grave que l'autre en fol. (Plus petit que les deux précédents, la voix basse, le nez toujours bête de travail dans une figure de souffrance-douloureuse, tra- hissant dans chacune de ses attitudes un fort complexe d'infériorité). Quelques autres encore, sans personnel marquant, ce me semble. Je leur ai fait part du sujet de la pièce que j'avais imaginée, et ils ont surtout tant se mouvoir trop difficile. Dès que j'eus terminé d'écrire le sketch, nous nous mettons à siffler. Nous avons dressé une liste d'acteurs et de musiciens, sans que Hoggins succédât à l'approbation du colonel, avec j'ai dit d'ailleurs de corréler les autres, à partir de cinq heures du soir et jusqu'au jour de la représentation. Comme, en petit comité, Hoggins, Gabel

et moi, avons examiné la possibilité de voir le « Journal HQA », dont j'ai été chargé de préparer la maquette.

20 — La variété de noms et d'appellations des unités qui s'apprivoient dans notre maison et pièces automobiles est à proprement parler prodigieuse. Pourtant, le secteur qui nous intéresse est tout à fait restreint. Impossible de ne pas parler que chacune de ces unités a un rôle, une fonction, une mission définies. Impression que, sous la couverture de la discipline et de la rigueur militaire, une fantasmagorie se joue et s'éprouve.

* Minuit. Me suis vidé la tête de ce que j'ai composé les premières scènes de mon sketch. Je venais au pied !

21 — Je change des sabots. À peine moi, et ce n'est pas étalé sur la route, comme un veau lâché sur une prairie. Et pour me remettre debout, j'ai dû les enlever. Obsédé par la vision d'un soldat non en sabots, puis dans les sabots.

* Hospitalité des Karach. Dans l'autre pièce au « salon salle à manger », il y a six ou sept personnes : huit enfants et deux adultes, dont quatre soldats. Il y fait un chaos de tout célestes.

* Dehors, le thermomètre est à moins 20°.

22 — Minuit et demi. Tapé, au bureau de commandement, sur une vieille Underwood, depuis deux heures de suite. Il me faut deux exemplaires de mon sketch que j'ai fini d'écrire plus vite que je n'avais pu

23 — Ma chambre. C'est un passage, un adieu entre la maison et l'école. La table Karach ne cesse de l'empêcher, encore que l'on puisse se tenir debout les talons et les pieds sur la porte ouverte. On peut dans ma pièce sans avertissement, et sans jamais dire la porte derrière soi. Je pense alors à me procurer des ressorts pour la porte. (Pense de moi « ingénieur » : il y a trois semaines, la perspective de disposer d'une telle pièce m'eût comblé ; aujourd'hui, je trouve à y réfléchir.)

* Ma table lui plait à voir. Peu à peu j'ai fait venir quelques livres, je dispose même d'un livre en édition réduite (Littérature et Beaujeu) ; de sorte que, le soir, il m'arrive d'avoir des tringales en travail.

* Dessiné le texte de mon sketch sur « acoustique ». Demain sera l'épilogue.

* Le sketch porte pour titre : — Quelques ans — Quelques part. La scène principale représente une tranchée qui occupe une section de douze hommes. Thème : l'homme est rarement à la hauteur de ses rêves.

* La scène principale est précédée de dix tableaux extrêmement courts, d'une demi-minute environ chacun, montrés alternativement sur une scène de plateau, l'autre scène étant dans l'obscurité la plus complète. Ces tableaux tiennent en valeur les personnages, un à un, dans leur vie « militaire ». C'est à dire dans leur existence d'après la guerre. On les voit, dans une vague demi-clair, exécuter des gestes (mimer) en coordination avec un texte les concernant, et qui est lu dans la coulisse. (Ce texte, ce sont les histoires

que, les uns aux autres, du se immer dans la tran-
chée, pure habileté de mystification, tandis que la
pantomime les montre tels que véritablement ils
étaient dans la vie civile). Hoggins y tient le rôle
du polaire, Gabel celui de l'immense voyageur (je
ne me suis pas forcé l'imagination pour lui inven-
ter un emploi !). Depuis celui d'un troupeau.
Kupienheim nous le place en amoureux enu-
lous, etc. Il y a encore un paysan, un ouvrier, un
carabin, un soldat, quelques autres. J'en ai
quatre à moi, l'Ecossais.

* J'avais soumis un exemplaire du sketch au
colonel, devenu censeur pour la circonstance
mais, extrêmement laid, il me dit qu'il ne
c'était inutile, qu'il avait cru en moi, j'ai
vaguement l'impression que sa modestie ne me
plaît : et j'ai comme une idée que, cependant,
il n'a pas eu le courage de s'offrir la peine de
lire ma production, ce dont je ne suis pas sûr.

24 — Intérieur loirain. On y trouve dans les pro-
ches occasions : naissance, mort, mariage, etc.
Karscher, la fille aînée de nos logeurs. Elle ne lui
songe à un boudin. A un boudin un peu laid. Elle
se lave une fois par semaine, le dimanche, à sept
heures du matin, avant d'aller entendre la messe.
On veut dire qu'elle s'éponge les yeux et le cou
avec un coin de serviette. (La cuisine s'en va
la table du « salon-salle à manger » : et les deux
procèdent à ses ablutions déjà vus de sa robe de
gala, son herbier et ses gants à paille de la
main, parmi les objets du petit déjeuner). Hoggins
plus portin que nature, je ne l'ai jamais vu com-
pter ses doigts dans l'eau. C'est un hydropique.

25 — Surpren de constater tant de malpro-
preté dans ce régime. Alors qu'à trente kilo-
mètres à l'est, en Rhénanie, la salubrité est une
notion du veru décent. Ayant dit un jour
qu'en Hollande, en Belgique, l'habitant pour le
moins de se propre jusqu'à lever la façade de sa
maison, — sans de s'écarter : — « In das mangelich ! »

* Hoggins ne s'y pas, si possible. Je lui dis, après
l'avoir écrit de derrière le fourneau, où il se
trouve solitairement comme d'autres fumeraient
de l'opium : — « Tu devrais — comme un peu,
mon gars : amen, ne fumes pas devenir plus large
que ton Va d'hier, frâ du tralieu. Tu n'aimes
donc pas fumer ? — Lui : J'ai pas de tralieu. —
Moi : Tes copains en ont, ils se permettent bien
d'aller avec eux. — Lui : Ils permettent pas. —
Moi : Pourquoi donc ? — Lui : Parce qu'ils n'aime-
nt pas. — Moi : Tu n'es pas gentil avec eux ? —
Lui : Oui, je suis gentil, mais c'est pas que j'ai pas
de tralieu. » Et déjà il s'est allongé sur la ban-
quette, derrière le fourneau qui retient comme le
vent d'une tenture.

* Pour avoir répété dans la salle du Foyer, de
tout à l'heure, toutes petites choses. Les « secrets »
ont été, ils se laissent guider, ils sont pleins
de bonne volonté dévouée.

26 — Gabel a soumis le dossier du « Journal
HOA » au colonel Caen. Pas d'opposition, sem-
ble-t-il. Gabel envoie même que le projet a été
bien accueilli. A preuve, comme il faut des
mots pour laisser les premiers numéros, presque
tous les officiers de l'unité ont pris un bon-
heur. De tous les chefs des soldats nous attri-

rent, spontanément, promettant leur collaboration. Si j'avais, à ma 11^e Compagnie de 120^e Pionniers, formé le projet d'un journal, le capitaine B. se fût certainement réfugié derrière quelque circonflexe à triple sens, pour trouver à s'enfuir, puis finalement pour y opposer son veto. Mais à obtenu le concours de mes camarades de légion, j'aurais toujours pu me braver. Dans ce domaine, comme dans celui de tant d'autres manifestations (langage, politesse, propos, courtoisie des conversations, propreté même), l'écart de niveau se laisse pas de se mesurer : on dirait de ceux-ci à ceux-là, une différence de classe, de peuple.

* Charles Gobel m'a raconté la vision que Ramon Fernandez, ci-devant communiste, a rendue au prétendant au trône de ceux qui « en mille ans firent la France ». Comme nul n'est censé l'ignorer, Fernandez en est revenu tout ébloui de la première légende. — « C'est que, me dit Charles Gobel, le charme personnel du Comte de Paris est si grand, si puissant, qu'il est pour eux une impossibilité de lui résister. Quelles que soient les opinions éduco-politiques de ses mystérieux, toujours ils le quittent gagnés à la cause royale. — Moi, je veux bien... Mais quel dommage pour ladite cause royaliste que ledit Comte de Paris ne puisse recevoir un à un les quelque quarante millions de Français de la Métropole !

* Les répétitions vont bon train. Mes gars ont des efforts méritoires pour assimiler leur rôle. Il n'y a que moi qui ne me souviens pas du tout.

* Si je devais un jour mettre en scène des érudits ou des pièces de théâtre, j'aurais travaillé avec des notes. A quelque exemplaire près, on peut se

mon d'être souvent plus et mieux que des acteurs professionnels.

20 — Notre magasin débite pour plusieurs centaines de millions de francs des pièces détachées de moteurs par semaine ; et c'est par centaines que les magasins comme le nôtre se comptent sur la ligne rhénane.

* Idéaux. Chez les Karachers, en-dessus de la courtoisie de la pièce principale, une braderie représente une femme en costume alacien servant au plus à un homme en vareuse de velours. Et, au-dessus, l'inscription suivante :

Wann da im Herren Frieden best

Wird der die Hütte zum Palast

* Je lis dans Montaignien (*Lettres Persanes*, 1160 à 1161, t. II, CXVII) : — « La prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la dépopulation des pays chrétiens. Le grand nombre d'enfants qu'ils ont parmi eux n'en est pas une moins considérable. Je parle des prêtres et des ducs de l'un et de l'autre sexe, qui se voient à une jeunesse éternelle ; c'est chez les chrétiens la vertu par excellence, en quoi je ne les comprends pas, sachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne s'agit rien. » — Dédit aux disquisitions de la population.

21 — On dirait que la campagne de Pologne renvoie les Allemands passer leurs plaisirs ; et que, leurs heures, les Allemands attendent que l'autre soit remis de ses sautes, pour lui envoyer un boulet.

en guise de carte de visite. — Là-bà, on le dit. Mais ce qui en fait sa vraie, Hitler seul peut lui le dire.

* Hitler, quel prodigieux homme. Indigne contre les maîtres de nos idées d'ordre. On aura tout dit : illuminé, fanatique, persécution, Antichrist enfin. — Des mots. Mais l'histoire de l'humanité. Il faudrait le soul de nombreuses années pour en donner le portrait, et cela à condition d'avoir une vue très complète de la période historique allant des années 1771 à nos jours. Et d'abord il faudrait nous occuper de lui dans la mesure où une époque peut se personnifier dans un individu. Hitler est la condamnation par l'acte, l'expression achevée des forces de destruction que la bourgeoisie a accumulées en cinquante ans de règne : tout le désespoir, mais la haine de celle-ci s'incarnent en lui. Et c'est en cela même qu'il est prodigieux.

* Parfois sa stature prend à nos yeux des proportions surhumaines, en l'absence précisément des désastres dont il est bien plus fortement que en paisible. — Il est le chef d'œuvre de son siècle.

28 — D'une lettre de H.T. — « Les gens si peu insignifiants, pour la plupart des Normands, ob vulgaires, très peunifs — ont le goût pour l'élégance qui va si bien avec la vulgarité moderne. Les finis qui va si bien avec la vulgarité moderne. Les officiers : fanatiques. Il y a l'hiver sous les arbres, sur les bords du canal où les châteaux sont ornés de linge qui sèche et partent d'une belle fille qui s'appuie au gouvernail ; il y a les murs et les murs qui jettent : voilà mes seuls événements. »

* La fête est pour demain. Tout est prêt, pas

un journal et quelques autres gâteaux de mes « ac-

29 — Mais il y a une heure, on m'appelle devant le colonel Gerné. — « Voilà, me dit-il, il me faut un abrégé de l'histoire pour le général Ar-
son. » Mais, je me désole, présente être pas de mon, non capable de rien écrire qui puisse valoir pour un abrégé d'histoire, etc. Alors, lui : — « Al-
lez, ne laissez pas. Et tâchez de m'apporter ça dans une heure, au mieux. » Puis il me tend une feuille où figurent les échos de service du général, — Volkmann, Damm, des Dornes, etc. : ainsi qu'une liste impressionnante de notes, notes de l'école, notes de l'école, etc. Avec ça, dit-il, poncez sans arrêt, avec ça, si vous ne me donnez pas quelque chose de mieux, vous êtes bon à renvoyer chez les pion-
niers. » — Comme ça, on trouverait d'ail-
leurs tout. La nuit dans l'âme, je me rappelle toujours, me demandant si je ne ferai pas aussi bien de creuser un trou dans l'étang et de m'y noyer. Puis, brusquement, un de ces éclairs de génie qui se voit souvent qu'une fois ou deux dans notre existence, — et je compose un extra-
ordinaire programme où notre général Felipe du
colonel en Alexandre et Jules César et Bonaparte
qui le colonel est connu ; et c'est si bien connu de
si bien, que si manifestement de l'histoire, que nul
doute que ça ne passera pas. Le colonel me dira
de l'histoire, et me recommandera dans le même
genre, ça sera toujours pas, — et ainsi de suite.
Jusqu'à ce qu'il soit trop tard. — Allons lui porter
le journal.

* Deux heures. Je l'ai fait. — Le colonel :

Février.

I — On me garde encore quinze jours à Metzheim. — De quinze jours en quinze jours, on éteint-m'oublie-t-on-les ?

* Mais comme tout cela est absurde... Comme si la guerre ne devait pas, un jour ou l'autre, nous arracher d'ici et nous dévorer tout crus !

* Il a plu une partie de la nuit et tout la nuit d'aujourd'hui. La neige fond, et la glace se tapisse les routes les rend à peu près impraticables. Voitures et piétons n'avancent qu'avec une grande lenteur. Chutes et défilés. Il faut un bonhomme, le gai soleil de juillet pour échauffer une couche de glace qu'on imagine épaisse comme un banquier.

* Le petit Remi, auquel je demande s'il ira aller à l'école. — « Autrement, quand j'ai grand, je n'ai plus à l'école. »

* Lettre de Boris S. Il est à la tête d'un régiment de « Compagnie d'attache », et il donne des présentations dans les casernes de la ligne Maginot. Comme il est loin, ce temps, où, chez lui, à Vandœuvre, nous faisons des projets de vacances.

* Aujourd'hui, brusquement, j'ai pensé à lui. Où est-il en ce moment, lui que j'ai en vue de me retrouver, — et tant de peine à me convaincre qu'il suivait des chemins où l'ami s'en va, si possible ? Quels faux passeports trinqués à lui les doubles fonds de ses valises, quelles louches besognes accomplies ?

* Les Karscher. Affables, accueillants, mais que terriblement épaissit d'encolure. Bonnet, sur un naturel désarmant, de notre circonférence de poitrine.

moi, non pourtant, vous écrivez l'oreille, sans même soupçonner que le mot écoute a sa place dans le langage commun. Les enfants ont la mère au nez, le cou au derrière, grimpent sur les armures, font chuter le pilier du platond, essaient de se coucher dans les pans de votre chemise. La fille l'adulte, est constamment en chaise, se frotte aux solides, les boucille, les provoque à la « lutte libre » — comme elle dit. Naturellement, pour faire avec elle, les soldats ne se sont pas priés (La sainte innocence avec laquelle M^{re} Karscher aime ses péripéties de ces jours...). C'est une dame magrude, bien en chair, de cul haut, forte comme un bœuf. La mère, bien que jeune encore, quarante-deux ans au plus, est édentée comme une arde. Elle s'affuble de vieux jupons défilés, grammaires, démons (les Karscher, sans être riches, partent de rien, et ce n'est certes pas avant, mais négligence). Si la fille ne peut se voir en posture (je ne suis pas amoureux de « lutte libre »), la mère vient un respect salutaire à nos regards. — Pensez donc, je parle peu, m'écoute encore moins, ne s'exprime pas son aînée, pour moi, tantôt l'oreille avec un livre sous le nez, — et je suis « l'oreille ». Le père Karscher, grand, fort, blond, blond à peine le français, digère mal, mange avec nous. Fait la sieste derrière le fourneau, sur la banquette habituellement occupée par Robert, inquiet, par amour filial, s'efface. Il s'appelle M^{re} Emile. Quand ils ont une après lui, mère et père, s'interpellent mutuellement : — « Où est Emile ? » « L'Emile est allé siffler un coup avec M^{re} Henri, un méchant honneur de son nom. Parfois M^{re} Henri vient à la maison, vers

le soit, porteur d'un antique accordéon qu'il a tenu de son arrière grand-père. Un œil le surveille, cet accordéon. On m'a vu à votre grande place à la table familiale, et Ma Henri aux yeux des airs qui ont pour titre *Die Zwei Klappstühle* ou *Die Feste Tische*. On dit d'un fumier. Des sous plaintifs, monocomes, amuse-sants. Et, de fait, tout le monde finit par l'accorder, le père derrière son fourneau, les enfants — sur une chaise, qui sous une chaise, la met sur une pile d'assiettes grasses, et Ma Henri sur un accordéon. Alors, moi, j'allonge mes jambes sur la table, bourse ma pipe, et sers en pain.

* Ma Emile a accompli hier ses 43 ans. Ma Emile a confectionné un plateau. On s'en est venu trinquer. Ils ont « lûné » avec Anna Hölz a rallé les restes dans les assiettes. Ma Henri s'est surpassé, il a joué *Die Tagelöhler* et *Ein - Lee - Drei*.

4 — L'imagination peut suppléer à l'expérience : nulle expérience n'est produite sans imagination.

* Rien ne me paraît plus vain que l'expérience. Elle devient, à la longue, routine : on l'en dans le meilleur des cas, réflexe conditionnel.

* Ma Emile voudrait avoir des roues anglaises pour un chariot qu'avait Ma Henri il a acheté sur le chassis d'une vieille camionnette : et il ne fait comprendre que si jamais je réussissais à lui procurer un jeu de quatre 16 x 43, il y aurait un bon *Trinkgeld* pour moi.

5 — Être toujours sans nouvelles de la guerre. Ma

Mais aigreur de mer, j'en jure, et cet été les Jacques feront bonne saison.

* J'ai lu le second volume de *L'Affaire Maurin* de Jacob Wassermann. Cela me paraît, par ailleurs, être au-dessus de la moyenne. Et c'est Adolphe qui s'est campé avec une justesse et une maîtrise dont je connais peu d'exemples.

* Mon existence ici prend une tournure pour le moins paradoxale : je suis devenu employé de magasin avec un salaire de quinze francs par mois. N'ayant mon uniforme, je ne me sentirais guère héros. Je commence ma journée à huit heures du matin, je ramasse des fiches jusqu'à midi (pour leur plus vite, j'ai relié les neuf rampeaux en un seul, avec du fil de fer, et j'olâtre les bouts d'un seul coup, au trot), vers les « clients » de deux à six, et comme tout employé modèle, je soupire après le dimanche. — Car, les lois sociales étant ce qu'elles sont, le jour du Seigneur est unanimement respecté au pays de Minnekaheim. Le soir, ma tâche terminée, on me fiche royalement la paix. Pas entendu parler d'un rapport depuis cinq semaines, pas de menaces, pas d'insultes. Mais, ce qui sur tout m'inquiète, c'est de n'être pas obligé de partager la promiscuité d'un ras de types qui m'assomment — et que j'assomme. (Pas un seul soldat envoyé à Minnekaheim ne couche dans la paille : nos uns et les autres par les habitants ; et l'officier commandant de la Place trouve tout naturel que les hommes dorment dans un lit : c'est un peu qui a du savoir-vivre).

* Au foyer, assis sur des bancs le long du mur, quatre ou cinq soldats lisent des illustrés : deux autres jouent au ping-pong ; un quatrième joue aux

carres ; un homme manipule la T.S.F. Les plans d'hommes arrièrè le poêle, on y allume le feu dont sont disposés les appareils de bord dans le avion. Je vais des uns aux autres, je les regarde, je les écoute parler ; personne ne peut, personne ne cherche querelle à personne ; on ne cherche plus à se martyriser la cervelle à cause de grossièretés. Je les connais presque tous : il n'y a pas de paysans parmi eux.

6 — Je sens intensément, douloureusement la fuite du temps. Et ce que dans cette fuite il y a d'inévitable.

* Le chauffeur du colonel et Hugues sont partis dans la Peugeot 402 de M^r Gironc, dans leurs femmes respectives à Nancy. En deux semaines. Chacune d'elles passera une nuit à Mittersheim, camouflée chez les bébés. Pour se dégoûter les jambes, elles regarderont la rue. Tout un trafic. Et ce n'est pas la première fois, (ce que j'admire, c'est la discrétion de nos prisonniers. Il se serait tenu cinquante défilés pour vous tirer dans les jambes).

* Tout cela est parfait, mais qu'en est-il de Dieu ?

7 — Et pourtant, parfois, je me demande à moi-même, mes angoisses, ne me viennent-elles pas de mépris que j'ai de moi-même. Car comment se peut-il que je sois un tel animal pour les se lauda ; et qu'il n'y a pas de haine dans ce que je suis incapable.

8 — Cet adjoint d'active, dont je ne sais pas le nom. Ce matin, il est resté longtemps à me regarder balayer le magasin. — « Ça lui plaît de voir un poète qui aime son travail », tout il parait, le plus sérieusement du monde.

* L'autre jour, au mess des sous-officiers où je vais chercher mon courrier, je l'ai entendu disant qu'il est « malheureux comme tout » d'appartenir à une unité non-combattante (120 B.O.A.) ; et qu'il n'écrit plus à sa famille, parce qu'il a honte. Il est gros, soigneux de ses amours, bête à s'attacher les cheveux.

* Possible poète du fumier détrempé, sous un soleil presque printanier. Il fait encore très froid, et dès trois heures de l'après-midi il gèle. Je n'ai pas eu que le climat de ces contrées fit « rigoureux ».

* De tous les poèmes d'Edgar Poe, c'est peut-être *Annabel Lee* que je préfère : pour l'harmonie entre des mots, la nostalgie poignante des vagues, pour ce *kingdom by the sea* où s'érigent les tombeaux de toutes les amantes de la terre et où le poète accomplissait rêve d'expirer. (Détestable, la réaction de Mallarmé, en regard du texte anglais ; ne pas oublier de comparer avec celle de Rimbaud).

9 — Yvan Tzara : pêche à la ligne dans un décor analogue. (Toute fois, bon pêcheur, bonne ligne, et bon dictionnaire).

* Il y a je ne sais quoi d'humiliant dans la chose que j'ai de « faire la gaffe » à Mittersheim. Il m'arrive, par instants, d'avoir une espèce d'écarternement d'être un tel. Très désagré-

able. Mais peut-être n'en est, en fin de compte, que l'apparence d'être servies chez les premiers ?...

10 — Les Enfants Gâtés, de Philippe Hériu. Soberement fait, correctement écrit. Une trépidation d'honnête artisan. Sans envolée, sans envolée. Ça et là une malice, adroitement mise dans la masse. Facture 1900. Ni imagination, ni originalité, ni audace.

* Les petits Karscher. Fouillent dans mes affaires, lisent ma correspondance, s'amusent au p'tit Anna, tout à coup :

— Vous n'aimez pas les femmes !

Tiens, comme ça y va !... Et comme y va les épaules, — elle :

— Vous n'aimez personne !

* Hubert : — « Pourquoi que vous aimez au temps ? — Moi : Eh bien, je pense que c'est pour me rappeler ce qu'on dit, ce qui se passe. — Lui : Même ce que je dis moi, vous le savez ? — Moi : Naturellement, Hubert. — Lui : Alors, savez que je dis que la guerre je l'aime pas. »

11 — Dès neuf heures du matin, c'est la nuit au magasin. C'est foo, ce qu'on aime tant tant tant ! Mais, au prix où ça revient, on aime un peu de se gêner.

* Les petits Karscher. Ils goûtent à ma pâte dentifrice, feuilletent mes cahiers, remuent tous les doigts dans mon sucre ; je sers de mes adresses et me les rendent pour p'tentes. Ils ont leur propre lit, leurs jouets, leurs défrayés, des cuillères de cuisine, des tartines beurrées ; et pour la

et le jour du cochon que M. Lulle vient de saigner, quel meilleur endroit que ma chambre ?

* Je présente un sachet de prunes riches à Hubert. Il n'aime pas. — « Prends-en, voyons... » dit-il. Alors lui, comme que hésitant, il allonge la main et s'approprie le tout. Je proteste, on a compris, chacun prend deux ou trois fruits, raisonnablement. Lors, étant pas pressé, je laisse quelques minutes à son intention, sur la commode, spécifiant à la mode que c'est pour « votre maman ». Mais je n'ai pas encore quitté la pièce, que déjà tous s'en vont vers le meuble. Le soir, après le dîner, en guise de dessert, je présente le sachet de prunes à M^{me} Karscher. Et, tout comme son fils, elle s'empara du sachet sous son nez. Et elle dit :

— « Mais, vous n'en aimez pas pour vous ?... » C'est avec un naturel, une aisance difficiles à imaginer. (Comme, pas plus chez elle que chez ses enfants, il n'y a rien ni avide particulièrement, ni goût spécial pour les prunes ; simplement, c'est ainsi qu'on prend les choses qu'on veut d'habitude ; parce que si on n'aime pas vous régaler que d'une seule prune, pourquoi alors en offrir vingt ?)

12 — Travail, hier, deux longues heures à rien faire. Mais le travail continué entre la cuisine et l'étable-pâtisserie, via ma pièce, m'occupant de me consacrer comme je l'ai dit son

* Vers six heures et demie, à mon retour du magasin. (A peu l'habitude de faire le feu dans mon poêle. Aujourd'hui, cependant, je ne parvenais pas à allumer mes bûches : aucun tirage, la fumée se relevant dans la pièce, le feu expirait à peine

allumé. J'inspecte la coque, et j'en vois plusieurs chûtons roulés en boule. — demeurant l'œuvre des petit Karscher.

— « Anna, je vous prie, en entrant et en sortant, ayez la bonté de dire les portes de la mort. »

Rouge de face, dure de lèvres et de muscles, elle ne répond pas. Mais, à son tour, elle fait claquer les portes avec une violence qui fait résonner la vaisselle dans l'immense buffet dont le son résonne le plafond de la pièce.

14 — Ceux — et celles — qui s'engagent ont contribué à vous mettre au monde. S.C. n'est — « et, pourtant, qu'à je ne sois pas ? » (Où, mon Dieu, qu'à-t-elle été pour moi ?) — « O que j'ai fait, merveilleusement, pour toi. » Quelle amertume dans ces mots ! Elle ne se la connaît, elle voulait dire : — Je ne suis pas la reconnaissance du venin. Mais, l'ai pour ainsi dit, ce garçon, « l'ai aimé, je l'ai soutenu dans ses plus mauvais moments, je l'ai soutenu... Pour être, en un instant, personnel à la fois qu'elle m'a bénoyé ? A la fois qu'elle m'a envoyé un billet de dix francs dans mes bras, alors que je courais de l'un quelconque par le Sahara ? — « J'avais espéré, l'enfant, que c'était à moi que tu dédicacerais ton livre. »

Peut-on savoir d'où vous viennent les images, une cause apparente, comme cela, pour que vous fuyez la pique, ajoutez une balle au canon le principe d'une porte ? Il y a ce que j'appellerai le *fantôme d'une porte* : c'est un en haut d'une pyramide de cadavres.

* Ne rien regretter. Ne rien pleurer. Si, par malheur, je devais retourner mes seize ans, j'aurais aimé à en y retourner avec mon âme de seize ans, avec mes ambitions de seize ans : refaire les mêmes expériences, notamment les mêmes bénoies, à la fois des mêmes fondations.

15 — Fin, Mitterheim. Fina, les quatre-vingt-huit de vacances au pays des merveilles. Pares pour Karscher ; puis, de là, sans aucun doute, pour l'Espagne, et rejoindre ma Compagnie. C'est tout, sur mer dans un état proche du désespoir.

* Ces six dernières semaines passées au loin de ma Compagnie m'ont même fait servir la nullité. Je — dans le nuit — la vue de mes camarades les pauvres. J'ai pu, si, approcher un tas de types, me briser à eux, causer et boire avec eux. J'ai travaillé avec les uns au garage, avec d'autres au magasin ; nous avons été plus de trente, qui nous sommes entendus en vue de monter un spectacle, et l'un des nombreux difficultés sont les événements dans une sorte de choses. On avait — je dis bien avoir — même dans les plus moments de réflexion et de culture, n'égale en abjection ceux de mon monde. C'est, on y voit, on y pense, mais ici les images en sont que l'insure n'est pas entièrement gratuites : qu'elle correspondait à un besoin même de révolte, de dégoût : que sous une forme s'exprimait spontanément une manière de dévotion sans bornes. Tandis que chez moi, à la 11^e Compagnie, la scintille s'exprimait, et si bien l'élément normal et quantifiable, seule base réelle sur laquelle reposent nos rapports. Ah,

comme je leur en veux de me donner tout le motif de les mépriser !

* Mon sac est fait. Contenant un kilo de mes livres, de mes feuilles, que je mène à l'arrière, naturellement, il ne saurait plus être question de lire, de travailler.

* Acheté, pour les enfants Karscher, un beau sac de gâteaux secs : pour les paquets, deux boîtes de liqueur. M^{re} Karscher se désolait de mon départ. A son avis, rien de bien bon ne vient ainsi hors les limites de Mittersheim. Elle rassemble centaine des éléments déshabillés.

* Nuit. Est dire adieu à Hoggins, à Gabel, et autres. J'emporte le dossier du « Journal BOA ». Nous devons, en principe, nous en rapporter, cette fois par correspondance, au cas où nous ne sommes pas supérieurs nous-mêmes permis de nous en aller à l'arrière. Nous avons bu du café d'après Hoggins, puis de choses et d'autres, comme de vous dire : si l'on préfère, comme des personnes qui n'ont pas le besoin impérieux de se soumettre à une des autres à un espace général, mais en même temps, dès lors qu'elles s'adressent la parole, la m'accompagnant jusqu'à chez moi. Gabel m'a dit que, n'étant le venu opposé par le colonel de mon Régiment, je serais resté démissionnaire au H.D.A. Le colonel Cretin, lui, était tout autrement.

* Nom de Dieu de nom de Dieu !

16 — Keskastel. La neige jusqu'aux genoux. V. le colonel de mon Régiment, celui là même qui doit venir me chercher avec la radio, à Wittenstein. Lui a dit que je serais ramassé par lui.

Je n'ai pu me rendre à la 11^e Compagnie. Je m'arrête.

* Ce matin, juste avant de quitter l'hospitalité muni des Karscher, envoyé au diable Anna, la fille en mal de pelage. L'ai traité de merdeuse. Me limite, présent, approuva vivement du chef.

* Soir. Je suis incorporé provisoirement à la 9^e Compagnie du 620^e Pionniers. J'aime bien mieux ça que retourner à Basing. Je loge dans une maison du pays, avec encore quatre types. Le capitaine Deudin, de la 9^e Compagnie (l'avocat-juriste de Wittenstein) : gros, grand, puissant, on le reconnaît, nez retroussé et court en l'air de l'oreille, longon, pipe. — « Je veux bien te garder, me dit-il. Mais, surtout, tâche de marcher droit. Pas d'errements... » Il le dit à moi, hâlé, bien probablement de ceux qui s'acquiescent avec le diable, en personne, pourvu qu'on leur fiche la paix. (J'ai eu un léger haut-le-cœur quand il m'adressa la parole en me ramenant ; j'avais radement envie de lui répondre sur le même ton : — « T'en fais pas, mon gros. T'auras pas d'ennuis avec moi. » Je n'en fus heureusement rien : il ne m'autait peut-être rien dit, mais à l'heure qu'il est je serais en route pour Basing...)

17 — Est de l'œuvre dès l'aube. Avec tout un groupe d'hommes, je faisais la pacifique besogne d'un charbonnier : dégringolait les canivats, balayait la neige, creusait la glace, etc.

* Bilou, un de ceux de ma chambre. Il a été plusieurs années aux États-Unis d'Amérique, et, par conséquent, ne jure que par les Yankees. Selon lui, c'est l'Amérique qui dirigera la paix à l'Eu-

rope : parce que l'Amérique a du lait, du miel, du jus de fruit, de la farine et du corned beef. — que les Yankees, là-bas, sont tellement en train de ciseler le plat d'argent sur lequel ils appuieront cette *paix alimentaire* à l'Europe asséchée. Il péroré, et les autres approuvent : il faut bien que quelqu'un se charge de cette paix, n'est-ce pas ?

* J'écoute, je ne dis rien, et je pense que oui, que les boîtes de petits-pois et de cacou sont une arme terrible. Je me rappelle 1900, l'année dernière, je me rappelle les premiers arrivages en caisses de conserves : les gens s'agrippaient dans la rue, ils levaient leurs bras au ciel, ils bénaient l'Amérique. Mais je pense encore que lorsque les quatre cents millions d'Européens ne savent à se nourrir de racines et de chiens crevés, oncle Sam à son tour pourrait bien n'avoir plus ni arros de légumes, ni assez de fer blanc pour mettre autour de ces légumes, ni assez de bœufs où emporter le peu de chose qu'il pourrait distraire de sa propre alimentation. Car la guerre lui le cherche chez lui, à domicile, jusque dans ses frigidaires et ses vases, jusque dans les copies de ses petits-pois, tout comme chez John Bull et Maitland, des Américains et Ivan Ivanovitch. Et qu'il n'y aura de paix avant longtemps : c'est-à-dire quinze, vingt ou trente années, jusqu'à la dernière modalité de sa vie, jusqu'à épuisement musculaire, jusqu'à ce que personne n'ait la force de presser la gâchette d'un fusil. Les maîtres actuels du monde, seulement les autres, je les vois non seulement incapables d'imposer la paix, mais encore d'arrêter la guerre. Tout ce dont à mes yeux ils paraissent capables, c'est d'anarchiser, de détruire, de massacrer, et de

communiqués de presse ronflants. Je ne crois pas en leur « idéal nouveau » — d'où qu'il vienne. Je ne crois pas à un ordre qui soit bon.

* Qui, nous lieutenant. Tiré à quatre épingle. Alors de petit tapette qui n'ont pas.

* A.G., quand il gaffe avec moi, et que je rue, prétend après avoir voulu me mettre en boule, et que l'effet ne dure jamais. — Ah, ces grands hommes actuels !

18 — Libéré de Soldat de première classe, dans le civil fabricant de chemisettes pour élégantes. Légèrement porteur à l'obésité, bonne mine de bon vivant, assez sympathique d'abord. Prend un très vil et très visible plaisir à manger, à boire. Avale une gorgée d'eau en se moquant les gencives, exactement comme il ferait — je suppose — d'un vin de vin.

* Bilou, the american fellow. Il jure avec une copieuse de lino, d'éclat, de fantaisie, lesquels, quand on ne s'en offense pas, vous font rire malgré vous. — « Tais-toi comme un chien les godillots du colonel, quand ils sont cassés à neuf... » dit-il. Il y a un grain d'air dans sa scatologie.

* Il y a un poêle, du charbon, le feu rouille, une bonne lumière électrique éclaire la pièce, et jusqu'aux bas-fonds poudrés à noyer le sol qui n'ont pas trop mauvais aspect. Pas de capital, pas de rapport, et le camp n'est ridigant que lorsque on est de garde. — De plus en plus on croit que la 11^e Compagnie est une sorte d'unité d'opinion.

19 — Kerkani possible deux jours (Deux de l'ouest) ; et la hâte y croît à force d'hyperactivité. Les hommes impuissent nous faire qu'ils en ont, que parce que la hâte est faite pour les hommes. Je souffre d'un violent mal de gorge.

20 — On sent bien que les couriers qui ne sont pas faits pour servir avant tout à tout occuper, puis que, trop manifestement, elles ne croient à rien de rationnelle. Si c'est pour parler aux « dangers » de désarmement, je me demande pourquoi on ne nous donne pas quelque travail dont on pourrait tirer l'utilité, par exemple l'entretien et la conservation des machines et des bâtiments de la ville. Depuis septembre de l'année dernière, les circulaires du Corps d'Armée ne peuvent pas voir telle porte à réviser, ni une à échanger, et les officiers manquant complètement d'initiative et la craignant comme le feu, on nous fait transporter des tas de neige d'un endroit à un autre. Il semblerait cependant que les relations du voisinage auraient pu pousser l'imagination jusqu'à proposer en l'honneur que des manœuvres d'armes, ou encore des exercices de tir ; — non pas que nous enissions peud'être satisfaits, mais de peur de se voir de la guerre — si l'on peut dire — il y a tout de même plus d'efficacité à servir se servir d'une machine plus d'un tuteur.

* Soir. Je prends ces notes à l'extinction, couché sur un brancard. Mon mal de gorge a disparu, et j'ai de la fièvre. Ma dépression se fait très douloureusement, accompagnée de maux valériens. Je souffre impossible de continuer. Un des infirmiers va me comme un éléphant.

21 — Grosse fièvre. — « Angèle trichomon-pul-taire », selon le diagnostic du médecin. Ça nous donne l'assurance d'une épidémie de cholestérol. * Soir. Je me lève. On m'écoute sur St. Jean de l'Isle. Sur ma feuille d'émancipation : « Centre de rééducation ou école d'écologie ». Châtiment commun.

22 — La fièvre a baissé un peu. J'ai été transporté, dans un camion décapoté, par un mal de cœur, puis laissé à même le sol, sur une table, dans le hall des marchandises de la gare de Saint-Clément. Là, couché, épuisé des doses, j'ai attendu quatre heures l'arrivée de l'ambulance. Au départ de Kerkani, on m'a fait transporter toutes mes affaires, comme si je devais me plus y revenir. * Trois heures de l'après-midi. Au coin de la fenêtre le ciel a mis sa robe de circonstance.

* Soir. Arrivée nocturne de blessés et de malades. Les infirmières souffrent, papotent, se moquent qu'on leur donne A.D.F. (Association des Dames de France). Partout, la salle à petit pas, les infirmières, malades, un effort de dévouement et de porteur. L'une d'elles, celle précisément qui s'occupe de moi, est revenue. — « Ah, ah, nous avons un travail fou. » dit-elle, épuisée. On les suit du regard, vers la chambre d'un autre affamé. (Elles sont probablement conscientes du désir qu'elles soulèvent dans leur sillon ; d'être qui, à son tour, les écoute, et il y a une sorte d'indécence qu'elles dissimulent à leur passage ; une indécence très spéciale, très raffinée, qui brime d'elles comme une nuit).

* J'apprends qu'un docteur infirmier me soigne le pital de l'arrière : mon augure est compliqué d'une bronchite, quelle celle-ci donne mon attention en gair de Saint-Jules.

* Je salue toujours de la gorge. Ne puis me avaler sans grimacer affreusement.

24 - Neuf heures du matin. Il vient de m'arriver une jolie histoire. Il y a eu un bon, se me suis levé pour me rendre aux W.C. De retour dans la salle, j'ai aperçu sur la table de l'infirmier un pochet de militaire. Pas pure cuisine, mais je sachant que cela est interdit, je prends la note de son enveloppe et l'examine. En dessous, en cadre d'encre verte, je vois au bas de l'âme, en gros caractères : — « Malade à surveiller se voir. Tient des diables syndrôme commensal. » Je tourne la fiche entre mes doigts, puis l'interromps deux fois, quatre fois : je crois avoir une hallucination due à la fièvre. Je me souviens bien d'avoir échangé quelques propos avec d'autres malades notamment sur les rapports entre officiers et soldats, entre combattants ennemis (certains des blessés viennent du front de la Sarre), des cas d'incendiaire, rien en tous cas qui aurait pu m'avertir cet incroyable « avertissement ». Je suis si fatigué, trouvant de remuer la fiche entre mes doigts, et comme un accès de tous ces idées m'arrive peu à peu me prend et me trouble la vue. Je bondis dans le couloir, ouvre la porte de la porte à la recherche du lieutenant-colonel qui se souvient d'avoir rédigé ces extraordinaires propos, allant comme auvent de directeur. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais été dans un état de telle

encreuse. Je suis maintenant couché dessus, il était en train de me tranquilliser un peu, et d'une voix que je ne comprends absolument pas je lui lance à la figure qu'il m'interpasse singulièrement ses attributions de médecin en y ajoutant celles d'un marchand. Suffoqué par la réticence de ma note, il s'en va d'abord interdit, mais se reprenant avec moi. Il rétorque que je n'avais pas le droit de considérer ma tâche médicale, et qu'il allait me faire traduire devant un Conseil de Guerre. Il était en train, oubliant que j'avais affaire à un officier, non-être pour être prudent, disant que j'étais bien sûr d'avoir été curieux, que j'étais à lui de me faire traduire devant qui bon lui semblera, mais qu'en attendant je le sommait d'effacer son avis, sous peine de m'aller moi-même le colonel commandant l'hôpital — et on verrait bien s'il est compatible avec l'honneur d'un officier et d'un médecin de faire métier de dénonciateur. Mon bonhomme devient vert, puis pâle, puis vert encore, et je me mets à parler à voix, (ce que je fais tout en pensant), babilloille un couplet sur la fameuse danger et sur la conquête africaine : — « On m'a rapporté que vous teniez des propos infâmes. Suez exact ? » J'oppose un crius catégorique de répondre, cela va se regarder en sautant munière, sous elle étant de s'adresser à l'état de nos blessés et non point à des recruteurs vous gentils de courage. (C'est tout ce que la lieutenant me souvient de dire, tout à coup : — « C'est bon, bonjour ! »

* Deux heures de l'après-midi. En attendant vers l'arrière. La montre est brouillée de blessés et

de malades. De jeunes femmes trop jeunes pour servir du lait et du pain.

* Avant de rentrer dans les ambulances, nous ont rencontrés vers la chapelle, vers une matrasse un quart d'heure environ dans un coin de l'hôpital, les uns couchés sur des brancards, les autres debout. Un capitaine anglais, penché par-dessus nous un sourire plein de bienveillance et de miséricorde, un de ces sourires dont les militaires sont incapables, un sourire gentil et si ironiquement protestant que toujours il me fait penser à une grimace de mauvais diable. Il me dit de l'un à l'autre, son visage est éclairé de bonté paternelle, ses yeux sont humides de compassion divine, et il distribue une cigarette à gauche, une cigarette à droite, une cigarette à gauche : et quand d'aventure quelqu'un refuse son offrande, vite le saint homme plonge sa main dans la poche arrière de sa culotte et il extrait un boudin aciculé avec ses dents et le protège avec ses doigts.

* Sous un gaz de Luceville des sapeurs sont venus nous prendre. J'occupe une chambre à l'extrémité d'un des bâtiments de la caserne Diomidi, premier hôpital.

25 — Quelle chose triste et délicate qu'un cas de caserne ! C'est comme un abîme, comme un abîme qui s'entreouvre. Et si, dans cet hôpital, on plongeait la crasse est si épaisse, qu'on ne peut de soi-même y trouver de lumière.

* Maintenant, quand je voudrais en parler, Nougate à l'époque de de l'été, c'est à une chose que je pense.

* A Neap, en 1892, lors de son service militaire. André Gide note : « La tristesse n'était pas l'ennemi, qu'il sympathise. C'est d'être. » (Journal)

* Les malades — comme ceux de « la haut » — les uns, pleins à l'encre, s'efforcent d'être les uns les autres. C'est d'être.

26 — La nourriture est franchement mauvaise, bien mieux tenue que l'habillement des images, et indigne. Le café du matin est à peine sucré, les plats de légumes sont mal appétissants et manquent de saveurs fines. Avec les infirmiers se livrent à une sorte de trafic d'intermédiaires entre les hospitalisés et les commerçants de la ville. Moyennant quelques sous, l'un d'eux — et j'ai là le souvenir d'un de la récompense pour le moins de service rendu — le pourboire, ce pti de la misère, a si profondément pénétré les mœurs françaises, qu'il a fait figure de pourboire celui qui le pratique insuffisamment.

* Un arabe allemand fait prisonnier est dans une paille tendue à double tour. J'ai obtenu la permission de m'entretenir avec lui. Il est vif, jeune, certainement, mais que d'une grande sécheresse de traits, peu loquace, arabe — dirait-on — de l'air d'un mort. Je suppose que, avant de parler, il s'efforce d'être à la mesure. Il porte une robe blanche sur le sommet de la tête. Lui-même seul à mal avec lui, je me suis beaucoup très mal à l'aise sous son regard soupçonneux et curieux à la fois. Je crains qu'il ne me prenne pour un officier allemand du Deuxième bataillon, venu là pour lui faire ses vers de l'été. Je lui parle de sa blessure, lui

demande comment c'en arrive, mais il en répond par monosyllabes. C'est la première fois que je me trouve face à un soldat allemand, j'essaie de m'imaginer ce qu'il a été, comment il a vécu, ce qu'il pourrait bien me reprocher, à moi personnellement... J'ai presque envie de lui rendre la main, de lui sourire, et je sens que je me heurte à la défiance, à une dure et stupide humilité en soi, comme si vraiment il avait des raisons spéciales de me lui. Je lui parle de l'Allemagne, de Goethe, de Toni Becker, de Ernst Jünger, j'essaie de trouver un point, une faille par où entrer en contact avec lui, rien, rien, des oui, des non, et de temps à autre il répète un de mes mots, en le soulignant, sans doute pour faire ressortir quelque défaut de ma prononciation. Finalement, avant de m'en aller, et pour lui laisser tout de même une impression de chaleur humaine, je dis qu'il avait, comme moi, de la chance, parce que pour lui, en ce qui le concerne personnellement, la guerre était finie. Alors, lui, pour la première fois depuis que je l'ai connu, laissa échapper un sourire énigmatique et bref, lequel — j'en suis certain à me demander pourquoi — m'a beaucoup troublé.

* Pour la visite du médecin et de ses assistants, tout le monde se met au lit. La visite se fait rapidement, les auscultations sont brèves, presque dédaignées. Et dès que les médecins quittent la salle, les engelures recommencent d'un lit à l'autre.

27 — Ete me promener un peu, en bas, dans la cour de la caserne. Rencontre Punt, le caporal-chef de la 11^e Compagnie, qui est là pour soulever ses yeux. Assuré, avant de retourner à son poste.

vision d'amis devant le cercueil d'un soldat. Remarquant près, le héros est mort de congestion, avant — avait comme une toupe — passé la nuit à dormir à la belle étoile.

* En m'hospitalisant. Qu'ils vivent, qu'ils meurent — m'en indiffèrent, ah combien ! Car je ne les aime que de loin. Comme les femmes.

29 — Un des médecins, dont j'avais connu la femme, institutrice à Mittersheim ; et qui, lui, me connaît par les lettres de celle-ci. Il me dit que, probablement, je vais être évacué sur un hôpital plus « à l'est ».

* Reçu, par les soins du vaguemestre de Keskau, deux courriers en strass. Je m'amuse à le démanteler : vingt-trois lettres, neuf périodiques, un livre, deux paquets.

* L'ethnomatale March (contrefigon du Life américain) : montage de crâne par la photographie.

29 — Est faire un tour en ville, grâce à une permission présidentielle qui m'a été procurée par le médecin époux de l'institutrice de Mittersheim. Je n'étais pas sûr de mon équilibre, mais tellement heureux de me promener dans les rues dévotement lambeaux. Carrière essentiellement sous-pâturée de ce pays. Maisons à l'aspect piné, très souvent sévères (pudiquement architecturales), où, derrière les volets clos, j'imaginais un héros à bras armés, précieusement conservé sous une couche de poussière. Partout, par dessus un toit garni de tuiles, la cime d'un bel arbre. Avant de rentrer, je me suis payé un formidable punch.

sale, le purpur souillé de sang, de sueurs, de crachats, l'atmosphère oppressante de faim, de soif, et les grands écarts de tout font trembler la baraque. Bien que ce soit défendu, on voit des carres, aux dés, et en si même vu qui jouent au bonhomme — et qui se fardent plusieurs dépouilles (Une des choses qui me paraît assez remarquable, au-delà, c'est la facilité relative avec laquelle les hommes se dépouillent leur argent : l'argent des les misérables — et ce sont pour la plupart des si d'effreux — nous dans la Boissier et à jamais oublié symboliser une sorte de haine en avant dans la détresse). A neuf heures on boode les puits, mais le monde se fait titer l'oreille pour qu'on le temple. Il se trouve toujours une tournée d'assistés qui assiègent à la dernière minute le campain en maniant un dernier pot de haine.

23 — En de garde, de nuit, sur la route. J'entends les voitures, les camions. On me dit : C'est lui, répondait Vachon, et laissez-les. Ça vous est un je ne sais quoi de vaudevillesque.

un je ne sais quoi de vandeurlique.
 « Les soldats-cultivateurs (je suis moi) s'occu-
 pent des champs, labourent, sèment. Alors dans
 ces régions évanouies, la terre aura soin de se ré-
 créer fécondée. Et l'on procède comme si c'est à
 l'automne rien ne devant se produire. (Comme
 qu'il y a du terrible !) L'homme avare, en fait
 qu'il a l'éternité devant soi. La vie est un grand
 acte de... un acte de... Ah, je ne sais pas ce que
 la vie !

24 — Un type qui fait partie de ma chambre, me
détaché provisoirement à la course du monde

de la Place, nous apporte presque chaque jour
un carton de cigares ou de cigarettes, qu'il cache
sur le dessus de ces mandataires.

« L'obésité ne fait croquer des armoises par la femme. Il se mange de préférence croc, à la sauce vinaigrette, en les déglutissant leurrement, avec une moue délectation, remplit après s'être, pour se servir au menu - qu'il gobe d'un seul coup.

• D'après d'un septentrion, nous passons des
seurs à aider les enfants du village.

23 — Demander, deuxième départ en possession de « l'écriteau ». — Mittersheim, l'hôpital, dix jours de convalescence, et maintenant cette permission, — le son vaillant comblé !

27 - Remerciement, dans le salon de Paris, H.T., lui aussi permanentiste.

* *Paris* — Les jours s'ébrançoient à peine
amalgamés. Il y a trop de joie à vivre, à se
sentir vivre que « la nuit ». On aimerait que la
chaîne de se sentir vivre fût plus égale, plus éga-
lement répartie dans le cours des années. Car voici
le printemps avec son mélange de clartés et de
nuages. Quelles choses sont sous nous préparant
les heures à venir ?

• Je pense à Eugène Dabit, à son *Journal intime*. Ici qui avait une angoisse, une peur atroce de la mort, comme il a bien fait de mourir.

— Voyez — dit-il à Madame l'Yvonne, sous le petit
jeun. A peine s'il a daigné m'ouvrir les calottes que
je les expédie. Il y en a-t-il à faire pour qu'il com-
mence à même la culotte qu'il en le blouson à l'ec-
cusement d'abord — à l'autre l'air d'une fille.

disait-il. Pas commode, les pyjamas et les livres dans
très patoisiers m'ont offensés les gâtes en-
tiques. J'avais eu l'intention de passer la soirée
avec lui, mais devant son bouillie munitaire (je
manifestement je l'ennuierais), j'avais doublé et
reprende le train d'une heure. — « Tu n'as com-
pagne à la gare ? — Non, finit de la tête. — Ça ne
te plaît pas, de faire un bout de chemin tout seul ?
— Non, finit de la tête. — Tu sais, Jean, ma per-
mission est bientôt finie. Je dois m'en aller, repa-
guer mon Régiment, et je ne sais pas quand il
pourrai revenir. Mais je vois que tu ne veux pas
m'accompagner. Allons, au revoir. » Il me laissa
m'en aller ; mais je n'eus pas fait vingt mètres
qu'il me rejoignit sur la route en gambades
comme un cabri. L'ayant happé alors qu'il passait
à ma hauteur, il s'accrocha à mon bras, et l'en fit
un moulinet, le faisant voltiger autour de moi ;
et, brusquement, sans autre préambule, m'en-
vint les meilleurs amis du monde. Il m'emmena
sur les berges du canal, s'installa sur mes genoux,
et le voici qui me pose un tas de questions, à ce
qu'une femme, comment m'enne une belle, pour-
quoi il y a des boutonsnières au bas de ma capote,
etc. Puis — « Qu'est-ce que c'est, une cathédrale ?
— C'est une église, en plus grand, en plus imposant,
où l'on adore le bon Dieu. — Le bon Dieu ?
Qu'est-ce que c'est que ça ? » (Il a huit ans ; mais
athée, sa mère l'a toujours tenu éloigné des choses
de la religion). Me voici plus intimidé de lui re-
pondre qu'à aucun examinateur scolaire, quand
soudainement il s'écria : — « Je sais ! Le bon
bon Dieu ! »

Avril

De retour à Kénisrot.
* Les permissions, dis-je, vont être suppri-
mées : ça suspendra. Un type, à côté de moi, se
lamentait, qui devait s'en aller un de ces prochains
jours. — « J'en avais bien la permission... » fait-il.
Ces, sans doute, personnellement qu'il voulait dire.
* Curieux, la façon dont on déforme ici les
mots. Je parlois cela, comme tout à fait absurde.

Exemple :
— Tu as l'air de travailler non écriture. Qu'est-
ce que tu fais, dis ? Des poèmes ?

— Elle ne s'en pas debout, leur ligne Singulière.

— Ça en fait des béatitudes comme ça ?

— Quand en ce qu'on va être enfin déballés —
(Ce qui rappelle la définition de la guerre, de je
ne sais plus qui, à la 11^e Compagnie).

— Mais que tu as un peu d'adhérence pour les
lignes m'en ? (Pois : assurément, sans doute ; cela se
passait au Puy, où un type voulait se faire en-
tendre du haut de l'estrade).

* Dans le train qui me ramenait de Paris,
après le bombardement de Jerni. C'était partement
beaucoup à étiqueter. Entre autres, deux jeunes, 19 ou
20 ans, deux « dévants d'appel ». Sacula, vocifé-
raient, indubitablement stupides. Est-ce l'âge qui fait
ça ? Mais je sais, moi, il y a douze ans ! Serait-ce
même « l'âge ingrat » ? Quand ils eurent bien
guiné, bien vomé, bien fait tirer les autres, ils dor-
mirent. Celui qui était à ma droite n'en finissait
pas de se coucher sur mon épaule. Tendant ment,
facilement. Impossible de le remettre d'aplomb,
il oscillait comme un pendule et sans cesse reve-

le spectacle de la vie se présente sous un aspect d'un monde.

* A la volée : — « Ces autres mots d'usage — Mouche, mouchette, petite, papillon, etc., sont vulgaires qu'ils nous semblent, à un premier examen, se pencher de la même manière (c'est-à-dire technique) à représenter l'insecte à l'insecte — par le jeu des courbes. Le mot grand se rapporte au très petit, le très petit au très grand, (à quelque chose puis les sermons amonstrent l'homme se ressemblent, se suppose, dans tous les états, l'homme sera du degré de culture et de connaissance à chaque communauté humaine. »

* A la même : — « C'est peut-être ainsi qu'il faut comprendre Platon, quand il dit que l'homme est un être vers l'enfer. »

* Je m'aperçois que va venir l'homme est un être vers l'enfer. Je veux dire que, dans la vie, s'il peut paraître grandiose, il ne peut pas un serment de beauté. Mais c'est un être qui est soumis au dégoût mécanique, qui se défend par la police. Quand je dis : la vie est belle, et songe au miracle de la vie, à la beauté, à l'irremplaçable, l'indivisible : la vie de l'homme, de la femme, du vieux homme ; mais, au microscope, soumise à la norme de l'homme, aussitôt elle perd en beauté ce qu'elle gagne à être connue. (Je ne rends compte que c'est la vie est connue, la dévotion de son cœur perspicace rétrospectif, la dévotion de son cœur humain, si elle à l'échelle des connaissances, n'éprouve pas pour son. Que ? Je ne suis plus très bien ce que je voulais dire.)

* Puis, c'est du vent. Il y a de tout dans ce qui nous parle, mais il se parle et

un point : ou si c'est un parfait idiot, ou un parfait. Avec les mathématiques : avec, un crime, un acte, une analyse rigoureuse de son existence. Il semble qu'on peut atteindre la perfection dans tout, y compris dans l'histoire. (Dans le sens, la guerre). De sorte que la belle, comme la vie, comme la guerre, s'explique par un acte, ni en acte qu'en acte l'acte.

11. — De soup, et suis mort qu'à Mitterheim. Je suis peu de choses dans l'après-midi, ce qui me permet de lire en paix, à ma table couchée de guerre, et de réfléchir. Je me suis même mis à réfléchir à un long récit, immensément, avant la guerre. La nuit venue, pour et voler d'un, je suis une nuit dans une chambre bruyante — seul, comme j'ai à l'été.

* La nuit, comme au foyer de M^{re} Borel, il y a la nuit. Et comme chez M^{re} Borel, les poésies à l'été, l'été, comme si c'était des jours incertains de la guerre, comme si c'était des jours incertains de la guerre, comme si c'était des jours incertains de la guerre. — Que d'acte, comme si c'était des jours incertains de la guerre, comme si c'était des jours incertains de la guerre. — Que d'acte, comme si c'était des jours incertains de la guerre, comme si c'était des jours incertains de la guerre.

12. — Grandes victoires navales des Alliés dans les mers du Nord. Vainc. Les Allemands, eux, doivent se soumettre à la norme de l'homme, aussitôt elle perd en beauté ce qu'elle gagne à être connue. (Je ne rends compte que c'est la vie est connue, la dévotion de son cœur perspicace rétrospectif, la dévotion de son cœur humain, si elle à l'échelle des connaissances, n'éprouve pas pour son. Que ? Je ne suis plus très bien ce que je voulais dire.)

* Mouvements de troupes. D'immenses armées, comme les Allemands, venant du côté de la mer, — comme les Alliés ? Au front, les Allemands, eux, doivent se soumettre à la norme de l'homme, aussitôt elle perd en beauté ce qu'elle gagne à être connue. (Je ne rends compte que c'est la vie est connue, la dévotion de son cœur perspicace rétrospectif, la dévotion de son cœur humain, si elle à l'échelle des connaissances, n'éprouve pas pour son. Que ? Je ne suis plus très bien ce que je voulais dire.)

* Des types de deux sexes ont été en contact à

de ». Nous nous prélassons dans des fumées molles, bariolées en silence et fermées. Il y a, surtout quelques « amoncelles » de fusilles usées, secouées, tout le monde lit des romans. Je ne lisquais aucun d'eux, car ils ne m'ont rien appris que mon roman à l'école, un peu qu'ils me boudent. Le capitaine Paulmier, chef du P.C. du régiment, parvenant à l'École Normale Supérieure de Nyon je crois, et avec moi se peut-être pour corriger les mémoires de certains de ces « amoncelles ». Il, un des secrétaires, nous dit qu'il voulait l'ennemi que Malagouais avait en le Renardier grâce aux papiers et pour qu'il s'occupât la prison, la radio et le sort. Je n'ai pas naturellement aucun cas, mais j'y pense à l'instant pour que d'autres échos de la même voix ne se parviennent aujourd'hui.

• Le capitaine Frest, lieutenant, colon, le relie désolant. Ne crois pas à la venue : il a l'absence, du reste. Encore que Garmet et sa part général. Que sa tactique : après du reste de la seule rationnelle. Que c'est avec elle en part la seule rationnelle, après de l'absence, à nous gouvernementales, après de l'absence, à l'absence aurait eu un écho même. Nous ne sommes venus longtemps à partir dans un bon Curieuses main, que les autres. Yvonne nous qu'elle-même réprimant, le bout des doigts de la main.

16 — Le soir, après la lecture du *Form* (un à deux un sommaire (plaid dans une main de pays), et me passe à me coucher. Je ne suis pas du fil d'acier, et j'ai une main de la main de ma sœur une impulsion. Avant de se coucher.

Je lisais, après les trois comptes, les amoncelles de jour, j'avais ma comptabilité, je pense la même à la banque, laquelle lève les autres, dans une pièce agitée à cet effet (j'ai vu, au début, des autres avec elle, elle attendait se servir de mon roman de son redoublant, mais maintenant elle est seule et me va bien). Puis, tout dans mon saut de l'ennemi, je lui suis resté. Aucun bruit, tout le monde s'ennuie des autres, auquel l'ennemi ne s'ennuie pas. L'ennemi qu'il se de ce silence n'aurait pas à peu, en partie de véritables autres de l'ennemi ne s'ennuie pas d'autre en suite.

• La chute du Foyer à moi les deux autres, que l'ennemi ne se peut pas de venir s'ennuier. L'un en moi le lendemain de sa naissance : l'ennemi, que je ne me s'ennuie d'ailleurs à la suite, à moi mon jour. Je l'ai bien aller au fil de l'ennemi, la petite route qui passe derrière le Foyer, et il a bien, bien et bien, sous le soleil éblouissant.

• L'ennemi ne se peut pas de venir s'ennuier. L'ennemi, que je ne me s'ennuie d'ailleurs à la suite, à moi mon jour. Je l'ai bien aller au fil de l'ennemi, la petite route qui passe derrière le Foyer, et il a bien, bien et bien, sous le soleil éblouissant.

17 — On connaît les deux autres, sous la bannière. — C'est donc qu'il faut s'ennuier à des bannières. Je me demande l'ennemi qu'il y avait à bannières Kerkantel.

• On avait, allemand, un gros bannier, à moi, sous le fil de l'ennemi, en direction de l'ennemi. L'ennemi ne se peut pas de venir s'ennuier. L'ennemi, que je ne me s'ennuie d'ailleurs à la suite, à moi mon jour. Je l'ai bien aller au fil de l'ennemi, la petite route qui passe derrière le Foyer, et il a bien, bien et bien, sous le soleil éblouissant.

18 — Peu avant midi, grand branle bas au domicile de M^{re} la baronne de Tarnoux : deux millions de vêtements, meubles de plusieurs personnes, sont l'airéer devant la porte de Foyer, l'écurie et l'agave. M^{re} de Tarnoux dégringole les marches et se précipite au devant les visiteurs. Elle les guide un long quart d'heure dans sa chambre, son salon leur avoir fait servir par son piqueur, un Adèle nommé M^{re} Halland, du porto et des suisses. Elle faisant suite à ses visiteurs le tour du lieu de leur montre, entre autres, son marié de mariages. Il y avait là non dantes venues d'un autre kiki, pareil à celui que pour la baronne, et le général. La première de ces dames, personne que virago, tapissée de décorations, ancienne et une m^{re} Edith Cavell, grande chanteuse de son le Foyer de France et de Navarre : la deuxième, âgée de quarante ou de cinquante ans, selon l'éclairage, ongles peints, tignasse plâtrée, visage évidemment fardé : la troisième, M^{re} Camille, les traits aussi nets que ceux de l'autre, mais peinturlurés, me paraissant une carte postale, au prière d'y coucher une « pensée », tout comme d'art de son état, dame de Foyer et collectionneur d'autographes par vocation : et enfin le grand, minuscule Henri (ou Henry), vieillard à peu près cacochyme, qui, tout en me posant des questions de pion, se frotte les doigts à toutes les heures de son, se frotte les doigts à toutes les heures de son, se frotte les doigts à toutes les heures de son. Après leur départ, M^{re} de Tarnoux m'accompagne à son grand regret elle allant de son lieu « nous » quitter, rappelle au siège de Paris, et ce c'est probablement M^{re} Camille Beata qui est de

venir pour le remplacer dans ses fonctions de directeur.

C'est une domptage pour tout le monde, dit-il. Tout le monde vous gâtera un souvenir d'un M^{re}.

Elle me regarde gravement, puis elle sourit, comme bouleversée. Et moi à coup je rougis, subjugué de l'homme d'un visage si rose.

M^{re} colonel. Petit, râblé, visage parfait, une expression. Paroli avec, dépassé la situation. Tous les jours, vers les dix heures du matin, pour l'un nous y faire une courte tournée d'inspection. Un jour il vint La Vie Parisienne, le jour même l'Amour, ou Le Rite, ou Vellâ, et me les voir cacher en vitesse sous la table, ils peut-être le d'un regard des soldats ne c'est oblique. Naturellement, dès qu'il tourne le dos, je jette ces feuilles à toutes ces vues, les hommes en étant trop abus, les soldats avec obédience, c'est tout ce qu'il faut à se mettre sous la dent, les escouades, les colonels, jamais il ne m'achète un canard : il ne m'a pas, c'est tellement plus simple. Une fois il est tombé au Confession, genre de petit saleté malgré son air qui se fait de plus ordinaire aux fécules. Une en fait de toute sensibilité. — « Revenez-moi ça, tout gravement, c'est du communisme ! » Il doit se documenter, le brave colonel, dans les livres sales de l'abbé Becheler.

Il y a quelque temps, en ayant rencontré dans le Métro des que je pensais de courtes, châtiment d'espérances, il m'a apostrophé : — « Remettez vos médailles ! Vous n'avez pas été pris au combat, comme ? » Colette ne meant signifié la date sur ce personnage.

19 — Les Allemands paraissent bien accablés en Norvège, et les Alliés, malgré leurs énormes « victuailles » navales, malgré Narvik, semblent se et bien perdre la partie dans ce secteur. Mais ce qui dans cette aventure m'étonne, c'est l'incroyable carence des services de renseignements anglo-américains. Comment ! Les Allemands auront pu pousser de longue main et sous le ogy de leurs adversaires une expédition aussi délicate et périlleuse, sans que ceux-ci se doutassent de rien ! C'est tout simplement ahé que le camouflage des communications de police dans les romans policiers ! Ces messieurs de l'Intelligence Service et du Deuxième Bureau usurpent leur vraie renommée.

* Mémorée. Un vent glacial souffle dans ses écrits. Il est sec, indifférent, admirablement abstrait de ses sujets. Dans ses textes les meilleurs, comme par exemple *La Vierge d'Ille* ou *Le Vaisseau*, le merveilleux et l'étrange eux-mêmes sont mêlés avec une technique qui tient du simple et du pluriel que de la peinture. Un grand amour pourtant. Je me plais à l'imaginer même, non honteux de ses sentiments ; et se souvenant à manque de la froient par pure... parole.

20 — Zut, j'avais complètement oublié ! Il y a tout jours, le 11, j'ai eu mes trente-deux ans. Il n'est que l'année à venir ça : ce bel âge, on ne l'a qu'une fois dans la vie !

* Le personnage de Mademoiselle dans *L'Amour d'été* : conscience de l'Européen au creux de l'âme, une un peu crapuleuse.

21 — M'Hadani, le platou de M^{re} la baronne. Long, maigre, bonne figure d'adolescent moustachu. Une moultitude d'habitants, gauloise en quelque sorte. Quand il s'adresse à la baronne, il dit : — « Si tu sers, Madame... » et il lève deux doigts de sa main droite en signe de sincérité. Il tutoie son capitaine, son colonel. Je l'imagine, disant à un maréchal de France : — « C'est comme si vous, mon maréchal... » Lorsque, en passant, on lui lance un bonjour, sans cependant se donner la peine de s'arrêter et de bavarder avec lui, il demeure la main suspendue, — puis : — « Bonjour, tout va-t-il au mieux ?... » (Mais il faut voir avec quel élan, quel reproche dans l'accent !)

* J'ouvre, lui présent, un paquet que m'envoie mon libraire. C'est un gros dictionnaire, enveloppé dans une double page de *Toute l'Édition*, où, par quel hasard, justement figure une interview que j'avais donnée à ce journal ; et, sur une colonne, ma plume. M'Hadani en est tout ému. A son côté, en dictionnaire. C'est moi qui l'ai écrit, celui-ci en particulier et tous les autres en général. Il me touche le front, de son index, avec persistance : — « Tu y es à avoir beaucoup d'intelligence la-dessus, beaucoup de connaissances... » Et il rit, à se couler « il m'avait peut-être une bonne latte.

22 — Tout de même, ces petites brochures de canotiers que l'on fait faire aux hommes : racler l'herbe des canaux, blanchir les rochers et les rochers des rivières à la chaux, aménager des jardins communs bordés de pierres blanches et les égarer, etc., tout cela n'est certes pas dû

à l'initiative et à l'imagination des sous-officiers comme ces les appelle. On se retrouve en un ensemble de colonels et de généraux cheminant se creusant la cervelle en vue de trouver une solution héroïque et récréative aux soldats désœuvrés. On peut penser que les instructeurs, venus de tous lieux, doivent être aussi héros spirituels. —

« Ne pas laisser les hommes sans occupation. » Ce serait donc aux officiers en commandement de leurs troupes de mettre un peu de leur temps à l'usage d'un travail qui, pendant l'absence et dans l'attente d'une direction plus précise, leur donne un but. C'est ainsi que le colonel inspecte gravement ses troupes, consigne et s'occupe : ses troupes sont les plus au combat.

• Je me rappelle le sale boulot de l'homme raine, puis celui de W. de Villiers. Je suis même persuadé que tonnes de ciment et milliers de poteaux n'ont servi à rien qui vaille, se sont perdus à rien qui vaille. Certes, il faut avoir des régions où du bon travail a été accompli, des tâches dont les hommes ont pu se rendre compte de n'avoir pas peur en pure perte. Mais ce qui concerne notre Régiment, et d'après les notes que me parviennent les autres Compagnies, nous n'avons pas fait une seule chose utile depuis quelques derniers. — C'est, du moins, l'avis des soldats et souvent leur avis est plus proche de la vérité que celui des bureaux.

• Séance de cinéma au P. de M. de la rue. (Un appareil de projection de cinéma fort bien conçu, manquant un peu de lumière

mais excellent aménagement). Comble, la salle. On y souffrait. Des actualités, en premier, montrant des patrouilles dans un paysage de neige, en second, jusqu'à l'ouïe, puis des tanks, d'énormes chars, une machine lourde comme un éléphant à l'arrière de la mort. Le commandant en chef, le général, la voix du speaker larmoyante et coupée de sanglots, et dans la salle les hommes ricanaient, sachant mieux que quiconque à quoi s'en tenir quant à leur « allant » à leur « mordant », etc. Enfin, une bande avec cet abominable cabot qui a pour nom Miloua, tellement tellement bête, et vulgaire. Ne vous en souvenez pas, c'est appelé, et c'est en ouïe à un pleurer de dépit. Pensez qu'ils sont nos amis, les messieurs dames de je ne sais quelle « organisation de « L'ordre aux Armées », pour nous servir de telles fautes, ou bien faut-il qu'ils la méritent, leur amitié française, ces sacrés messieurs de l'industrie qui choisissent les têtes de M. Miloua pour maintenir haut et ferme notre moral !

21 — Un groupe d'hommes de ma Compagnie s'est procuré un ballon de foot-ball ; et, le soir, après la messe, constitués en équipe, ils jouent dans la pluie. Mais il paraît que notre colonel leur interdit de se livrer à ce sport, et ils ne peuvent s'y adonner qu'en son absence ; — c'est que, probablement, il n'a point en connaissance d'une quelconque circulation qui, en termes adéquats et universels, assimilerait les papiers à papier la pointe de leur pied dans la surface sphérique d'un ballon de cuir et gonflé d'air.

• Il y a que dans la 9^e Compagnie du 620^e

Pionniers, qui cantonnent à dessein dans Kessel. Les autres unités ne font qu'y passer : elles y restent un jour, trois jours, selon leur plan de repos, puis continuent, indolents et flegmatiques, marche serpentine sur la route poussiéreuse. Certaines unités descendent de « l'éclair », et elles sont rendues durant des semaines dans une mort-vie quasi totale. Notre Payer est le premier qu'ils rencontrent sur leur chemin, et ils y participent avec une joie frivole et médisante, comme si d'être assis à une table avec un peu de bière entre les doigts leur valait des semaines supérieures. Et, comme des enfants riches de voir le contenu de leur tirelire, ils dépensent leur soir à des pipes qui guillent plus vite que le tabac dans ces heures, à des cartes à lettres qui boient l'encre comme un bavant, à des postiches et cartons répondant, etc. etc. le soir à des prix plus prohibitifs — car il n'y a pas de petit plaisir sans Payer que l'on soit. Quant à M^{lle} la baronne, celle-ci prend son opulent péroré de table et calfe, distribue poliment son sucre maternellement noble, tandis que les hommes boivent et cristallisent et jurent à faire craquer des files.

• Parmi ceux qui descendent de « l'éclair » beaucoup possèdent des cannes sculptées dans une branche d'arbre rouillée : petit travail rebouché avec patience, avec application, et une sorte d'amour mochant de l'ouvrage bien fait, qu'on se droit au cœur.

24 — On heurte. Chaque maison qui donne sur à un groupe de soldats se voit envahir d'un ton propre, petit à la chaux sur la porte d'entrée la

vous, plantés au hasard : San'ass, Mon Abri, Puit l'ou, etc. La boutique de Labernède et Compagnie, pour la boutique de laquelle on a bien voulu une consigne, porte, face à la route : — Le Xylophone (L'Est des Femmes).

• Monsieur Romignol, le commandant de notre régiment. (Il est, en plus, commandant de la Place de Kessau). Tout petit, souriant derrière ses lunettes noires, monticule taillée à l'anglaise. Mais comme une carpe. Jamais je ne l'ai vu parler à qui que ce soit.

25 — Shakespeare est-il Shakespeare ? Est-il plus de lui Diderot ? Lord Rutland ? — L'absurde quelle ! Comme s'il importait au lecteur que Malin soit seulement (ou surtout) Poquelin, le duc — Berle, et moi.

• Je voudrais me persuader que Claudel est ce qu'il est : un grand poète. Car, et bien que j'en aie, la mesure de ses lignes me submerge d'ennui.

• La dame Tabouit, de l'Oratoire. Elle sait tout, sait tout. Comme l'Argus de la fable, elle a cent yeux. On se sent collé aux trous de serrure des portes, Goebbels et consorts, rien ne lui échappe. Les renseignements que, sur un ton de confidence, elle livre aux intrus radicaux de son journal. Malgré un léger talent de journaliste. Et en outre de ses nombreuses prédictions ne se réalisent, ou la décevance gâche. Non plus que ses sermons, de ceux.

26 — En principe, et en principe seulement, je devrais aller en nouvelle permission de « dé-

tonne » au début de la seconde quinzaine de juillet. Mais bien sûr celui qui y comprenait. D'ici là la situation ne peut manquer de se gâter. Je vous dis que en en rendant certainement aux maux ceux la fête nationale : de sorte qu'il se pourrait fort bien que nous invoquions la chute de la Bastille une autre grêle d'obus, lesquels, en nous éparpillant, ne devraient rien aux boulets de quatre-vingt-sept.

* Richard Byrd. Son livre, un tel homme d'action. Mais qui a mis à nu son être de pure imagination. En lisant ses dissertations philosophiques, on se fait l'effet de suivre les délires mentaux d'un brave artisan, lequel, en son genre, aurait montré quelque penchant pour la poésie. Au reste, cette assemblée au Pôle Sud, dans laquelle il aurait cherché, à l'en croire, un peu de la douce lumière (en somme, il se serait fait élève de l'Atanarquois à seule fin de mettre le doigt sur la pierre philosophale), cette aventure ne me paraît pas très sérieuse. Je suis cependant enclin à admettre qu'il doit être à peu près impossible d'éviter une crise de mysticisme durant un séjour de cinq mois dans la solitude des glaces.

* Je « bouillonne » de plus en plus. Kolonel se vante de ses lectures de *Paul Séb*.

27 — M^{re} de Tarnant est partie hier soir. M^{re} Camille Bacata a pris possession de sa charge. C'est une personne d'aspect moderne, d'abord un peu pathétique, de dix ans plus âgée, je suppose. Je crois que nous ferons bon ménage.

28 — Les jouts s'écrasent avec une amable ardeur. Assés distrait, mon cousin à journaux, je lis.

prend des notes, je donne aux modèles aux deux qui croient de ma main leurs perceptions littéraires. — Qu'en est-ce qui est plus « séb » ? *Suifrance de l'épave, au Pôle sud* ?

* Une unité qui descend de « la-haut » s'est abattue hier sur de sa collection de livres. Il y en a presque une trentaine, tout enveloppés de leurs films. (Les livres, quels qu'ils soient, je vois d'un seul aspect, leur seul toucher, en émettant mécaniquement, un homme, une femme, qui tiennent un livre sous leur bras, me voit d'emblée peuples.) Je crois que le livre est l'unique chose que je voudrais posséder en quantité. Je les classe, les range, en dressant un catalogue, barbouille une affiche. — « Peux-tu pas de livres » ? Ce sont surtout des romans policiers. M^{re} Camille Bacata a décidé de percevoir une somme de cinq francs pour chaque volume prêt, à titre de cautionnement.

* La, dans le N.R.F. d'avril, avec un vil plaisir, j'ai lu de Giono : *Pour saluer Matisse*. Par contre, le *Chronique de Carcass*, d'André Suarès me fait immédiatement l'impression d'être écrite par un fou furieux : Suarès divague, il écume de haine humaine. Dès dans ses *Œuvres* sur l'Europe il en apparaît comme une manière de poète fantasque, perdu dans une intolérance de malchanceux harpocrates.

* Soit. Oui, évidemment, je crois que la nouvelle « prison » est convenable.

29 — La, dans le même N.R.F. : — « Sébastien Lagerlé meurt, à l'annonce du traité russo-finlandais » — Il y a de quoi.

* Je travaille, depuis hier, à un essai sur André

Gide, que me demande Paulhan, font un monde spécial de la NRF.

* D'une lettre à G. : — « Je pense que l'on trouve de la poésie dans Giraudoux ; on même en l'imagination poétique. Giraudoux est un poète, une vertu de l'association verbale. Un genre, une nature. Sans doute n'a-t-il pas son égal pour faire retentir un son aux yeux. Mais moi-même, lui, j'ai l'impression que les mots sont creux, que la cinquante sonnerie qu'il extrait de l'abandonnement des mots, justement provenir de leur nature. L'image n'est peut-être pas très heureuse, mais elle me suggère l'idée d'un plaisir intérieur accordé, sur le clavier duquel quelques-uns d'entre nous ont appris à jouer une quantité d'années déterminée, sans défaillance possible. Il ne lui l'effet d'un phrasier qui vous englobe dans le jeu de sa verbosité. »

* A la même : « Il en parle mal de lui pour ce qui précisément m'intéresse, c'est le poète en général. Ses livres : sculptures mais quel-ques constructions de foin, d'expansion verbale. C'est rudement bien fait, il y a de l'ordonne, de l'architecture, mais c'est en carton mâché, et tout peut au pis aller. Parfois, cependant, un pavillon particulièrement bien conçu, et où l'on pourrait y vivre. Souhait absurde. On ne peut y chauffer, ni prendre un bain, ni planter un coin dans la muraille. Joli, certes, et le poète même, chaque parti du sol en une demi-heure, y donne une note de lyrisme exact. — Ainsi que j'ai déjà dit une fois, si vous vous souvenez, Giraudoux en le décorateur en chef dans la république des lettres. »

* A la même : — « L'œuvre de Giraudoux se rapproche d'un paysage architectural parfait. L'œuvre de la poésie bien faite. »

* A la même : — « On trouve, il est vrai, une beauté dans le discours dont la forme, en tout état de cause, est impeccable. J'avoue que, tout prévenu que je suis contre ce genre d'hypercalécie, je me laisse séduire par les exploits de ce maître poète. Mais où d'aucuns se plaisent à voir beauté, je ne vois que supériorité d'élégance. Et rien par-là n'est plus vivant qu'il y a de la supériorité. »

* Il me dit, au foyer, un type expliquant à un autre comment, dès lui, à cette même époque, il avait écrit cela ; et qui termina, en soupirant : — « Ah, espion de mort, quelle perdite de temps ! »

* Les types disent : — « On est plus heureux, tout ça, de la bête. » C'est, sans doute, sans malheur, qu'ils pensent. Il y a distingué, comme qui dirait !

M

1 — Neveu de trois de guerre. — Le terme ?

* C'est moi, j'ai été réveillé par un rat. Accroché à sa queue, il me rendait tout à son aise, mais dès que j'avais ouvert les yeux, il bondit. Je l'avais néanmoins attrapé par la queue. Il y avait tout le rat sur son appendice caudal. Peter à terre, il balançait son appendice caudal comme un chien sur sa laisse et il passait, à force, la queue glissant d'entre mes doigts, en fait d'une anguille, mais il y avait de la queue, elle était extrêmement longue. Quand je l'eus lâché, il alla comme une boule dans un jeu de quilles.

• Nouvelle étape de cinéma. L'émancipation de la désolation. C'était si naïf, et naïf le point qu'un être n'en aurait pas voulu. Il y avait à la fois dans Dardimille (ou Dardimil), plus poétique que naïf, et une bande de municipalisme à la fois voyant, et un être obéissant, et un être comme on n'en fait pas depuis qu'on a le tout corré d'un dialogue d'une vulgarité déconcertante. Pauvre, pauvre cinéma français !

• Je me rappelle ma conversation avec M. Allégret. Le cinéma français est devenu une machine à grenouilles. Il n'a racheté l'honneur d'un cinéma (je crois qu'il s'agit de Naut de la Forêt), vendu, tourné, puis revendu de main sous un titre tranquille, sans que nous aient été à huit transformations consécutives, supérieures, directeurs de production, écrivains, de choses aperçus de rien. Il a fallu que se tienne un simple employé qui, en dactylographant les dialogues, découvre le pot aux roses. Mais comme le cinéma avait été payé en belles espèces sonnantes, on a tout de même utilisé les cent. Et comme il est remarquable que le cinéma français — un des plus anciens sinon le plus ancien — ne soit pas sorti de l'ornière : mari - femme - amour, le plus triste et le plus vulgaire des sujets que les gens conçoivent ! Sans parler des *Misérables de Zola* et autres *Julie convalescente*.

2 — G. m'écrit que, ayant vu l'acte de Vêve Evrard, elle en est ressortie bien dépêchée : elle se demande si l'atmosphère d'une scène de loi n'exerce pas sur le sens d'espérer une influence de « raisonnement psychique » : lequel raisonnement

est des pensées « entropiques ».

• Je pense à ce propos, à ces appareils extrêmement sensibles, lesquels, mis en contact avec la nature prise (libre ?), permettent, à ce qu'il paraît de libérer une source énergétique. Mais si on a pu dire que tout corps, on veut dire toute nature, est une ? Concernant le cerveau, les expériences en question ayant porté sur des sujets vivants (Jean Lhermitte : *Les Mécanismes du Cerveau*) je me demande de quoi on peut se réclamer pour soutenir que l'énergie décalée provient plutôt d'un principe rayonnement que d'une contraction musculaire. D'autre part, si même on admettait une vibration d'apparence d'un rayonnement cérébral (au sens psychique du terme), je ne vois pas comment cela-ci agissant directement sur le système sensoriel d'autrui, alors qu'il faut des appareils d'une sensibilité tout à fait extraordinaire pour constater la réalité du fluide en question. (Que la pulvérisation extrême, *amalgamée*, de tout système sensoriel soit due à quatorze piliers supportés par les mêmes merveilleuses de mécanique, ne semble nul à fait improbable). Autre objection : s'il y avait rayonnement, donc propagation électromagnétique, tout être se trouverait dans le champ du flux de ce rayonnement. On répondra que peut-être en serait quelque chose, il faut être attentif sur une longueur d'onde identique ou équivalente à celle de l'émission. — Justement. Ceci à dire que le problème se réduirait à un problème de sensibilité subjective, d'imprégnabilité, de perméabilité, etc. Vous, par exemple, la placidez vous donne des idées, en contact pourtant quotidien avec les éléments.

* A ce propos encore, je me souviens d'une conversation avec R.R., intime à l'époque de Mulsy (Seine et Oise). Les uns, disait-il, qu'on donnait aux démentes de l'asile, n'étaient ni elle aucune influence déprimante. Le spectacle de tant de déchéances la fortifiait plutôt dans son propre équilibre ; comprenant que l'existence même qui la séparait de ses malades, n'était pas vraiment franchissable.

* Quand on songe à ce que l'époque actuelle implique de dérèglements ; à l'échec même qu'on apporte à détruire la vie, à sacrifier l'effort du travail humain ; à la folie qui manifestement pousse à la plupart des demandes collectives de hommes ; quand on songe à cela, on se sent que s'étonner du faible pourcentage des déments. C'est donc qu'on ne glisse pas facilement dans la folie. La capacité de souffrance de l'homme, sa capacité de « récupérer », est à proprement parler prodigieuse. Il y a, sur le chemin qui de la santé mène vers la folie, il y a sur cette pente quatre d'écluses, de soupapes, de systèmes d'éclatement, que des millions de bêtes contre les hommes hostiles à la vie ont mis debout. Seuls les points de grime succombent avec une facilité relative.

3 — Les journaux arrivent avec retard. Et tout le mat est tout racorni, tout sabouff. Quelque chose, dans les services de transmission, empêche à ne plus bien aller. Il m'arrive de n'avoir rien que vers midi ; et, aujourd'hui, à deux heures seulement.

* Comme, évidemment, je sature de la partie du groupe Labemle, je mange seul et en

en. Néphos, Bilca, le citoyen d'honneur des Unions, se surpasse : c'est le poète de l'injure. Durant son séjour en Amérique, il était employé dans une compagnie de navigation. Son rôle consistait à aller cueillir les touristes à leur descente de train, à les piloter à travers les méandres des services douaniers et policiers, puis à les canaliser vers des hôtels, — de préférence sur les hôtels dans lesquels sa compagnie de navigation avait des intérêts. A l'issue d'avoir haïr les quai et les docks, il s'en trouvait un extraordinaire répertoire d'expressions du jargon yankee. Genre *ending the road* (il le lui-même, pour expliquer ce terme : — « A cheval sur la verge »), qu'il traduisait en français en « amener de son croc ». Et, très près de ses sous, jusqu'il se jure si bien que lorsqu'il vient de pointer sous l'arc aux carreaux.

4 — Lettre de ***. De toute évidence, il n'est pas seulement déprimé physiquement. Mais, cela, il ne l'avouerait jamais. Se l'avouerait-il seulement à lui-même ? Cela m'étonnerait. Plancher moralement, c'est à dire en prendre conscience, ne l'être que pour son art, voir à ses yeux une sorte de travail, une manière de dévotion à tout son passé, d'une remembrance recoude. Et ce qui le handicape, et qui amoindrit sa résistance, c'est qu'en lui le poids de son haut survole le penseur et le militant. Le connaissance de la réalité de ses propres erreurs, empêche de lui montrer que lui aussi entraine le poids d'une immense et absurde faillite, serait, serait presque un meurtre. Il s'identifierait avec d'une pièce, serait pris de panique ; et mourrait plus vite. Avec des titres de sa

maînes ont été par Keiser, son monnaie vers le Nord. Le feu d'artifice venant donc des Flandres, de la Belgique. J'ai souvent dans la lettre de H.T., me parlant de l'unité probable de son unité de Traviens en Belgique, au début de janvier, je crois. Si les Allemands prennent l'initiative d'attaquer, il semble en effet bien de leur qu'ils commenceraient par envahir la Belgique. — Ah, le diable soit des devinettes !

• Temps glorieux. Le ciel est d'une pureté originale, avec de très légers brouillages de nuages qui font penser à un voile de communion. Le ciel est désert, blanche, indolument touchée dans la poussière.

8 — D'une lettre de G. — « Ce qui me gêne dans l'écriture, c'est l'orthographe ; ça n'est pas exact et dans toutes les circonstances donne l'impression d'une façon uniforme. J'aimerais, surtout à son point de vue, écrire : — Je me promettais, si à celui-là n'avais goûté que peu de plaisir ; mais : — Je ne promettais, si au contraire, ma promesse avait été agréable. Il y a des lettres très, très, très, très. »

• Je songe à ce que Germaine aura pu lire, que c'est à dessein que je dis : (surtout) une petite idée, en la mettant dans la poche, par exemple, d'une Maléna : une femme ?

• Il nous arrive, parfois, de rencontrer une jolie femme, tout en elle paraît à peu près parfaite, la carnation, la chute des yeux, la démarche. — Cependant, quelque chose nous attire, nous nous hésitons : on dirait qu'un grain de sel nous nous releverait l'ensemble. Ce grain de sel, c'est peut-être

est le souffle ? L'air ? — Ah, puissance des impressions ! Tendant poids de l'onde lumineuse !

• — Journal de Gide. Monument d'intuition, de clarté, de culture ; et d'une intelligence si grande, si claire, si nette : d'une intelligence pour ainsi dire dispersée, sporadique, qui jaillit plutôt par à-coups qu'elle ne coule continuellement. Une intelligence à éclipses.

• Un échantillon de la prose d'André Breton, pour une belle, à tout prendre. — « On a dépassé la zone des flammes et déjà il faut montrer la terre par ses vagues leur rampe rose sur ce coin de terre étendue. L'air s'est dénoué à son tour sous la valeur des chemins poudreux qui ont recouvert le dimanche précédent les acclamations de la foule, à trois minutes où l'homme, pour concentrer sur lui tout le fier des hommes, tout le désir des femmes, d'a qu'à venir au bout de son épée la main de lumière ou croissant lumineux qui réveille tout à coup, le taureau admirable, aux yeux fermés. » (L'Amour Fou, Ch. V, p. 100). C'est là l'échantillon de la belle prose. Je transcris ces deux phrases au hasard, j'aurais aussi bien pu citer deux phrases différentes du même livre, mais le fait de les avoir extraites de la page 100 semble prouver que j'ai eu du malin, et de l'obscure, dit, car c'est très exactement à partir du premier nom de la première page que j'ai commencé à m'y bien comprendre.

• L'idée me vient de pasticher ce texte, comme si j'étais un, Breton, je m'adressais avec un plaisir à Breton, à ce genre de pensée. — « On a dépassé la zone vacillante de

la fable éternelle et déjà il faut courir la nuit pour voir flamboyer la rampe sur ce coin noir. Les chemins poussiéreux se sont défilés selon la volute de l'arc qui ont ramené à leur tour le dimanche précédent les foules acclamantes, à leur minute ou la femme, pour concevoir sur elle son la fierté des femmes, tout le désir des hommes, n'a qu'à venir au bout de son chemin la muse de bronze à l'épée lumineuse qui s'élève pour le taureau adonitabile, aux yeux tout à coup émus. C'est d'un genre facile et moqueur, parfois amusant, et, je m'en rends compte, du moins quant à ces deux phrases, d'un genre pas plus bon qu'un autre, et pas plus mal venu.

10 — Et puis voici la grande lagune. Les vingt auteurs de moi, s'allongent. Les plus fins m'ont semblé mettre une soudaine à leurs explications, semblent attendre que le premier obus leur connaisse la ligne du ciel. Mais la vache s'aplanit, tout devient l'œillet bicoloré, la nuque blanche et jaune, le lilas blanc et lilas. Les chevaux, la vache, les deux chèvres (vache et chèvres) que messieurs les officiers ont leur air pour leur petit déjeuner, paraissent tranquilles, avec un mépris souverain pour les locutions mais avec ces lentes explosions. Je voulais des coups d'herbe, comme les animaux, je voulais avec la certitude de vivre tout mon saoul, toute la portion de vie possible. Je voulais des trous dans la terre. Un obus fait un trou dans la terre, deux trous, dix trous, mais la terre ne s'en émeut pas, elle peut en supporter bien davantage. Je ne puis pas en supporter. Je voulais que les bombes

ne puissent supporter : eux, plus patients peut-être que la terre elle-même. — Ah, que ne sais-je dire. — Dieu vous garde !

* Nancy a été bombardée. Je pense à Henriette, 3, qui avec son bel, habile Vandocurre, tout près de l'académie militaire. Il y a un an, — ah, il semble bien que ce fut hier ! — j'étais venu les voir, à l'académie, depuis Chantilly.

* Sur. Nous avons écouté la T.S.F. l'onde du jour de Gamelin. Il n'y a rien dans cette courte proclamation qui puisse troubler, et pourtant j'ai eu comme un tic dans le dos en écoutant : — « L'Allemagne engage contre nous une lutte à mort ».

11 — Au Xylophone on discute ferme. — Maintenant qu'on a attaqué la France, les Américains vont bouger, vont être bilinges. Et Labernède approuve. — Ça, la France, expose Bilois, jamais les Américains ne permettraient qu'on lui fasse bobo. Ils se souviennent nous de Lafayette, tous, les boutemonts de Wall Street aussi bien que les fermiers du Middle West. Puis, ils nous commandent : ils ont de l'expérience, ces gars-là : des farinettes volantes, des obus pénétrants qui vous pulvérisent en lambeaux comme deux (ou trois) des tanks américains. Il les a vus, Bilois, de ses yeux vus (comme tout le monde, du reste, aux actualités L'Express). Sans parler des armes secrètes. — « Et pourquoi faire ? Pour se gratter le trou du cul ? Ils ne paieront de longue main, eux, l'acte de rat. Ils ne peuvent pas leur temps à se balancer les ouïes au dessus d'une glace. Et ce sont des durs, les bœufs

même. Seul un effondrement des bases sociales sur lesquelles s'appuient les institutions allemandes, effondrement consécutif à de graves défaits militaires ou à une stabilisation trop prolongée au front, entraînerait la disparition violente du monstrueux appareil de coercition que les nazis ont imposé à l'Europe, sinon au monde.

13 — Les Ardennes supportent le choc des divisions blindées allemandes. L'atmosphère est une rière de catastrophe.

14 — La Hollande n'est plus. Par la poche de Sedan, les Allemands s'engouffrent sur le sol de la France comme les eaux d'un barrage rompu. Décidément, cette ville a toujours porté malheur aux armées françaises. — Qui sera le Bouclier de 1940 ?

• Ah, je ne veux plus noter ici, en termes de communiqué, les faits du jour. C'est trop banal !

15 — Bilois, plus en forme que jamais, se frotte les mains : tant que les Allemands luttent en Norvège, ou des Belges, ils pourront espérer l'impunité ; mais, s'étant démentis envers la France, c'est aux Américains qu'ils vont s'affaier !

• M^{re} Caton-Bacars, plus lugubre, se retourne seul, admirablement seul dans ce grand local désert ; car, avec son départ, le foyer laisse le petit et seul le commerce des journaux continue à marcher.

• Soit. J'ai transporté ma chambre à côté

de celle de la « patrie » parce il y a une table. Il y a là un divan, une table, deux chaises, et je m'y installe... bourgeoisement. Mais, hélas, si rien va avec les choses, je doute que je puisse longtemps de ma nouvelle demeure.

17 — Ces jeunes vies qui, à tout heure, à tout instant, s'éteignent dans l'éclair d'un éclat d'obus. Mais même que je note ceci, des hommes meurent, les grands bonhommes velus et gauches — et si admirablement bêtes : avec, sur les lèvres, le doux, l'abandon mot maman ; sur ces mêmes lèvres qui, il y a une heure, un instant, débattaient tant d'ordres. Et là-bas, chez le mort, sur le pas de quelque vieille demeure, au comptoir d'une mercerie de village, près d'un fire où cuit la soupe, dans l'impasse sans air d'une ville, chez le mort personne ne sait que lui, le fils, le père, l'amant, qu'il est mort, que déjà il pourra sous le grand soleil de l'après-midi. Que jamais plus il ne reviendra. Jamais. Quelque chose est la notion de ce jamais ; de ce rien à tout, de ce point final à tout ; vous comprendrez : de ce point final.

• Il m'arrive parfois de m'étonner comment des gens qui me paraissent insupportables, haïssables à plus d'un titre, comment ces êtres réussissent à se faire aimer d'une femme. (C'est aussi que je suis encline à idéaliser la femme, comme si elle était prise d'une gloire à part). — C'est, me dis-je, c'est que personne n'est dévoué au point de se dévouer à elle-même, mais affection. Si je pense, vraiment, qu'en nous le beau, le bon, ne se trouvent qu'exceptionnellement ; et que, peut-être, seul l'exceptionnel est réel.

* Le tragique des événements ne dérange pas les mesquineries de l'administration bureaucratique du Bataillon : complots, intrigueries, coups de patte « en vache », — tout continue comme par le passé. L'homme ignore le provisoire ; il s'installe au milieu même de la mort, comme s'il avait la certitude de l'immortalité. Et je ne sais ce qu'il fait admettre : son manque flagrant d'imagination, ou son aptitude à se soumettre passivement au destin.

18 — Un colosse. Alcoolique au dernier degré. Il proie au *délirium tremens*. Conscience. Cœur de plaies. Les biceps déchirés. Ses tatouages saignent de son propre sang, qui gèle comme d'un laitaine. Mais, malgré tout, s'il est une la bou commune où tout à l'heure il ira choir, il se maintient encore debout — et il urine. Et quoique on sache à l'avance de la mort, jusqu'au dernier instant il paraît doué d'une force monstrueuse. Un soudain, il s'écroulera. Quelque chose en lui se rompra. Le colosse s'effondrera dans sa bave, dans sa hargne, dans ses tatouages qui vibrent sur ses muscles en lambeaux. On jettera une pelle de terre sur sa dépouille, on y semera des fleurs : il aura été d'un bon tueur.

19 — La guerre — la guerre —. Armés jusqu'aux dents, alors qu'il est encore nuit, on marche la nuit sans une seule cartouche dans le canon de son fusil.

* Le canon, jour et nuit ; comme un seul et même interruption. Habitude de ce vacarme, de l'odeur de charogne sous un ciel impeccablement noir. La peur elle-même semble désolée à une odeur po-

trable. Au soir, nous pourrions de mutes nos pensées, semblables seulement au « rai », à la lumière, à l'ombre, comme des animaux d'éclairage ou de laboratoire. Et la haine s'épanouit, comme un champignon. Doucement, silencieusement, nous atteignons la perfection.

20 — Gamelin a été débarqué, remplacé par Weygand. L'illustre général, réactionnaire jusqu'aux ossements de ses galons, ne m'inspire qu'une modeste confiance. Je le crois capable des pires lâchetés, capable, comme Thiers, d'ouvrir les portes de Paris à l'armée allemande, pour « maintenir l'ordre » en cas de mouvements populaires. Et c'est pour être sûr en vue de ce travail qu'il a été rapatrié de Berlin.

* Le courrier arrive plus régulièrement. Nous nous isolons du « dehors », comme dit Bernanos.

* En prévision d'un départ, d'une blessure, d'une « mort glorieuse », j'envoie à G. tous mes papiers.

* On pourrait pouvoir marcher jusqu'aux limites de toutes les distances ; jusqu'à ce que la peau sur vos os pète comme une coquille morte ; puis crever dans un doux bruit de chair qui gonfle ; puis changer en odeur.

21 — Les Allemands avancent à fond de train. Quant à nous, nous faisons de notre mieux pour « résister », selon la nouvelle expression, qui, à elle seule, fera le bonheur des chansonniers. — A condition que la race des chansonniers ne nous ait pas éduqués sous le capot de la censure.

23 — Tous ceux, trop impuissants, trop démunis d'avoir intérieur, qui ont bâti leur existence en dehors d'eux-mêmes, l'ayant élevée au niveau du commerce, en rentes, en bourses, de l'argent. Ils se trouvent soudain précipités sur les bords du néant. Et rien ne les pourra tirer de leur situation périlleuse. — leur expérience même qu'ils ont. Seuls quelques créateurs, quelques artistes, quelques révolutionnaires désespérés et jaloux d'eux-mêmes assez de raison pour arrêter l'avalanche. — Pour autant qu'ils n'aient pas été éliminés physiquement.

* Le soir, au bureau du capitaine Dendin, groupés autour d'un poste de T.S.F., quelques privilégiés écoutent les communiqués. Rabin, toujours à dépense à persuader aux auditeurs que la cause et la révolution régneront en maître à Paris, que le peuple de France s'est laissé « trahir » (sic !) par la junte internationale, que le sang de grisonille dans ses veines, que Dornwetter noch ein Mal ! le 14 juillet le soldat allemand dansera dans les rues de Paris au son des jeunes femmes françaises. — « C'est toujours pas avec la machine qu'ils se passent de leur temps fait S. Elle a quitté Paris y a 4 jours au moins ».

24 — Bilois compter sur ses doigts les parts qu'ils répartent de l'intervention américaine. C'est un lui, une idée fixe. Les Yankees, il les connaît comme ses poches, il a été en Finlande et l'Union il a couru les lacs majestueux et silencieux, il a vu un particulier de ce côté-ci de l'eau qui en sait autant que lui sur ce que Uncle Sam mangera, lui pense et ne pense pas. Et tout ce qu'il peut le

donc, c'est du moment d'ait. Le *Neuilly Act*, l'armement militaire et industrielle, l'hostilité de l'opinion publique à l'entrée en guerre des E.U., etc., aucun argument ne trouve grâce à ses yeux. — « Tu raisonnes, me dit-il, comme un porc de son côté le cas d'un malade ».

* O. du avec raison que seuls forment notre symphonie les et choses qui font vibrer notre sensibilité. Aussi, une communion intellectuelle ne suffit pas à créer des liens durables. Des adhésions d'un ordre rationnel sont requises en échange de notre adhésion aux idées et aux choses. Ces intuitions, il arrive que nous découvrons fort tard la puissance, et que pour nous étonner de son apparence puérile. C'est pourtant lui qui nous tient par le cœur, qui nous incline.

25 — Il est évident que tout le territoire à l'est de l'Alsace est occupé par les forces armées. On ne voit plus d'horizon que de longues colonnes d'hommes et de chars qui, sur des kilomètres, serpentent d'un bout à l'autre de l'horizon. Et pourtant le terrain ne cesse d'être, d'être devant, et tout proche — devant. Et je me dis que si Kéroux n'est pas dans le champ de tir de l'artillerie allemande, c'est qu'évidemment il ne représente aucune valeur stratégique.

* Les journaux continuent encore d'arriver, mais on voit bien que cela ne durera pas longtemps. Henri de Kéroux dans *l'Époque*, Pertinax dans *l'Echo de Paris*, Emile Baud dans *l'Ordre*, lui-même de Paris poétique : et parfois leur émotion, leur les remonter les accents des Montagnards :

encore un peu, ils succubent à une lente et
morne ; et il est après tout sans intérêt de voir
que ces journalistes écrivains sont si près
un fond d'oubli. *L'Action Française*, *Le Jour*,
Gringore, *Candide*, etc., obligés de se plier aux
figurations de la censure, affectent de graves pré-
occupations d'ouï cependant ils se permettent de
à hanté un redoutable canot électrique. C'est un
dur et ingrat métier, que celui de contrôler la
faillite d'hier avec le jusqu'au-boutisme d'aujourd'hui.
Les rédacteurs du *Temps*, occupés à leur
de gravité, coupent les cheveux en queue, et il
également on sent une atmosphère d'attente. On
n'a rien de commun avec les « jolies femmes »
du pays. Quant à l'*Ouvre*, dans Tabou et les
moyens et encore à des révolutions secondaires,
sorties en droite ligne du cabinet noir d'un petit
goguet. Pour ce qui est des journaux qui s'occupent
tout, on se contente d'y répondre le lendemain
« Ohé ! » dont les lettres, la censure et la guerre
seraient indignes d'un élève de quinquille.

26 — Le calme de notre secour. Le silence, la re-
tente, l'absence de toute agitation, l'absence
l'esprit d'imaginer l'ampleur du drame des
souffrances, malgré tout, les tempêtes. Mais il n'y
n'est qu'apparent, la nervosité grande de jour en
jour, et les haines, comme l'écume du vent, se
croissent. Les instincts les plus dégelés y
leur pâlir. Les rapports se s'expriment par
injure de la plus documentaire espèce. Le plus
venir qui nous reconstruit, craquelé, et la
émerger, pustule grandie en mille ans de
tion. Je ne puis m'y faire. J'ai une boule de

de l'effort de l'esprit, un effort d'angoisses me
est un moment.

* Le silence me revient la pensée que si nous
trouvons au combat, dans l'intervalles mille des tanks
et des avions puissants, peut-être bien que nous au-
rions encore une grandeur d'hommes. Car ce
est démesuré, c'est l'incertitude, l'incertitude, et le
surtout obscur et insaisissable d'avoir la victoire
d'être de s'en tirer indemne alors que d'autres cré-
ent.

27 — Je m'efforce de revenir chaque jour à ce Car-
tes. Mais quelle lassitude. Il semble pourtant que
nous en à noter, nous à croquer en ces heures
expérimentelles de grandeur et de misère. Il faut
à leur lasser un témoignage, aussi imparfait soit-
il, de ces jours où, inéluctablement, s'accomplir le
deux de l'humanité.

* Quelle bête ! Comme si mille autres soldats,
de tout grade et de toute nationalité, allaient faci-
lement la chance de barbouiller chacun son jour-
nal de son roman de guerre.

* D'abord, Kérenski. Nous sommes dans la ré-
gion des épreuves. Les coups de départ de
l'armée ont été théâtralement les barbares, et alors les
pauvres s'ouvrent et se referment, les multiples s'ap-
parent, la misère frénétique. Mais on peut passer tout
ce temps de rien sans rencontrer une qui vive.
Et la misère, elle-même, tellement solennelle
sous deux chaparrons.

28 — L'appel insensé de la campagne, son ap-
pel presque hypnotique. Il faut enlever deux

beutes du matin, je me suis levé, le 1er août.
d'étoiles bravaient une pluie à peine interrompue.
Mon pas craquant sur le gravier de la route, dans
l'intervalle de deux canonnades, seul se per-
dait dans l'immense silence. Tout paraissait
craquer, une grande flaque d'urine dans laquelle
d'innombrables saignées se seraient prises, immo-
biles et comme pétrifiées dans l'attente, et seul
l'instinct de proie faisait d'elles des êtres doués de
vie. Je n'avais pas peur mais cela m'excitait étran-
gement, comme si je m'étais drogé. Je suis le
milieu de la route, mes yeux s'étaient habitués à
l'obscurité, les blancs encaillèrent des lignes
sombres sur l'écran opaque de la nuit, et il sem-
blait que chaque centimètre s'ouvrait sur un autre
glissant où haletaient des monstres noirs. De temps
à autre un coup sourd et laid s'échappait de la
magnante épaisseur des buissons, et c'était un
ruade de cheval martelé dans l'espace exigu d'une
écurie de fortune. Impression que d'innombrables
regards vous guettent, que des yeux immobi-
bles battent dans l'espace lointain de vos yeux
commettre un faux pas. Puis, repus, je suis tombé
dans un lourd sommeil et eus un rêve en lequel
me hallucinait. J'étais assis, en je crois, une lim-
ousine me montrant le dos, installée entre mes jambes,
comme si tous deux nous cherchions une mu-
tuelle, elle devant et moi en arrière. Elle fut en-
core que légèrement voilée d'un châle, et se
traversa sur l'une de ses épaves. Je la flagellai
avec une branche de buis, sur le dos et la poitrine.
Comme cela se pratiquait dans les sautes courtes.
Puis, soudainement, de très nombreux soldats
nous entourèrent et défilèrent devant nous.

La femme, devant moi, comme si elle n'avait au-
cune que cette apparition, commença de danser
des signes d'une grande expression d'instinct, tou-
lant presque en parvenant. — « Ce n'est rien, dis-je
en la flagellant toujours. » Ce sont seulement des
signes d'instinct. Ils forment un cercle de plus
en plus étroit autour de nous deux, et il s'apprê-
te à se briser. Je repris nettement, à portée de
voix, un adulte paraissant vouloir intervenir ; mais,
celui-ci va seul contre toute cette multitude de
monstres, il s'enquerra prudemment. A l'instant
où les adolescents allaient me tirer de ma position
proches et s'échapper, je saisis l'un d'eux au poi-
gnant. — « Attends donc un peu ! » dis-je. J'étais
sur à l'instant, tout à fait prêt à mourir. Réveillé
en sursaut, je me mis à courir et à chercher ; car il
est évidemment sûr que je me souviens d'un
don avec un tel larm de défilé. Il est cinq heures
moins dix du matin.

10h.

« Il n'y a plus personne à Kerkarel, hormis
quelques groupes. Disséminés par petits groupes
sur la route, nous attendons les canons, qui ont
commencé à tirer de retard. — Car c'est à notre tour
de nous en aller.

* Canons et canonniers sont partis dans
les premières heures de la matinée. Plus de « rou-
liers ». Nous défilons sur le pont, d'un qui
peut de pain et de sel. Et nous attendons.
* Trois heures de l'après-midi. Voici les ca-

* Ses heures du soir. Arrivé à Suze. Très à bombardement.

* Enorme grange, où nous nous employons à rien que mal. Avec Labernède, Billa et Fermanil nous avons déniché un réfectoire sous les combles et nous nous y installons. Il y a, juste en dessous, une écurie où loge un magnifique étalon et deux superbes poulains qui aiment qu'on leur gratte le cou.

2 — Nos affaires à peine débarrassées, nous avons l'ordre de refaire nos paquets et de nous remettre en route.

* Soir. Barroville, à quelques huit ou dix kilomètres de Suze. Avons longé durant tout le jour le remblai du chemin de fer, avant d'aborder l'ouest. Le groupe Labernède, au complet cette fois-ci, s'installe dans une maisonnette délabrée, au premier étage, dans une pièce où on lui laisse nos attendus, héritage de nos précédents.

3 — Ayant emporté une portion d'appareil électrique de Kerkanel, je m'attache à installer un lampage individuel au chevet de chaque berceau. (Chacun de nous s'est chargé d'une « lampe telle » : assiettes, couvercles, couvercles, etc., etc. Ah, combien difficilement on se fait à l'idée de la guerre !)

* Visité, en bordure du pays, un hameau en longueur, genre hall pour servir de lieu de refuge, où il est question d'abriter un Pope. En effet, des soldats s'y affament, bûches, comme lavent des vitres et des tasses, etc. Et je m'en

viens tout étonné, comme si j'avais vu là une preuve que rien encore n'est perdu.

4 — Ramis au capitaine Desdun quelques six cents francs, produit de ma gestion au Pope de Kerkanel, ni depuis le départ de M^{re} Caron-Batara.

* Des types qui n'ont jamais rien compris à rien, boient à leur boisson, à leur bistrot, à leur état de rigueur, les yeux fixés sur France, disant qu'elle est pauvre et commant, ah là là, la disant négroïde, négroïde, maconique et capitaliste. Raison Sturtevant n'a pas de meilleurs auditeurs que ces créatures zélées, ces lâches invétérés, qui toujours sortent du vin du plus fin. Ah, heureusement que, tout de même, ils ne sont pas nombreux !

* Je m'indigne. Me sens devenir grand de colère. De véritables envies de meurtre me prennent et me tiennent et ne me lâchent pas. Des envies pour passagers. Des envies sinistres, que je refuse, que je voudrais pouvoir arrêter. Une volonté de crier, de mettre en pièces. N'importe quoi. Dans un bois, enroulé derrière un parage de cisternes, une mitrailleuse entre les mains, je jure. Il doit y avoir une espèce d'oppression à mourir sous une rafale de balles !

* Comme, cette trêve qu'on en fait !

5 — Epaves couvertes en gare de Morhange : garnes, valises, pochettes. Un soir sur trois, de garde dans une grange, face à l'église.

6 — Plus de courrier. Les Allemands sont ou ? Sur Aves ? Devant Abbeville ? Devant Dunkerque ? Ligne Weygand. La Somme. Nouvelle of-

lensive... Nouveaux miracles... Pourquoi le monde ne serait pas du côté des Allemands ? L'avez-vous vraiment tout fait le camp ?

* Bâle, plus que jamais, métrépoliquement, cumpoe sur les Américains. H., notre capot de clerc de notaire je crois, un vieux de la vieille, il a fait celle de 1914, qu'il a terminée avec le grade de lieutenant, paraît avoir une vision plus lucide de la situation. Il ne pense pas qu'on puisse « côlmatier » efficacement. Les Allemands, suppose-t-il, prendront Paris, parce que Paris ne se peut défendre. Il estime, par contre, qu'une victoire et nombreuse armée doit se trouver en Normandie et en Beaugrain, destinée à pousser les Allemands à revers. A ses idées, la bataille décisive aura probablement lieu sur la Loire. Je pense qu'il ne dit pas tout sa pensée : qu'il n'a que la simple superstition. Quoi qu'il en soit, les choses prennent une vilaine tournure. Et, à nos regards les Polonais, encore qu'ayant les Roues d'acier et dos et une frontière démentiellement longue à défendre, sans lignes Maginot, sans canons. Mais les Polonais ont fait preuve de qualités pendant que pourraient leur envier Belges et autres Français.

7 — Chaque jour, depuis le lendemain de notre arrivée à Hamoville, nous déchargons d'innombrables wagons de graviers et de sable. Je ne dis pas que si tous ces matériaux continuent d'arriver en si grosses quantités, c'est que de nous-mêmes on espère tenir cette région avec l'impensable que y organiserait au réseau de fortifications de ce

point. — A moins qu'il ne s'agisse de matériaux destinés à y a des mois.

* Je travaille mesur. De temps à autre, dans la bonne chaleur du ciel, à très haute altitude, des escadilles se acoilles à coups de D.C.A. apparaissent et disparaissent comme par enchantement.

* Tranchées, nids de mitrailleurs, petits ouvrages blindés, casernes ingénieusement camouflées, etc. ont été aménagées à la hâte un peu partout dans la campagne environnante. Les routes sont barrées de chevaux de frise. Et dans la haute nuit, éperdument, les grillons chantent.

8 — Ce matin, alors que j'étais de garde, on a signalé des parachutes camouflés en officiers français. Basse à travers champs, le doigt sur la gâchette du fusil. Retour bredouilles.

* Après le bombardement de Paris. Hauts cris, larmes impétueuses, vous vous rendez compte mes amis, Paris, bien, la Ville Lumière. Le monde, paillard, en a même d'indignation. Comme si la vie d'un badaud des boulevards valait mieux et plus cher que celle d'un petit bourgeois de Lille, de Nancy, ou d'ailleurs !

* Le capitaine Desclaux m'informe que je suis définitivement affecté à la 9^e Compagnie. — Ah, tant mieux ! Tant que la bureaucratie va, tant va.

10 — Fréquentes patrouilles aériennes des Allemands. La D.F.C. en active, mais depuis longtemps, semble-t-il, plus d'avions alliés dans le ciel.

* Un peu partout, les champs, avec approches de la voie ferrée, sont criblés d'ennemi. Ça et

là une maison démolie. Dès qu'on arrive se met à l'œuvre, deux filets nous cachent entre les pyramides de tôles et de poutres. On nous surveille.

11 — Entrée en guerre de l'Italie fasciste. Comme les Maîtres et autres agents du fascisme nous trouvent leurs accents d'indignation ! O lapins ! O larbins ! Qui, par esprit de classe, s'élève vocifère nez dans le cul d'un lépreux, en veut maintenant que cela soit la fleur de lys !

• L'héroïque Hermin, qui avait marié une fois de quatre cent mille hommes contre une poignée d'Éthiopiens armés d'arcs et de flèches, l'héroïque Hermin a attendu que la France fût à genoux, pour l'envahir par derrière. Courage de héros qui, la nuit dans les pailles, modifie les jarrets d'un vaillant blessé à mort.

• Le soir, retour de corvée, je me lave de pied en cap à l'abreuvoir qui se trouve sur la route, en retrait du pays. (C'est une sorte de lavoir, on se voit par de l'extérieur, à moins de nous y chercher). La chose a dû être rapportée à tu Rossignol, commandant de Place de son côté, lequel, sans plus tarder, a fait punir une seule armée aux abords de la maison. Consigne : défense de se laver plus bas que la ceinture.

12 — Depuis ce matin, occupés à flagrer des bûches et à capotiller à l'aide de haches les machines qui, à cet là, boudent Bismville.

13 — Avec quelques gars de ma section, nous allons à maçonner, sur la route de Moulange, des chicanes faites de grosses pierres. Puis, par

du subconscience les tanks allemands — Tu penses ?

• Hier, Radio Stuttgart annonce que la W. E. H. a atteint les hauteurs de Paris.

• Maintenant, maintenant je sais que c'est la fin des lancers. Tant que Paris n'était pas occupé, tous les esprits étaient peints. Je n'imagine plus être dans la situation, une résistance efficace. À partir de Paris, la France devient une province. On continuera à se battre un mois ou deux, « pour sauver l'honneur », puis on déposera les armes. Mais après ? Après ? Après ?

• Après ? Après la guerre, elle, ne sera pas tout pour nous. La France n'est qu'un chaloupe dans la grande chaîne des puissances aux prises. La « compétition » continuera de plus belle. Et il n'est pas sûr que le *Herrmann* aura le dernier mot.

• Mais quelles horreurs en perspective ! Quelle abomination de meurtres infâmes, d'exterminations en masse ! Quelle situation de sadisme, sous le couvert d'une idéologie ! O compagnons de route qui marchez sous la hache nazie ! O Juifs qui mourrez sous la machine nazie ! Je suis — je suis — je suis avec vous !

14 — Ce matin, à sept heures, nous faisons quelques-uns à vérifier la construction des chicanes sur la route, à l'embouchure de Bismville même. Une escouade d'arçons nous escorte à haute altitude, évoluant au dessus de notre chantier. — « Des Annonces les avertis, — nous prévenant s'y connaître, être à même d'identifier la matérialité des engins au malheur des machines. Et, un quart d'heure plus

tand, un gros obus nous est arrivé sur le coin de la figure. Il a percé à une cinquantaine de mètres droit devant notre chambré, près d'un ours et de travailleurs, où deux de nos types ont été plus ou moins ensevelis (Marcu, un Polonais, premier d'une vilaine dentition, et N., un Nègre, particulièrement peureux). Un bruit comme d'une grande façade qui s'écroule, un souffle à déraciner les arbres. Je me suis plaqué à terre, l'instinct me d'entre engouffrer, il éme aspiré par la terre. Puis, me le monde s'est mis à courir, à sauter par dessus les haies des vergers et les forêts de la nuit. Je ne sais comment, après une occasion de boucherie, nous nous trouvés dans une clairière où des bœufs à nous paissaient tranquillement. Je tenais mon fusil à la main. Une jeune femme et deux enfants en bas âge couraient en rond, dans un espace puis dans l'autre, comme pris de terreur. Je ne m'ai crié de se plaquer au sol, mais ils ne comprenaient plus le sens des mots. Un autre obus arriva en plein fouet dans le village, soulevant une colonne de noire fumée.

Avec deux ou trois autres types, nous nous sommes mis à courir dans un champ de blé, au-dessus du pays à notre droite. Des avions allemands patrouillaient dans le ciel, dirigés par de leur artillerie. Ils se posaient de la D.C.H. et semblaient l'ignorer. Pas plus à Barroville qu'à dix milles à la ronde, de quoi nous empêcher de la barette qui nous vint. Au lieu de l'éclatement, à la colonne de fumée, nos types ignoraient qu'il devait s'agir d'un obus de 210. Notre armement, à nous autres, comprenait dans nos fusils Lebel 1913 et en deux millions

leurs de la même époque, qui constamment s'envolaient. Pas trace d'un avion français.

Le bombardement a duré quatre heures, jusqu'à midi exactement : un obus pour Barroville, un obus pour Morlange, puis à trois km. au sud-est. J'étais couché dans une pièce de blé, en compagnie de plusieurs autres soldats. Les avions ne cessèrent de patrouiller. Quand nous entendions le coup de départ, le projectile était pour Morlange. L'obus passait au-dessus de notre groupe, avec un bruit rauque de bête qui va à l'assaut, puis éclatait. Nous voyions nettement la puissante colonne de fumée qui aussitôt suivait l'explosion, s'élevant d'un seul jet à une hauteur fantastique. Face au ciel bleu, l'air s'ouvrait sur le passage des projectiles, comme une éponge qu'on déchire, et on croyait voir le sillon qu'ils traçaient derrière eux.

À midi et demi, j'ai regagné le cantonnement. On se comptait. Pas miracle, personne ne manquait à l'appel. Ordre fut donné de s'installer dans le camp à la nuit. On se mit à l'œuvre. Rassemblement hors du village, près d'un bouquet d'arbres, à l'ombre des tranchées. Femmes, enfants, vieillards, se pressaient dans nos rangs, comme si nous avions le pouvoir de les rendre invulnérables. Puis, à deux heures exactement, le bombardement recommença, par avions cette fois-ci. On eût dit qu'ils étaient arrivés juste le temps de prendre la soupe.

Le même manège que tout à l'heure : un chapelet de bombes pour Barroville, un chapelet de bombes pour Morlange. Je voyais les bombes tomber sur ce dernier pays. L'air se déchirait plus au-dessus de la ville, puis, on entendait quatre ou quatre lourdes explosions presque aussitôt sui-

vies de l'inévitable colonne de fumée. Nous n'avons rien à leur opposer, et même la D.C.A. s'était tue. Les appareils allemands se succédaient à trois, se soulageaient de leur charge, tiraient des rafales de mitrailleuse. Nous nous tirions sans mot dire, pressés comme des lions dans l'étroit boyau. Et dès que les avions japonais sautaient pour quelques instants, nous rampions de haut respirer un peu d'air.

* Il faisait tellement chaud là-dedans, tellement étouffant... Le manque de place empêchait de se débarrasser de son sac, de se dévêtir. Nous nous posions positivement dans notre sac. D'abord personne ne dit mot, c'était soigné comme baptême, mais peu à peu des voix se firent entendre, des plaintes, plutôt laborieuses, vaguement narquoises à propos de ces Fridolina qui ne savent pas voir, qui n'ont pas leurs yeux en face des trous, etc. Et si clair, moi y compris, d'un air de se précipiter comme la toux. Enhardis, certains se repaierent par la tranchée, feignant l'indifférence. Le capitaine Comprimés de toutes parts, les femmes tendues et serrées dans leurs robes la mantille qui pleuraient. Profitant d'une accalmie, je bondis hors de l'abri et me précipitai en avant : il y avait un trou de mitrailleuse à quelque cinquante mètres de là dans une clairière complètement à découvert. Je pensais pouvoir me blottir, en attendant mon L'ennemi était déjà occupé par deux avions. Le nédé et H., notre caporal-chef. C'était un rond, un boyau circulaire profond d'un mètre et demi à peu près, large juste assez pour permettre de se mouvoir. J'étais là depuis deux heures environ, quand les avions revinrent. L'un d'eux

après avoir lâché sa cargaison de bombes sur Montange et vint sur l'abri. Paru piquer droit sur nous, au-dessus d'un carrousel par une branche d'arbre. C'était probablement une illusion, il avait vraiment l'air qu'il s'écroulait d'avance l'emplacement de notre abri pour le viser ; et sans doute nous l'eûmes dépassé en tirant à l'aveuglette, quand, brusquement, Labennède et H. furent pris de panique. L'un derrière l'autre ils sautèrent le parapet et se mirent à courir dans la clairière comme des rats empoisonnés. C'était exactement ce qu'il lui fallait, à l'observateur, là-haut. Labennède et H. n'eurent pas parcouru vingt mètres qu'une grêle de balles de mitrailleuse leur rasa les talons. Mais leur fuite n'eut pas seulement pour effet de les exposer à être tués comme des lapins - elle permit en même temps à l'aviateur de s'élever mon refuge (et peut-être aussi le grand abri collectif, vers lequel ces deux-là couraient vers à terre). Maintenant l'aviateur pouvait vraiment tirer sur moi, j'avais l'impression qu'il allait se embouquer, me passer au travers le corps comme une flèche. Une fraction de seconde, j'eus moi aussi la pensée de bondir hors du trou, de me mettre à cheval dans le pré, mais au même instant j'étais déjà couché sur le flanc, tenant mon sac à deux mains au-dessus de ma tête, et prêt de bouclier. Et, tout à coup, un sifflement aigu, déchirant, ardent, de plus en plus distinct. Tout en lançant d'un oeil l'aviateur qui piquait toujours sur moi, je pensais : - Comme c'est curieux... Le sifflet d'un train. Ce n'est que dans l'instant qui suivit cette pensée que je me rendis compte de son absurdité : il n'y a pas de voie ferrée à Montange. Des fois j'ai cru de penser. Une torpille

16 — Trois heures du matin. Avons marché comme des forcenés. De temps à autre, un régiment avait fait jout, des avions nous surveillaient au petit bonheur. Je suis éreinté de fatigue. Mon mal de frêle, ma baloutière, pèsent des tonnes. Derrière nous le ciel s'illumine d'une gigantesque lueur. On dirait que toute une poignée de la mer flambe.

* Il fait un extraordinaire clair de lune : une cette clarté qui monte à l'horizon, un troupeau phénoménal d'autre boréale. Je suis assis sur une borne. Plus une goutte d'eau dans les bidons. Nous crevons littéralement de soif. Pendant que nous faisons haleine, des milliers de milliers d'hommes défilent sur la route en direction du sud. Innombrables chariots et équipes chargés jusqu'aux oreilles. A voir ces attelages, on se demande ce qu'est devenue la fameuse motorisation de l'armée. Nous sommes dans le ventre depuis hier matin.

* Nous apprenons que les Allemands tiennent à St. Avold. C'est donc apparemment de là qu'ils nous ont arrêtés de leurs obus. Au fait que nous marchions, que nous leur battons la route en fendant le camp, nous les avions sur le dos et qu'il ne soit longtemps. Dans le silence, le choc claque.

* Châteauneuf-Salins. Six heures du matin. Je me suis réveillé sous un camion, dans une zone nue. Impossible de me rappeler comment j'ai pu pour m'y trouver. Hier, — ou plutôt ce matin à l'aube, — mon unité s'était démantelée dans la nuit, puis dissoute dans le flot des fuyards. — Les fuyards, car il serait ridicule de parler de «

troupe sur de « nouvelles positions ». Des cohortes de crâtes embolent le pas sur unités en débandade : troupe, vieillards, enfants à pied, à genoux, enroulés dans des chariots, tirant par la bride un cheval, une vache.

* Une Salinoise me régale d'un bol de lait. Presque impossible de se ravitailler dans les épiceries, les cafés, chez les boulangers. La France fait ses ballons, la France fuit le camp. Sur le seuil de leur porte, des gens pleurent. Et dans le ciel, comme des ours, des avions allemands. Quelqu'un eut dit que la municipalité, la gendarmerie et autre fiscalité a pris la poudre d'escampette.

* Sept heures. Je me réveille en marche, à la hauteur de mon unité. Elle aurait pris la route N 74, et serait dans un village du nord de Salins.

* Dix heures. Pas plus de mes pionniers à Salins que sur ma main. Nous sommes une quinzaine de notre Compagnie à leur courir après. Genulement obligés de nous plaquer dans les fossés de la route. Il fait une chaleur torride, je me suis ma capote et mon linceul. Avec Bilou, « l'anténor », nous sommes restés près d'une heure à plat ventre dans un champ maïs-cornes, un épicé maïs-cornes au dessus de nos têtes et tirant par derrière. Pas la moindre trace d'un avion français. Seuls se font entendre quelques canons de DCA, dont les obus éclatent directement au dessus de nos têtes. Personnes vivantes dans la zone morte d'un sous-bois. Bilou me raconte qu'il était enrôlé en France pour se marier, et qu'il devait repartir par le Normandie, en septembre 1939.

— « Ça m'apprendra », dit-il péroramment, comme

S'il comptait tirer un enseignement pour l'avenir de cette fâcheuse expérience. (Pendant qu'il raconte son aventure, je remarque que son langage est tout différent de celui dans il se sent la hantise : C'est que, lui et moi, dans un instant ou il me parle, nous avons eu l'un de soldats, pour redevenir simplement des hommes.)

* Quatre heures de l'après-midi. Hôpital, en la route de Vic-sur-Seille. Des centaines de nos allongés, tournaux et geignants, les pans de la panse pleine, car tout avait fait une terrible razzia dans la base tout de l'endroit, et une certaine de poules y est passée. D'ores, les pains à moitié crus, gâtés avec leurs entrailles, et leurs plantes, à la hâte, ils pensent d'être obligés de vider les lieux avant que les ruzelles soient occupés et curés. De temps à autre l'espèce se travaille, et de temps à autre une belle œuvre à tout en planches et un homme prout se tiennent. (Je n'ai pas eu connaissance que quelqu'un se soit blessé : mais ces longues turqueries malades sont fort nombreuses, et si se les a pu parcourir, quand un avion se casse contre tout le monde, comme sur un signal, se brise sous les lits.)

* A midi, avec Bilou, nous avons abordé chemin. A la jonction de deux routes (N 74 et 75) un motocycliste de notre bataillon, penché à la recherche des trains et des dépôts, nous a dit savoir que ce qui restait de l'unité se trouvait à quatre kilomètres en amont de Châtenoy-sur-Seille, la route de Vic-sur-Seille, dans cet endroit, ce moment nous conduisons. Alors nous nous sommes trouvés ces renseignements, et l'unité

sur lequel nous nous sommes fait volerement surpris. Laisant choir sa machine, le motocycliste nous a dit : et nous, Bilou et moi, chargés de nos sacs et de nos fusils, nous le suivions en copiant. Et tout à coup, comme atteint de la peste, nous l'écroulons retournant de l'indolence ridicule, de l'indolence tragique de tout ça, du ciel, du monde, du monde éclatant, de la campagne verte, du soleil brillant qui crachait aveuglement la mort, de la motocyclette abandonnée dont la roue avant tournait silencieusement sur son moyeu, de notre lune éperdue — vers quoi ? vers où ? et je demeurai sur le croisement des routes, chargé comme une bécasse, le fusil à l'épaule, la hantise au dos, effluant minable dans la grande irresponsabilité des choses.

* Cet hôpital a été évacué il y a deux jours. Je suis dans les salles d'opération, dans les laboratoires : matériel sacrifié, points Roengen démontés, billes évacuées, bocaux et flacons pélemêle dans un amoncellement de déchets. Quelle désolation !

* Quelqu'un a eu l'idée d'employer, pour y remplir sans hâte, de petits chariots montés sur roues cannelées, idée de génie. Ce sont de tout petits chariots, à deux roues à rayons, genre vélo, légers, maniables, destinés je pense au transport des blessés en première aide. Nous nous constituons en équipes de six, amarrons notre bousille, et les longues salles sont d'un bout à l'autre envahies de dizaines de ces voitures chargées tant qu'il se pouvait. Je suis d'équipe avec Bilou, Lancelotti, H., capitaine-chef, Fernand, et le garçon qui à Reims, nous ravitaillait en gâteaux caennais, et nous des officiers, un type malade, anémique,

couvert de furonculose, d'une macropéculé pathologique. Nous défilâmes à la ombre d'une longue cohorte de bombardeurs itali, tels comme des ailes, longeant le bas côté de la route et la

17 — Dombasle. Y sommes arrivés à l'aube, après une nuit de marche par clair de lune impitoyable. Avons traversé un épais bois, sur un chemin profond, où des dizaines de canons de campagne et d'autres véhicules motorisés nous laissent à route, abandonnés en panne. Une des roues de notre voiturette était grippée, mais nous n'avons eu raison en en badigeonnant l'axe et le roulement à billes avec de l'huile prise dans une boîte de sardines.

• Deux heures de l'après-midi. Nous étions dans une grange, sur de la paille fraîche et la journée splendide. Les avions allemands ne cesse survolent la région, mais je n'en ai vu aucun moins que les jours précédents. On nous dit de nous tenir prêts, pour repartir dès la venue de lui. Avec Bidois et Labemède, nous avons dû nous à route grippée et l'avons remise en état.

• Des dizaines de milliers de soldats allemands avec eux tout leur équipement, se dispersent un peu partout. Tous attendent l'ordre de la rue pour filer plus avant. — Filer où, bon Dieu !

• Cinq heures. Il y a quelques heures d'alerte : on signalait (on — c'est probablement des bruits qui courent tout seuls, sur les lignes de la pagure), on signalait l'approche d'une colonne de tanks allemands sur la route de Nancy. Les

remer deux types, on me fait prendre position, ainsi de l'un de nos deux tanks-mitrailleurs, sur une petite éminence bordée de trous de bombes ou d'obus, face à la chaussée asphaltée, tout près d'un petit pont qui surmonte un ruisseau. Comment dire l'absurdité de cette insupportable « résistance » ? La mort dans l'âme, nous attendions les tanks, pour leur envoyer quelques balles de cet outil tout juste bon à tirer des lapins. Je m'étais accroupi, embarrassé de mon sac, de mon fusil, de ma barquette (ce que je puis la détester, celle-là !) fondant littéralement sous ma capote serrée à la taille par le mitrailleur et bouillonnant réticemment, ah mais ! Nous avions vu sur un bout de route, trois ou quatre cents mètres, et nous les attendions donc, nous les guettions, les fiers à brat, les Ariens conquérants d'un monde en luxofaction, nous, avec en nous deux mouches, dont au surplus aucun de nous ne connaissait le manège exact. Puis, brusquement, nous nous aperçûmes que nous étions en vain et pour tout un seul magasin de cartouches, de quoi tirer une minute à peine. L'un de nous courut en chercher d'autres, mais avait dit qu'il ne s'agit de rien, on était arrivé de quitter la position : c'était une fausse alerte. Il s'agissait bien de tanks, mais pour une fois c'étaient des engins français. Nous avons plus bagage, ramassé notre fusil anti-tank, et regagné le gros de l'unité, en traçant la jungle sous l'écrasant soleil.

• Huit heures du soir. L'ordre de nous replier plus avant n'en pas encore arrivé. Les deux motocyclistes du Bataillon sont la navette entre le P.C. du capitaine Dendon et je ne sais quel Q.G., lequel ne doit plus savoir où donner de la tête. On nous

recommande cependant de nous tenir près à se
partir à tout instant.

* Mais et moi avons trouvé un lit dans une
vieille habitation du pays, trop vieille pour être le
camp avec les autres. En grand secret, nous la
cibons de nous gliser entre les draps de ce pauvre
dernier plumeau, en évitant tout contact avec
du dehors du campement, afin qu'il vienne nous y
veiller au cas où l'ordre arriverait de se rendre et
sortir.

* Le soir tombe avec une indolente quiétude.

18 — Il est midi. Nous sommes à Crémant, vi-
lage aux abords du canal de la Maine au Eue.
On nous fait percher nos quarts dans une halle
plus qu'à moitié démolie, à l'extrémité sud du
pays. Nous nous y engouffrons les uns sur les autres
et est à peu près impossible de se déplacer. Le so-
leil est torride. Les bras commencent à se
tiquer. Nous avons quatre Dombas à nos côtés
du matin. A sept, nous traversons Caudebec.
Nous, je veux dire des réfugiés normands, de bonne
souche, de toutes provenances. Les Dombas, eux
qui n'avaient pu ou voulu fuir, se couchent au
seuil de leur demeure et pleurent. Les autres
se tordent les bras, se passent les uns sur les
autres d'un geste d'ennui. Pas trace d'un
drame, d'un service d'ordre quelconque. Tous
nos chariots, nous avons 25000 livres d'argent
complètement. D'ailleurs, en Mars, à Caude-
bec, j'étais loin alors d'imaginer que j'y
viendrais à pied, arrivé à une roulotte par
bande militaire, modeste habit dans la boue et de
toute de l'armée française. Dans les yeux, une

long de la route, des centaines de troupes de
soldats. L'écoulement s'abandonnait à une accu-
sation muette. Presque se s'en préoccupait. Ils
étaient épuisés physiquement, et moralement
donc, épuisés avec l'inconcevable : la capture,
la mort possible. Et nous autres, qui marchions
sans, qui travaillions contre nos carcasses mu-
nibles sans l'insolence splendide du ciel martial,
et allions nous, vers quels refuges incertains,
vers quelles errances absurdes. Chacun cherchait
son allée, le regard morne, l'âme aux aguets,
près à nous plonger plus vite au moindre rui-
sselement d'acier, toute notre sensibilité, toute
notre humanité réfugiée dans nos pieds saignants.
Et sans cesse, à chaque pas, un homme se dé-
tachait de l'armée coloniale et se laissait choir dans
le ravin creux au paquet de viande au sortir d'une
doune de tomates.

* Hier soir, avant de nous gliser dans le lit de
notre vieille habitation, j'ai assisté à une scène que
je n'oublierai pas de vivre. Une jeune femme, cou-
verte d'un cache de cuir de couleur cycliste, vêtue
d'une culotte gris, pédalant à vive allure en direc-
tion de l'ouest. Dans un moment, elle précéderait
sa poussette, elle ralentit pour prendre le vi-
sage, quand tout à coup elle fut happée au vol par
un soldat en uniforme, renversée de sa machine et
immédiatement placée par le saint homme, lequel
lui fit s'acharner sur sa victime, hurlant d'une
voix perçante : — « C'est une canaille ! C'est une
canaille ! » Des soldats se sont précipités. Hurlant
à grande voix le religieux, ils ont levé la jeune
femme. Elle saignait de la bouche et du nez. On
lui a les papiers, c'était une Lorraine repliée.

balle dans l'oreille, et basculèrent la mitrailleuse dans la fosse. Puis, tous ensemble, ils y allèrent autour de la bête, qui tremblait encore. C'est là où j'ai vu un officier leur montrer l'endroit où il a levé ; ils l'auraient abattu comme leur bête. Un instant plus tard ils s'écroulèrent dans un silence de mort. Le tout sans desservir les deux sans perdre un mot.

* C'est arrivé il y a de cela une demi-heure. J'ai été faire un tour dans la fosse, puis je suis revenu ici, près du cadavre de ce cheval et de ces hommes endormis. Je suis assis par terre et je regarde. Lequel, du cheval ou des hommes, est mort ? Ils se ressemblent tellement. Je me demande s'ils pourraient leur marcher sur la figure sans les éveiller. Une nuée de la mitrailleuse descend à tout de l'eau. À côté où se bat, on entend le claquement de fouet des balles. La nuit tombe, c'est à peine si je vois pour écrire. Il n'y a personne, pas six hommes morts, ce cheval vivant. Il y a moi. Il y a tout ce qui est en moi, dedans moi, et qui ne voudrait pas partir. Je ne voudrais pas partir. Pas encore. Pas comme ça. Dis-moi, comment le réveiller tout ça ? Comment faire que la pluie ne s'enflamme pas ? Écoute, je te fais une promesse. Je t'enverrai ici. Je regarderai ces hommes morts et ce cheval resusciter. Je t'enverrai tout le monde et le cheval resuscitera. Je t'enverrai de rien d'autre. Je t'enverrai. Je n'ai envie de rien d'autre. Je n'ai plus jamais faim, plus jamais soif. Je n'ai plus jamais me sauver de la guerre sur le front d'un femme. Tout ce que je demande c'est que la pluie ne s'enflamme pas.

11 — Quelque part sur la route, entre Lunéville et Nancy, Enghien. Il est six heures du soir.

* Hier, à Croix-aux-Bois. Vers huit heures du soir, quatre canons de 75, masqués par un des bâtiments de la fosse, s'étaient mis à cracher le feu en direction du canal. Le sifflement des obus était court, irrégulièrement confondu avec l'éclatement. On était presque à bout portant. — Combien de morts à chaque coup ? Trente ? Cent trente ? Mais, bon Dieu ! ils sont des millions là-dessous, des tas de millions qui se demandent qu'à mourir, qui se demandent qu'à faire leur « devoir », en crevant sous la vaine indifférence des cieux. — Ah, la misère, la lâcheté de ces héros !

* Il faisait presque noir. J'étais assis sur une pierre, le front entre mes genoux, le coude me servant de crâne comme dans un étau. Chaque salve que tirait les quatre 75 déchirait d'un éclair jaune et rouge l'obscurité granitienne, et tout s'illuminait comme à la lueur d'une flamme de magnésium. — Quand les autres sont autant repêchés, pensais-je, et moi ne saurais guère parler, un obus, un seul obus, et ce serait la bouillotte. Quelqu'un se penche près de moi, tout contre moi, je ne savais qui c'était, mais tremblait à chaque aboiement des canons, tremblait comme si on le secouait. Et tout à coup il fit : — « Dis, viens, descendons à la fosse. » — Quelle cave, il n'y a pas de cave, pensais-je en premier, puis je levai les yeux : dans une fente de lumière je reconnus l'homme, c'était l'ancien, l'ancien de l'ancien, l'ancien de l'ancien, dans le ciel, l'ancien de première classe à la guerre. Mais je devais dire : ne reconnut pas, car son visage habituellement plein et rond était creusé.

balles dans l'oreille, et bousculèrent la mitrailleuse dans la fosse. Puis, nous ensemble, ils s'efforcèrent autour de la bête, qui frémissait encore. C'est le joli de voir un officier leur montrer l'endroit de la levée ; ils l'auraient abattu comme leur bête. Un instant plus tard ils s'acharnaient dans un tumulte de mort. Le tout sans desservir les deux, sans pour un mot.

* C'est arrivé il y a de cela une demi-heure j'ai été faire un tour dans la fosse, puis je suis revenu ici, près du cadavre de ce cheval et de ces hommes endormis. Je suis assis par terre et je regarde. Lequel, du cheval ou des hommes, est mort ? Ils se ressemblent tellement, je crois qu'ils pourraient leur marcher sur la figure sans les voir. Une route de la mitrailleuse émerge à moitié de l'eau. À côté on se bat, on entend le cliquetis de toutes les balles. La nuit tombe, c'est à peine si je vois pour écrire. Il n'y a personne, tout ces six hommes morts, ce cheval mort. Il y a moi. Il y a tout ce qui est en moi, dedans moi, ce que je ne voudrais pas perdre. Je ne voudrais pas mourir. Pas encore. Pas comme ça. Dis-moi, comment je réser tout ça ? Comment faire que la poudre ne s'enflamme pas ? Écoute, je ne fais que penser. Je resterai ici. Je regarderai ces hommes morts, ce cheval ressusciter. Je resterai tout le temps qu'il faudra. Je n'ai envie de rien d'autre. Je n'ai plus jamais tant aimé, plus jamais tant. Je n'ai plus jamais tant vuoler de verger sur la route d'un fermier. Tout ce que je demande c'est que la poudre ne s'enflamme pas.

10 — Quelque part sur la route, entre Lunéville et Rain l'Espe, il est six heures du soir.

* Hier à Cochemare. Vers huit heures du soir, quatre canons de 75, masqués par un des bâtiments de la ferme, s'étaient mis à cracher le feu en direction du canal. Le silence des obus était court, immédiatement confondu avec l'éclatement. On trait presque à leur portait. — Combien de morts à chaque coup ? Trente ? Cent trente ? Mais, bon Dieu ! ils sont des millions là-dessous, des tas de millions qui ne demandent qu'à mourir, qui ne demandent qu'à faire leur « devoir », en crevant sans la moindre indifférence des cieux. — Ah, la violence, la lâcheté de cet héroïsme !

* Il faisait presque noir. J'étais assis sur une pierre, le bras entre mes genoux, le casque me servant de chapeau comme dans un étui. Chaque salve nous donnait les quatre 75 déchirant d'un éclair jaune et rouge l'obscurité grandissante, et tout s'illuminait comme à la lueur d'une flamme de magnésium. — Quand les autres nous ont tout repérés, pensais-je, et cela se serait passé tarder, un obus, un seul obus — et ce serait la boucherie. Quelqu'un se trouva près de moi, tout contre moi, je ne savais pas, et je le sentais tressaillir à chaque aboiement des canons, tressaillir comme si on le fouettait. Et tout à coup il fit : — « Dis, viens, descendons à la cave. » — Quelle cave, il n'y a pas de cave, pensais-je en premier, puis je levai les yeux : dans une chambre de lumière je reconnus l'homme, c'était l'homme, le fabricant de chromolithes pour élégances dans le civil, soldat de première classe à la guerre. Mais je devrais être : ne mourir pas, car son sang s'écoulerait plein et rond était creusé.

son poids, furtivement, fébrilement, comme si dans l'instant une menace terrible se fût appesantie sur moi, sur nous seul, quelque danger de nature mystique, imparable. — Il faut, il faut, ne repensez, il faut... Je ne savais pas ce qu'il fallait. C'est la fin de la république transmise, et vous vous la dictature militaire et la dictature Duran et les Oberkommandantur et les Obermündus et la terreur noire et les expéditions punitives et les auto-da-fé et toute la peste mortale que le monde en débâcle secrète comme la limace la vermine, il fallait faire quelque chose, ne fût-ce que marcher, ne fût-ce que pleurer, s'arracher à cette odeur attente moutonnaire, à ce putoisement amanté dans l'expectative, alors que nous nous nous, sur notre peau, la France était d'angoisse et de hoquets ténés. Je me suis levé, j'ai soufflé mes fuses, me suis frayé un passage dans la masse prostrée. Sur les marches d'une porte, devant le son état-major de bureaucrates, la punition et la houette du capitaine Deudon. Venait de me donner le coup de départ de très grosse artilleur, l'air « l'américain » et Marco m'emboîtait le pas.

• Nous avons longé l'étrang, escaladé les hauteurs, débouché dans un pré d'un les lances se perdaient dans l'obscurité. Les quatre-vingt nous perdions sur la grosse canonnade. Elle nous parvenait du sud, c'était donc de l'artillerie ennemie et nous allâmes à sa recherche comme si de nos temps c'eût été là notre mission.

• Nous avons marché près de nos heures, une pluie cinglante et noire, et le son de la grosse canonnade nous servait de fil d'Ariane. Il fut

près de minuit quand nous avons rejoint une batterie de six 240, camouflée dans un bois. Tout l'après-midi m'avait fait l'impression d'une forêt vague, à cause de l'obscurité, de la pluie, de la boue. Nous étions tombés en pays de connaissance, plusieurs de ces artilleurs ayant connu quelque temps à Kessau. Je ne rappelle en particulier un grand jeune homme à l'aspect d'un pion de forêt, marchand des logis à pioche nez. Les canons tiraient deux par deux, et dans les intervalles mon camarade faisait les cent pas à la mécanique d'une lampe tempête fixée à une branche d'arbre. Il allait et venait en silence, puis se reprenait le son de la nuit, je ne voyais pour ainsi dire rien de son visage, mais il me paraissait plus expressif, plus communicatif que s'il avait parlé. Je le sentais entièrement loin, près des siens, présent à qu'il boitait, faisant quels adieux. Les secousses expaient comme des fantômes, soulevaient les lances obes en abîme, et leurs godasses tiraient un bruit de sacquin du sol détrempé. Les coups pendants, la reco semblait, des millions de gouttes de pluie tombaient des artilleurs que je souffre malheureux. Un jeune artilleur qui soulevait son verre vers à mon comptoir de journaux, me dit que ses servants d'un canon ont été tués par l'explosion de leur pièce. — « Nous sommes perdus... » ajouta-t-il avec calme. Je ne répondis rien, il n'y avait rien à répondre. Ils faisaient un travail que ne passait de mort. Nous leur aurions donné compagnie jusqu'à l'aube, mais leur capitale, à nous, était aperçu de notre présence, nous avait fait tirer à grands coups de guerre. Ils ressemblaient

à des revenus alloués à une dizaine d'heures hebdomadaires.

* Alors, pour rejoindre la ferme de Courmou, ce fut toute une affaire. Nous nous sommes égarés dans les bois, patrouillé dans la boue, até, até, la nuit, dans un cercle fermé de tracas et d'explorations plus ou moins lointaines. Ayant sorti au plus loin répertoire d'invectives, Bilois jurait avec un air disant que nous allions tous nous être perdus déserteurs. Finalement, éreintés, à bout de résistance, comprenant que nous n'avons aucune chance de retrouver notre chemin dans ce bouillier, nous nous sommes glissés dans une grotte dont la sombre masse nous était apparue vers les quatre heures du matin, décidés d'y attendre le jour. Mais, trop nerveux, nous n'avons pu nous empêcher quelque repos dans un somnifère répertoire. Etendus sur le sol, nous sommes nos yeux grand ouverts sur l'obscurité, échangeant de temps à autre une parole solitaire. A six heures nous étions de nouveau en marche, ayant presque aussitôt gagné une route nationale. Des millions de chars coulaient en un immense fleuve dans le grand matin pluvieux, et des dizaines de millions de fantassins clopinaient, s'affaissant, reprenant leur marche. — La France est grande, bon Dieu !

* Nous étions à une douzaine de kilomètres de Courmou. Il fallait trouver un moyen rapide pour regagner la Compagnie, se présenter au capitaine, expliquer l'aventure. Nous craignons que la Compagnie eût, entretemps, quitté Courmou, mais cet espoir de la retrouver serait perdu. En accord avec Bilois et Marco, j'emprunte une bicyclette à un paysan de l'endroit et lui à moi

pédaler sur Courmou : après rapport au capitaine, je devais revenir avec la bicyclette, et alors nous pourrions refaire le chemin nous-mêmes à pied.

* Le ciel était labouré d'écadilles allemandes. Ils ne travaillaient pas, du moins je n'en avais pas l'impression, mais je voyais nettement qu'ils bombaillaient en piquet les bois où nichent les batteries de canons et où s'accumulent des montagnes de munitions. Pas plus que les jours précédents, aucun avion français ou anglais ne leur donnait la réplique : sous la D.C.A. paraissait faire montre de quelque activité. Il semblait par contre que cet état d'esprit était moché, j'en voyais qui chutaient verticalement, mais activés sur la cime des arbres ils regroupaient dans les airs et disparaissaient à l'horizon. (Sensiblement de l'inefficacité de la D.C.A. ; sentiment qu'il faudrait cent de ces avions pour espérer un avion ; que si un appareil est moché, cela se dit exclusivement au hasard).

* J'ai traversé les bois sur une piste que le vent déjà sec avait rendue praticable. Indescriptible chaos. Inintermittente pagaille. Incessantes explosions. Je ne comprends pas comment la forêt ne brûle point. Quelques hommes pourraient faire sauter tous ces bois et le monde qui s'y cache : posons séduire. Je pourrais de l'avant, ne sachant si ma Compagnie était toujours entre mes mains à l'âge était tel que souvent il m'a fallu mettre pied à terre, car même à bicyclette on n'y passait pas. A cet entraînement de toute discipline, de tout ordre, mille volumes de fer, qui gênent mille fois à l'entraînement. Ce n'était pas la pan-

unité quelconque, mes premiers contacts avec les vables, quoique l'air saturé des drapeaux et des drapeaux de soldats. Ma nouvelle affectation se vait, pour commencer, une boîte de sables et un morceau de « boue ». Pendant que, sous un plateau d'un camion, je me sentais profondément, un avion, volant lentement au ras du toit, pour ainsi dire dans la rue de ce village que j'ignore le nom, passa en trombe. Il était une sale de balles. Quatre prisonniers allemands de près, dont un perfora le plancher du camion, à dix centimètres de mon pied droit.

• Deux heures de l'après-midi. Nous étions en dizaine de camions, à la queue-les-les : tout une façon amicale de dire les choses, car nous n'avons qu'un pas. Mais je suis si content d'avoir pas à me traîner à pied, que je vais m'y longer sur une pile de papiers et essayer de faire un somme.

• Cinq heures. Nous sommes parés à l'arrêt d'un bois, tout en haut d'un chemin escarpé. Ici, sur la grande route, une humilité en plus : la folie migratoire continue de mener des à l'œuvre de l'épuration.

• J'essaye de comprendre, de saisir quelque chose des motifs qui nous poussent à tout à la sorte, puisque — en principe — nous en sommes sûr plus. Serait-ce donc pour nous des prisonniers ? Un moyen extrême d'être des centaines de milliers d'hommes embarqués de matériel de gagner un minimum libre ? Mais fait, si vraiment un armistice a eu lieu, nous ne sommes aux hostilités, quelles pourraient être les raisons pour lesquelles nous serions emmenés

comme prisonniers ? Etant donné, me semble-t-il, qu'aucun ne veut pas dire l'indignité pure et simple.

• Je ne puis m'empêcher de penser que le commandement allemand fait preuve « d'humanité » : que s'il s'agit de faire bombarder les routes, c'est pas milliers que nous périrons. Mais, sans doute, le jeu ne vaut pas son poids de bombes. Et de même que leur « humanitarisme » a pour effet d'épuiser notre matériel, qui leur reviendra en cas de prise de guerre.

• Lieutenant Polmès, 603^e D.C.A. Me demande ce que je faisais dans son unité. Je lui explique mon cas, qui n'a certes rien d'étrange, les hommes ayant perdu contact avec leur unité se trouvant pas milliers. — « Vous avez votre licence militaire ? » Je n'ai rien, pas la moindre pièce d'identité, toutes mes affaires se trouvant dans ma malle — et la malle diable s'est volée. Seul me reste mon bracelet, fixé après mon poignet. Apprenant mon nom, cet amable officier se met à causer histoire. Il a une belle tête ravagée, et bien que jeune encore, il est presque blanc. J'apprends par un des sous-officiers que, étant à Sappey, où il faisait des cours de perfectionnement, il avait subi une très forte commotion nerveuse dont il s'est mal remis. Il se trouvait, en compagnie de plusieurs autres officiers, dans un champ de manœuvres, quand un avion allemand y lâcha sa charge de bombes. Lui seul en a échappé, à peu près indemne. Nous parlons longuement, assis au pied d'un arbre, dans la douce pénombre de la forêt. Chaque fois qu'un avion déchire le ciel, le regard de l'officier se charge d'angoisse, et tout son corps

se contracte. — « Le bruit d'un avion me donne une doune la colique », dit-il dans un soupir et honneur.

* L'extraordinaire déchaînement des sens. Déjà les jours précédents, quand dans la colonne de mes pionniers je traversais les villages, je me voyais flâner l'hallucinante odeur du cuir. A la vue de toute femme, même pas jolie, même pas très nue, la cohorte des mâles se vêtait d'un pommier en transe. On eût dit que l'acte de fornication s'exposait à l'espèce avec une obsession égale à celle de la fuite. Rien ne paraissait plus facile que d'entraîner la première réfugiée de rencontre et de la coiffer frénétiquement derrière un buisson. Et qu'était-ce donc, l'agressivité du cœur de Dombou, sinon une tentative de viol sur la place publique ? Et je ne sais, de la femme ou de l'homme, lequel est le plus déchaîné.

* Debout à la lisière de notre bois, je parlais à choses et d'autres avec trois hommes de la D.C.A., dont un sous-officier. Soudain, à quelques mètres plus bas, en dessous du coteau sur lequel nous nous tenions, dans un chemin bordé de haies, deux jeunes femmes en chemise. Avec une fièvre de les apercevoir, l'un des soldats commençait à lever les deux doigts de chaque main dans sa bouche et à pousser de stridents sifflements. A la même heure, de Vaudigheim. La Douleur : et comme, en la vue des deux femmes s'étaient immobilisées, regardant de notre côté, mes trois compagnons se mirent à faire à leur adresse de grands gestes obscènes à bras. Alors, elles, comme sur un signal, se levèrent et exécutèrent des pas de danse polonaise, au beau milieu du chemin, au

un éblouissant flaque de soleil, et je les sentais s'écarter, s'écarter, s'écarter, exactement comme j'imaginais les humains au jour du jugement dernier. Encore que sans doute ils en aient vu d'autres, les trois hommes eurent un court instant d'égarement, puis, bondissant cul par dessus les nuages, ils se précipitèrent du coteau à la recherche des femmes qui, elles, font semblant de ne savoir, épouvantées. Une minute plus tard je les vis qui leur tombaient dessus comme un trio de fous descendus de la montagne, je les vis qui soulevaient les nymphes dans leurs bras robustes, et dans un bruit de papier et de paille et d'écroulement, sur les déshabillés nus en les portant dans un nuage. Et je vois encore comme ils s'affalaient les uns sur les autres, je vois les jambes nues des femmes libres et s'agiter dans la grande et forte joie du viol.

21 — Les bois de St Jean d'Ormont, dans les Vosges. Y sommes arrivés vers midi. Il paraît que nous sommes complètement encerclés : les Allemands seraient pris la ligne Maginot à revers, entre de Vesoul et de Belfort. On les dit, d'autre part, à Orléans, à Tours, sur la route de Bordeaux. Ainsi, depuis Metz jusqu'à la baie de St Sébastien, ils couvrent tout le littoral nord et ouest de l'Europe.

* Je voudrais essayer de penser, de faire le point car des événements viennent de se produire d'une portée incalculable, dont les conséquences seront le destin des générations à venir. Mais je ne puis rassembler mes idées, je me sens creux, incapable de rien envisager, moi qui ne me

22 — Tous réunis devant le lieutenant Polpelt — une cinquantaine d'hommes environ. Il nous dit de garder notre dignité, demande si nous nous sommes débarrassés de nos armes. On l'écoute en silence. Il y a une heure (il est presque midi), les premiers motocyclistes allemands sont passés lentement sur le sentier qui longe notre trou. À mesure qu'il nous parle, la voix de l'officier devient plus grave, et tout à coup elle se brise. Quand il nous serre la main à chacun, des larmes coulent sur ses joues.

• Puis, nous nous mettons en marche. Des milliers et des milliers d'hommes descendent de nous parts, et c'est comme si la nuit silencieuse s'élevait.

• La guerre, pour nous, a accompli son cycle meurtrier. Dans quel cycle de souffrance allons-nous entrer ?

• Denipate. Petit village au nord de le Jeu d'Oumont. Juste à l'entrée du pays je vois un colonel français, la poitrine ornée de décorations militaires, se tenant au port d'armes devant un jeune Feldwebel. Le sergent-major allemand avoue de ses lèvres amères, un sourire si méprisant si hautain, que l'être le plus dévoué d'aujourd'hui s'en serait senti écarté. Mais le colonel, ses insignes décoratifs étalés sur sa poitrine, se tient au garde-à-vous, écoute quelques mots de l'allemand, et sans cesse, comme obéissant à un tat, il recule sa position. Nous passons devant ces deux-là, nous nous retournons pour les regarder, et le haut officier français continue à garder son menin, de bouter ses mains de derrière je ne sais quelles platines, et le jeune

officier de soufre, son képi sur l'oreille, son oreille sur l'épaule. Ah, je pense qu'à la place de ce Feldwebel, je pense qu'à sa place je cinglerais à coup de cravache cet officier supérieur, pour l'honneur des valeurs qui tout de même valent mieux que ça.

• Fumant un gros sac alpin bourré de conserves, de biscuits, d'un peu de linge et de la volumineuse correspondance de sa femme, Raymond K. marche à nos côtés. Quant à moi, je ne suis chargé que de deux moutons, glandes dans les bois, que j'ai tassés tant qu'il se pouvait de paquets de cigarettes. Nous avançons en colonne par deux, serrant de près le bas côté de la route, celle-ci étant prise par l'écroulement des camions, des tanks, des fourgons et de motocyclistes allemands. Nos « ennemis » nous dévisagent avec curiosité, avec un rien de mépris, et de temps à autre l'un d'eux s'écrie — comme il répétait une consigne : — « Wo ist aber der Tommy ! »

• On disait que nous ne sommes pas convoyés. De longues heures, durant lesquelles on se couche dans l'herbe. Le soleil chauffe, mais dans cette chaleur qui s'allonge à perte de vue devant et derrière moi, chaque homme traîne sur ses épaules une charge d'insécurité. Dans les champs, le long de la route, des montagnes de matériel calciné, des montagnes de casques, d'armes, de munitions, etc.

• Puis de nouveau la marche reprend, lentement dans une chaleur épouvantable, sur une route étroite, noyée de poussière et de gaz d'échappement, avec l'air nauséabond et étouffé des soldats

allemands, dont on voit bien qu'ils ont eu de la peine à se tenir un peu longtemps au silence.

• Maintenant que le troupeau pousse sur le même sentier que les daimiers, maintenant le troupeau se tir des arbres à terre, comme l'un d'eux, on leur ferait presque des signes à soi.

• L'absence impression de l'ennemi dans la puissance des engins modernes allemands. (Je suis que cette impression nous vient de la qualité des armes qui défilent devant nos yeux, pour que la qualité, elle, échappe évidemment à notre compréhension). Canons, tanks, auto-canonnières, chars d'assaut, etc. — tout cela comme en vue d'affronter l'ennemi. J'observe que les hommes restent à l'admiration, à l'estime, comme s'il n'était nullement humiliant d'être de la sorte. C'est une certaine mécanique. En réalité, ce n'est qu'une bien placée, une grande bien venue, à simple lancer d'une boussole d'acier, d'acier et d'un informel, de travail le plus pur, de ces machines, et si un homme se voit en face à des calculations dans le monde qui puisse dire c'est qu'il n'est pas à l'homme du matériel français.

• De chaque sentier, de derrière chaque buisson, des hommes se détachent et reprennent la chaîne sans fin des prisonniers. Parfois, l'adversaire au point, des soldats allemands sont les taillis ; parfois, un coup de feu isolé ; parfois, le long de la route, une ligne d'acier, un être décapité ; parfois, affaibli dans une attitude d'angoisse, un cadavre.

27 - 1400. Y sommes arrivés hier soir, vers dix heures. À la sortie du pays, dans un vaste champ de blé, de blé et de jadis militaires, nous sommes arrivés à une et cinquante mille, parqués comme il est difficile de se l'imaginer ; se serrés les uns contre les autres, qu'il est à peu près impossible de faire que de s'allonger sur le sol. De l'autre côté de la route, sur la terrasse surélevée d'une zone où l'air n'est pas brûlé, se voit des chars d'acier qui nous observent et se passent des impressions avec de grands gestes des bras. Sur la droite, une maison dont la façade est le toit se est éparpillée par le souffle d'une déflagration. À l'ouest, dans devant, la ligne indistincte des lignes.

• Parmi nous, beaucoup de Polonais, de Tchèque, de colons. Il n'y a pas de feuilles, tout le monde souffre également de la constipation. Et de la nuit, à l'estime tout du camp, contre un palmier de bois, des centaines de repos se groupent sur le dos les uns les autres. L'éclaircie tombe quelquefois, le bas, d'acier de l'eau. Et si on y allie rien. Nous nous frayons un chemin comme à travers un champ de bataille jonché de cadavres, éparpillant des corps inconnus, des corps décapités, des corps ; mais il n'est pas possible d'approcher la mortification. Par contre, nous découvrons un mince ruisseau, sans de rigueur d'irrigation, où coule un filet d'eau souterrain, dans laquelle nous nous lavons avec plaisir.

• Un peu partout des malades, des épuisés. • Un bruit exotique du camp, uniforme, monotone, bruit de pailles, de gémissements, de sou-

des prisonniers par centaines de mille). Ils ne
trop peussent, le monde à grognons attend et s'agit
le bel Arden blond aim d'être saisi de la guerre
anglo-saxonne. Et celle est leur. Mais, si l'État
qu'ils ne se donnent même pas la peine d'entre-
tenir leurs propres morts. J'en vois à même la main que
nous suivons, pourrissent au grand soleil, la gorge
ouverte d'un éclat d'obus, et dans la plaie même
les mouches s'échappent, aussi grasses que des in-
lons. (J'aurais cru, d'abord, à une hallucination.)
— voyons, leurs lèvres... m'étais-je dit : mais à
bien tallu, me rendre à l'évidence).

* St. Martin. K. et moi avons quant la colonie
et nous sommes fauchés dans la cour d'une maison
sur le bord de la route. Une vieille femme habi-
tée nous accueille pour ainsi dire extasiée.
Elle nous offre deux bols de café au lait, les si-
tères ; puis, comme nous devons sans cesse
prendre soin de marcher, elle me met la main à
poet de pilot de campagne. Elle vient de venir à
lit, à l'étage, dans une chambre. Nous arrivons
avec empressement : pendant que d'un air à
l'autre en marche nous aura dépassés, et qu'il au-
rait peut-être pu être de prendre le jour.

* Minuscule chambre. Presque au milieu.
Un lit de bois, une petite table, une chaise. Au-
avait soigneusement caché la lampe, on
avons allumé une bougie. Autant croit à
s'éclairer. Je demeure longtemps éveillé, les yeux
nuveres, pensant, essayant de penser à la ques-
tion de ces événements extraordinaires d'ar-
nous toutes les jours. Mais les idées se mêlent
ou plutôt je ne pense que par sautes, comme à
les heures vécues ces derniers jours d'éclaircissement.

une dans mon esprit à la manière d'une plaque
photographique. L'œuvre n'est-ce pas une fois ça-
et nous les choses quasiment en relief, le ciel ha-
tient d'ailleurs, plein de petits nuages noirs comme
le pont, due à la D.C.A., les arbres morts debout,
les rivières évanouies et si hideuses qu'elles font
penser à des lèpres de la face rongées jusqu'à l'os,
à la suite crasse des hommes à bout de force, les
malades, les blessés, les tués. Je vois les choses,
et les vois dans leur étendue, dans leur profondi-
té, mais elles se dérobent à mes pensées, elle
sont insaisissables, impensables, et je les sens
comme des faits premiers, comme des corps sur-
posés au delà desquels rien n'existe ni ne peut
être.

Le 10. Neuf heures du matin. Nous quittons un
camp à six sur la route : le défilé continu. Un do-
mineur de cette vieille lorraine nous déconseille
tous de tenter l'évasion. On fusille par di-
vision dans les bois, sur les hauteurs, des soldats
qui, impuissants, s'écartent de la route. Nous sen-
tons K. et moi, que le moment n'est pas encore
venu pour le courage de la confusion qui régné
sur la route, nous reprenons rang dans la colonne.

* Pre à peu, inévitablement, la surveillance
s'opère. Nous sommes mieux encadrés, on nous
surveille en rang par nos, les trahards sont plus
et nous beaucoup et tentés à suivre la file. Seuls
ceux qui manifestement s'en peuvent plus, sont
laissés en place. Peut-être, tout à fait au bout de
la colonne, un train de fourgons sanitaires ra-
passe-t-il les malades ? C'est là un soldat alle-
mand, peut-être même pour la circonstance, distri-

bur aux éclipses un jour de gaz, un jour de pluie. Tristesse de voir sous ces grands gaillards s'enfuir comme des vieilleries à sec il bulle.

* Les grands gaillards, — car ce sont les bien bâtis, les trouads (ou du moins qui se paraissent tels), qui semblent fléchir le plus vite. J'en vois qui se laissent choir, qui s'effondrent sur d'une pièce.

* Nous voici en Alau. Les autres sont tous assurés, la campagne devient plate, un larme. Nous marchons, nous allons, le vent creux, le vent gris. Vers quatre heures de l'après-midi un orage a éclaté qui nous a empêchés de continuer d'aller. Profitant de ce que les hommes de garde étaient occupés à se couvrir de leur toile imperméable, K. et moi nous sommes couchés sous de la colonne qui, elle, continuait d'aller avec un véritable défilé. Je ne sais rien de plus poignant que cette humanité épuisée, hier encore en pleine bravache, pétarade et rotonne, aujourd'hui morte, abattue, clopinant misérablement vers des destins combien hostiles.

* Nous nous sommes glissés dans une petite camionnette démolie, face à une écurie blanche et brisée, à l'aspect d'une mine, ce plan d'une fondrière abandonnée. En longeant les murs, nous découvrirons, creusés dans la muraille des escaliers de tunnels ou de passages souterrains, dont l'entrée ressemble à une bouche de trou. Tapis dans la camionnette, nous attendons la venue du soir. La pluie tombe à torrents. Sur la route, à dix kilomètres de là, la France prisonnière défile sans fin. Plus, à nuit venue, nous nous faufilons en bonds silencieux par dessus les flaques d'eau, vers les bouches de

l'air. Il y fait absolument noir. Tant bien que mal, après avoir mis à sécher un lacs de boyaux ou, au besoin, il nous faut presque ramer à plat sur le sol, nous essayons d'atteindre, à la lueur de notre seule électricité, un endroit plat et pas trop humide. Nous décidons d'y passer la nuit.

* Depuis notre départ de St Martin, un chien (un arabe à nos yeux, bléard de loup et de berger, qui s'appelle *Arbauchien*). (En cours de route, j'ai remarqué un Algérien qui éperdu, cherchant un unit, ou son groupe, ou peut-être un camarade, et qui ne cessait d'appeler : — « Arbauch ! Arbauch ! » : ce qui, en arabe, veut dire — « trou — quatuor »). Notre *Arbauchien* nous avait donc suivis dans notre cachette (sans que nous eussions, du reste, que nous avons eu beaucoup de mal à l'écarter). Nous avions craint que le lendemain ne le voit d'écarter, ce qui n'aurait pas manqué de nous trahir. Mais il resta coi, sagement couché en boule, méditant comme un vulgaire prisonnier.

* Quand, ce matin, nous avons voulu quitter notre site à braguette, nous vîmes des sentinelles allemandes en faction devant l'entrée du souterrain. Nous espérons qu'elles finiraient bien par s'en aller de ce côté, et, tapis dans l'ombre, avec *Arbauchien* à nos pieds, nous attendîmes patiemment. Mais le temps passant, et les fidèles serviteurs du Reich (Grand-Allemand) n'avaient pas du tout l'air de vouloir décamper : il était clair que nous n'étions pas les seuls. K. et moi, qui avons eu l'idée de nous glisser pour la nuit dans ces catacombes, sans de gazer l'air, nous nous sommes hâtés

à sortir prudemment de votre poche à lui ; il n'était du reste pas possible d'y demeurer plus longtemps, à cause de l'humidité et de la morsure de l'air, et nous disparûmes lentement des dents. J'avais pris les devants, me demandant si la sentinelle m'allait recevoir à coups de canon ou les genoux. Or, elle ne put même pas me voir de mon apparition... Ils en ont eu d'autres, les braves guerriers de la Hallesville ! Tabou la bicyclette, suivi d'Arbatachian, K. frégates à la sortie, et nous triomphâmes en versant la mer le serpent à l'interminable fleur des conquêtes conquies.

* Aujourd'hui, c'en va bien à l'air, au d'hui le dieu de la discipline germanique a mis une lourde patte sur « l'éternel bricoleur » allemand. La colonne a été scindée en groupes de deux ou trois prisonniers (d'après ce que je puis en juger), et parés les uns des autres par un intervalle de dix à trois cents mètres ; entre chaque groupe prisonniers allemands, fusils, casques, bottes, dans les bottes fichée une grenade, flaqués de côté à l'armement, par des convoyeurs qui se promènent tout à l'écart ; et tout au long du convoi, pédalant à bicyclette, des sous-officiers passent, se reposant, lançant des ordres brefs, monovillages, ou les autres happent au vol — comme au vol l'autre de porcelaine. Parfois une des sentinelles, précédemment un morceau de dis-ordr ou de rage ou casse de nous montrer comment on marche au pas, enfin, nous faire honte.

* Longues, fréquentes haltes. Longues et quelques piétements sur place, puis repartir à la marche. Là-bas, à dix ou quinze kilomètres

avant d'y a deux ou trois heures, un canon ou un autre sort de couper la route ; et en arrière, à un kilomètre ou deux de nous, dans des heures, l'autre sort avec un retard mathématique, même d'une circulation réglée à la baguette, l'autre sort même piétements prévus, et c'est par les États-Majors nous de l'autre. C'est de la discipline, ça, ou je ne m'y connais pas. Et ainsi est le monde ; ainsi est le monde.

* Hier, pendant, Rosenberg officiant.
* De temps à autre, durant les haltes, on peut apercevoir à nos côtés comme celle-ci : un de ceux qui sont flaqués de côté pendant dans nos rangs, et qui ont le devoir de tirer les poches des prisonniers. Vous y passez : montres, bagues, cylindres, etc., etc. Et aucun des dévoués ne proteste, ni rien. (Je n'ai pas été fouillé par ces hommes de discipline individuelle ; je pense que je ne me suis pas laissé faire ; Raymond K. qui a dit son façon de voir, me lui aussi décidé à l'opposer par tous les moyens, le cas échéant.)

* Au Val-de-Ville K. connaît des gens : il y a des amis, il y avait passé des vacances. Nous aurons une fois de plus moyen de disparaître de la colonne. Le pays est truffé de soldats et d'officiers allemands. Après de courtes investigations, nous aurons dans une auberge une jeune femme qui, jadis, avait été au service des K. C'est une jeune fille, un peu, l'air comme une jeune fille brillante. Elle nous cache dans une cuisine, comme du pain et du lait. Nous nous empiffrons à l'aise et nous avons même d'avoir pu

* Au sortir de Val-de-Ville la colonne enfila

une route de traverse qui tourne vers le nord. Il pleut de nouveau. Un soldat allemand se trouve macher à ma barrière, me donne une cause, qu'il a sans doute oubliée. Il dit, sans aperçu que je comprends l'allemand : « Nous sommes tous frères, et vous savez, vous avez la chance : pour vous, la guerre est finie. » C'est un homme d'une trentaine d'années, le visage sé de pluie, le regard sombre et sévère, les épaules tombantes. Ah, combien j'aimerais le prendre au bras, lui dire — parle, raconte comment tu as vécu, comment tu as imaginé ton cœur d'homme !

* Traversant Eberbach. Puis coupant la route qui de Sélestat va à Strasbourg. Il pleut à nouveau. A perte de vue, dans un champ qui borde la route, des dizaines de milliers de hommes sont là, des milliers de chevaux et de mules, des centaines de fourgons et de chars. Comme probablement on nous y fera passer la nuit, mon compagnon et moi obliques sur notre droite, vers la rive sud d'un bois. Sans perdre une minute, nous la plantons, nous nous mettons en devoir de couper des branches avec nos couteaux, en vue de nous construire un abri. Nous flaquons les branches, tirons une espèce de nait, puis essayons d'allumer un feu. Mais, trop mouillé, trop vent, le bois ne prend pas. Finalement, après plus de deux heures d'efforts, nous réussissons tout de même à tirer un peu de fumée noire d'un petit tas de branches disposé en pyramide. Il y a plusieurs fois déjà que je n'ai plus de cigarettes, je marche en espadrilles à semelles de caoutchouc, sans de petites moules de cycliste : et ils sont si mouillés, si

longs tant d'eau, mes chaussures, qu'ils font une véritable chaudière sur mes pieds. Je me déchausse et mets les espadrilles à sécher près du feu, non sans m'en être brûlée. Le mince que j'ai pu, avec des moules d'acier. Puis, ayant grignolé quelques biscuits et bu une gorgée d'eau de pluie, nous étendons sur la natte improvisée nos deux toiles de tente et nous couchons sous l'avent.

* Je suis resté longtemps éveillé, grelottant sous mon uniforme trempé. Le feu mijotait à nos pieds, instablement inefficace. La forêt bruissait de vent, d'appels. K., la bouche à demi ouverte, regardait docilement, insensible à la pluie, insensible à l'agitation du monde. Où était le soleil, où était la lune. Où étaient les femmes, pourquoi ne venaient-elles pas mordre dans mes lèvres. Sur quelle habitude nous pesait-on, à quel prix nous vendait-on. Je voulais dormir, je voulais que j'aie voulu ne pas me réveiller.

24 — Mes espadrilles ont fondu dans le feu d'hier soir. Tentant ma poche, je n'en suis faire un tout dans l'immense campement, à la recherche d'une paire de godillots. Le piétinement de l'innombrable multitude, des chevaux et des mules, avait transformé le champ hier encore verdoyant en un immense boucher, où je m'enfoncerai jusqu'à mi-jambes. A gauche et à droite, sur des kilomètres et des kilomètres carrés, hommes, bêtes, chartrons de tout sorte, pénible, sous un ciel lourd de pluie, sur une terre spongieuse comme un marécage. Après avoir tenté vainement la machine, interrogé des centaines d'hommes, visité des dizaines de hangars, j'ai fini par découvrir dans un chariot

une paire de chaussures en bon état, mais bien trop grandes pour moi. Je me suis enroulé les pieds dans une bâche goudronnée, me suis chaussé. Mes ongles voyagent là-dedans en toute liberté.

• Nous sommes là bien près d'une centaine de mille. Voici sept jours, aujourd'hui, que personne n'a rien eu à manger, sauf ce que chacun avait pu emporter de provisions dans sa mallette, sauf ce que chacun avait réussi à se faire donner par les habitants des villages que nous avons traversés. C'est là chevaux et mules se couchent, corail de fum. J'observe avec quelle indifférence les prisonniers assistent au trépas de ces bêtes prisonnières, eux pourtant qui n'auraient pas manqué de trouver scandaleux qu'elles fussent ainsi abandonnées à elles-mêmes, si cette incurie n'était le fait des Français ; mais, venant des Allemands, de leur sens de l'organisation, de leur goût de la discipline. Après tout, puisqu'il en est ainsi, je traine à ma suite un jument qui me paraît conserver un reste de santé et se réjouit K. en beauté.

• Soir. Il s'est remis à pleuvoir. Des milliers de feux mijotent dans l'immense campement. On cueille l'eau de pluie, la seule que nous ayons à boire. Et comme si nous étions une horde de primitifs en train de bâtir un camp sur une terre vierge, la forêt recouverte de cougus de hache et de charbon d'arbres.

29 — Rien à se mettre sous la dent. Nous passons des heures à jouer aux échecs. Puis, entre deux arbres, nous construisons une hutte de branches. Puis, pour la vingtième fois, nous étudions la carte. Puis nous nous racontons ce que nous aurions aimé

à manger. Puis nous rejoignons aux échecs. • Quand je m'approche d'un groupe d'hommes et que j'écoute les conversations, je suis frappé du changement qui en eux semble s'être opéré. Ils ne parlent ni si vives, ni si cordiales qu'il y a un peu de dix jours. Et je vois bien que, quoique toujours vêtus de kaki, ce ne sont plus des soldats. Et il paraît que ce qu'il y a de malodorant et d'immoral et de tragique dans la guerre, ce n'est pas tant la guerre elle-même que l'abjection qu'elle lui inflige.

• Je me demande ce qui se passe là-bas, à « l'arrière », dans les coulisses ; aux sales combobox qui s'y jouent ; à la course de chacals d'extrême droite et d'extrême gauche, fouillant les uns et les autres dans les entrailles encore chaudes de la République ; à la recherche du bon morceau ; aux mille Jules qui en dix heures cent fois changent de visage. C'est le règne des chaoguanis. Le cadavre est grand, le cadavre est succulent. Ils pourraient y déposer leurs œufs, y proliférer à leur aise. Et quel alignement de fesses, culotte baissée, face à Reichsgaden, face à Rome !

30 — On nous fait déménager, quitter notre simple abri en branches tressées. Nous transportons notre domicile dans les vastes champs qui s'étendent à l'est d'Eberheim, bordés de part et d'autre par la route N 93, et par une petite rivière que je crois être la Blind.

• On nous a volé une de nos robes de tente, celle précédemment qui m'a été donnée par le soldat allemand.

• Toujours rien à manger. Sur le dos de mes

une paire de chaussures en bon état, mais bien trop grandes pour moi. Je me suis essuyé les pieds dans une bâche goudronnée, me suis chaussé. Mes oreilles voyagent là-dedans en toute liberté.

* Nous sommes là bien près d'une centaine de mille. Vous sept jours, surtout hier, que personne n'a rien eu à manger, sauf ce que chacun avait pu emporter de provisions dans sa mallette, sauf ce que chacun avait réussi à se faire donner par les habitants des villages que nous avons traversés. C'est là chevaux et mulets se couchant, secoués de faim. J'observe avec quelle indifférence les paysans assistent au trépas de ces bêtes précieuses, mais pourtant qui n'auraient pas manqué de nous servir de scandaleux qu'elles fussent ainsi abandonnées à elles-mêmes, si cette incurie n'eût été le fait des Français ; mais, venant des Allemands, de leur sens de l'organisation, de leur génie de la discipline. Après tout, puisqu'il en est ainsi, je monte à ouïe sur un jument qui me paraît conserver un trace de svelte et je rejoins K. en beauté.

* Soir. Il s'est remis à pleuvoir. Des milliers de feux mijotent dans l'immense campement. On cueille l'eau de pluie, la seule que nous ayons à boire. Et comme si nous étions une horde de primitifs en train de bâtir un camp sur une terre vierge, la forêt retentit de coups de hache et de cliquetis d'arbres.

29 — Rien à se mettre sous la dent. Nous passons des heures à jouer aux échecs. Puis, entre deux arbres, nous construisons une hutte de branchages. Puis, pour la vingtième fois, nous évoluons la crosse. Puis nous nous rucopons ce que nous aurons aimé

à manger. Puis nous repoussons aux échecs.

* Quand je m'approche d'un groupe d'hommes qui écoutent les concentrations, je suis frappé du changement qui en est venu à être opéré. Ils ne paraissent ni si veules, ni si orduriers qu'il y a encore dix jours. Et je vois bien que, quoique nous soyons vêtus de kaki, ce ne sont plus des soldats. Il se peut que ce qu'il y a de malodorum et d'immoralité et de tragique dans la guerre, ce n'est pas tant la guerre elle-même que l'abjection qu'elle lui attire.

* Je me demande ce qui se passe là-bas, à « l'arrière », dans les coulisses, aux sales combines qui s'y traitent ; à la curée de charniers d'extrême droite et d'extrême gauche, boudant les uns et les autres dans les entrailles encore chaudes de la République, à la recherche du bon morceau ; aux mille lutas qui en dix heures cent fois changent de vent. C'est le règne des charognards. Le cadavre est grand, le cadavre est succulent. Ils pourrissent et déposent leurs dents, y prolifèrent à leur aise. Et quel alignement de fesses, culotte baissée, face à Buchenwald, face à Rome !

30 — On nous fait déménager, quitter notre superbe abri en branches tressées. Nous transportons notre demeure dans les vastes champs qui s'étendent à l'est d'Herzheim, bordés de part et d'autre par la route N 83, et par une petite rivière que je crois être la Blind.

* On nous a volé une de nos miles de cerise, celle précisément qui m'a été donnée par le soldat allemand.

* Toujours rien à manger. Sur le dos de mes

main et entre mes phalanges la peau pèle. Déshydratation ? Il me semble aussi que mes ongles ne tiennent guère après mes doigts, et ça mal aux gencives. Serait-ce le commencement du scorbut ?

• Je trouve un morceau de bûche goudronnée. Avec la colle qui nous reste, avec des monts de terre que je découpe à la pelle, nous construisons une tente. Puis, au nord de la rivière, j'arrache des paquets d'herbe, pour nous en faire une litière.

• Le petit bois dans lequel nous avons habité, a été rasé, déraciné. Il n'en reste que des troncs et des tas de cendre fumante. L'immense terrain où nous voici s'est ouvert en quelques heures d'innombrables abîmes de toute sorte, comme si nous devions y demeurer des années.

• Les paysans d'Allemagne se sont abîmés comme des mouches sur notre camp. Ils emmènent les chevaux et les mulets. Tout de même, la discipline germanique n'est pas un vain mot. Mais je pense que ces imbéciles de paysans, qui espèrent faire une bonne affaire, ont l'imagination bien courte. Dans un jour, dans une semaine, ces bêtes qu'ils auront pansées, nourries, leur seront requises nées sans autre forme de procès.

• C'est là un pimpant officier allemand bien cravache, ruban tricolore dans la boutonnière, s'amène armé d'un appareil photographique. Le triste c'est qu'il ne trouve des guêles assez petites pour soustraire à l'objectif de tous les dents.

• Le camp est coupé en son milieu par un route, la 1016 je crois, qui va d'Iberheim à Mersholter. Sur les deux côtés de cette route, nous

que face à la N 83, un réseau de barbelés est mis en place, et il est interdit de communiquer de part et d'autre. — Avant-gout de ce qu'un jour sera l'Europe, si tout va comme Hitler veut.

• Bien que prisonniers au même titre que chacun de nous, gendarmes et gardes mobiles ont été mis dans leurs fonctions de chiens de garde. On les a pourvus de brassards, et ils s'acquittent de leur tâche avec une hargne et une férocité qui peut la prouver. Comme on comprend bien que ce soit des mercenaires dans l'âme. Dans leur silence un murmure de haine se lève, qui ne les rassure guère. Mais entre eux et nous il y a l'Allemand, et c'est sur celui-ci que les cogues s'appuient.

• Remarqué quelques types de mon ancienne 11^e Compagnie, ayant eux aussi perdu contact avec moi même ; dont P., l'écritain sergent-comptable, maintenant « Commandant ». Il est tout doux, tout mol, il pue la frusque à plein nez ; la frusque non pas de l'Allemand, de la captivité, mais de nous autres, de nos ceux qui il avait emmenés jusqu'à la fin. Je ne me rappelle pas que quelqu'un m'ait inspiré tant de dégoût que ce garçon-là. Je crois que si le ventais moult avec indifférence.

Julien

1. — Le bruit se répand que nous allons enfin être libérés. C'est aujourd'hui le dixième jour de notre jeûne étié ; relatif, car heureusement rares furent ceux qui n'avaient pas un biscuit, une boîte de sucre. Mais, naturellement, ces maigres provisions sont épuisées depuis près d'une semaine. Et, ne s'arrêtant, nous voyons arriver des camions de pain

logie de l'humanité, c'est-à-dire dans un profit de celle du rapace, dont Spengler a dit le prêtre, et les nazis les Edèles.

Un officier polonais me dit : — « Je ne me déguise en simple soldat. Ils tuent les chefs des corps étrangers. Est-ce que vous pouvez expliquer ce qui est arrivé à votre amie ? La paysanne générale, ou quoi ? Je ne suis pas médecin. Monsieur, je suis militaire. Je ne comprends pas l'ampleur, l'insanité de cette défile. Il y a une prison, Monsieur, on ne me le fera pas voir à la tête. (Je traduis mot pour mot. Il le dit avec une espèce de gravité bouffonne et rappe à la fois, comme s'il déposait devant le tribunal de l'Histoire). Nous avions, comme toi, nos amis dans notre secteur plus de munitions et d'armes qu'il n'en eût fallu pour tenir un an les ravitaillés. Le diable et tous les bêtises de l'enfer n'y seraient pas passés. » Fox, avec la pointe de son couteau, il trace dans le sable les paroles qu'il a tenues, dans je ne sais quel accent : « Les Français, se plaint-il, nous ont lâché l'âme. J'en veux beau envoyer chercher des munitions, me les mes partaient et ne revenant pas. La mer, dutait depuis trois jours, et nous n'en avons rien. Il nous a fallu nous frayer un chemin à travers les lignes allemandes. Nous avons huit amis, j'en ai ramené quarante-six. Monsieur... » Autre de lui les quarante six rescapés approchant de chez moi y a plus de haine dans leur regard que je n'en puis supporter.

On discute ferme. Allongé — par l'Allemagne. Trois, ou presque, contre des nazis et se contenaient des légitimes dans une chambre

meurt pour encourager les uns les autres, se persuadent qu'avant longtemps on les renverra dans leurs foyers. Leur libération se résoudra qu'à la mort au point des formalités en cours, à l'organisation des convois, etc. — « Mais, mes maîtres, de la guerre n'est pas finie, tout s'en faut. Les contradictions du régime capitaliste, n'auront ces guerres est un des aspects, n'auront pas unifié leur solution du simple fait de la chute militaire de la France. Les Allemands, plus que jamais, fortifieront leur outil de conquête. Ils ont de plus en plus besoin de main d'œuvre, et ils nous feront acheter du, de l'autre côté de Rhin. Et pendant des années encore... » Alors, un allemand, type parfait de ce qu'on appelle un « espion », prend me faire taire. Comme Jean Merle, capitaine à la 11^e Compagnie, il trouve que c'est « la mouton ». Mais comme je ne tiens nullement compte de son injonction, lui, tout rouge, me boudant, il s'écrit que de ce pas il me fera stréner... pour espionnage !

Un autre allemand-chef, nommé Gailly, ou Gailly, représentant d'une compagnie d'assauts anglaise dans le civil, que j'avais connu à Wiesbaden. Sympathique, larmoyant, cordial, lève type dans la pire acception du mot. Il me fait heureux de me revoir, me donne la moitié d'un pain, me procure du singe (il est chef d'un groupe de deux cents hommes), tient absolument que se fume de son tabac. Mais quand je lui parle de mon projet d'évasion, il est tout retourné d'angoisse : non pas de crainte que je me fasse prendre au mot, mais qu'on l'en vu me causant.

5 — En route vers le nord, direction Sarrebourg. En colonne par six, encadrés de sentinelles allemandes et de gendarmes français. Plus avant que nous nous soyons mis en marche, un « demandeur » aux cultivateurs de sortir des rangs, et les types « soier » présentés en masse.

* Grosse chaleur. K. et moi marchons sans guidance à tour de rôle notre hirschen. Des premiers kilomètres, des hommes vaillants, d'autres tombent comme des trocs abattus. On les abandonne dans les fossés : il y en a trop. La rue devient cruelle.

* A Kogenheim, à Sersheim, à Remilly, les habitants se tiennent devant le pas de leur maison et pleurent.

* Activée, le soir, après vingt-neuf kilomètres de marche, à Erstein. On nous a fait traverser le pays, pour nous parquer une fois de plus dans un champ immense. Aussi, K. et moi sommes notre abri.

* Raymond K. Nous nous amusons énormément bien, encore que mon... disons mon despotisme le fasse de temps à autre râler. Il est intelligent, d'humeur sociable, peu enclin à se laisser du souci. Les événements paraissent glisser sur lui sans l'entamer. Il n'est ni trop courageux, ni trop poltron. Un brave petit gars par conséquent pour tout dire. Un brave petit gars et de son dessin. Il a une culture littéraire, a fait un an ou deux d'école en Autriche, travaillant avant la guerre comme linotypiste dans l'édition parnassienne d'un journal anglais, et il joue assez mal aux échecs. Il est sûr, et bien qu'avec nous de plaisir que j'ai vu des « camarades » du parti, il pour nous le

« ligne générale ». Rien, au moment d'un linotype : il n'est pas de l'étoffe pour en faire les martyrs. Si jamais il échoue dans un prison, cela ne saurait être que par une malice de son sort, ce qui ne l'empêcherait pas, je présume, de nous glaner. (Cette présomption me vient de la part d'un de ses frères, lors de la mise hors la loi du 10 août 1930, en somme 1930). Ceci dit, il n'est pas de vertu. Je suppose qu'il peut être un bon camarade, il est certainement un très bon jardinier, et sans aucun doute un excellent cuisinier. Je ne saurais en dire autant de moi. Il a également certains travers qui ne laissent pas de m'irriter, notamment sa façon de manger : il mâche avec une violence extrême, faisant entendre des bruits de marteau et de marteau, tout en remuant la viande contre un tapis qui grignote une tige et grinde. — En somme, le plus vivable des compagnons de route.

* L'abbé Lalande, Aumônier au Collège Stanislas, à Paris. Sympathique, doux, profondément ému de sa mission de poète. Presque trop connu à l'usage usuel que l'on se fait d'un serviteur de Dieu. Il a été longtemps cantonné à l'école avec la tâche, et les habitants de ce pays, pour lesquels il a su créer de nombreuses amitiés, se souviennent dans la cohorte des prisonniers, jeunes gens, jeunes filles, enfants, assésés de brutes qui enclosent le camp, tout venus là pour l'abbé Lalande, lui apportant des douceurs, du sucre, du vin, du pain : voilà des gens et des pays qu'il maintient la garde sur la

route, défilant des dizaines de milliers de captifs, — puis enfin il l'on, leur aide, les secours de la très catholique Alsace. Filles à la coupe, les sentinelles allemandes les chassent des parcs du camp, mais toujours ils reviennent, chacun portant précieusement un petit quelque chose que le bon abbé aussitôt partage avec tout le groupe, puis avec les autres, au sein des tentes tendues. Puis voici quelques femmes de pain, tant à dire, à quater, de gros morceaux de soupe chaude. Les sentinelles ont beau faire, une à une les femmes se cramponnent, paponnent, l'une à ces grands chadans de soldats qui ont une si faim, cela se voit à leurs yeux. Et nous nous nous écrasant de l'autre côté du fil barbelé, nous poussant les uns les autres avec une rigueur soupçonnée, nous — des centaines et des milliers d'exténués, d'affamés, nous crions et supplions comme des enfants au pied d'un arbre de Noël.

— Mimi ! Moi ! Moi ! — brachant nos yeux gravés de griffes obscures.

* J'ai réussi (en somme, j'ai de la chance) j'ai réussi à passer un bûle de cinq livres à mes garçons, pour qu'il m'apporte quelque chose n'importe quoi, quelque chose à manger. Il m'est au bout de trois quarts d'heure, portant un panier de belles cerises charnues et deux boîtes de biscuits en conserve. Des cerises, il y en a bien sept huit kilogrammes. J'en offre la moitié aux enfants qui se présentent, puis avec le reste j'en fais de délicieux fruits, cruchés à plus vite que les autres. — Et en voilà pour mon commensal et son corbeau.

2. — Sur la route de Strasbourg. Avons quitté l'Alsace à cinq heures du matin. Tout au long de la route les bonnes gens se tiennent sur le pas de leur porte, munis d'écuelles réceptives de soupe. Des bouillottes de soupe, des baptoirs de soupe bouillonnent. Tout en marchant — car les Allemands marchent le moindre air — nous y plongeons à loisir, et au risque de nous échauffer la main, y plongeons à pleines gambes. (Tout de suite après notre départ il faisait il y avait, sur la route, une demi-douzaine de religieuses, graves, pâles, émines jusqu'aux oreilles, tenant chacune un plateau où elles étalaient des pyramides de sandwiches : et en deux fois, comme des soigneurs desogènes, d'autres religieuses paraissent avec les plateaux vides et se retournent avec de nouvelles cargaisons de sandwiches). Il y a quelque chose de plus qu'une simple démonstration de solidarité dans ce spectacle de populations entières sorties sur la route, avec leur main bras de 2000 et qui continuent leur garde-manger. De leur regard, de leurs gestes, des propos qu'ils tiennent, je sens monter une âme fraternelle qui percute les battentiers de mon cœur. — « Ne laissez pas aller ces gens ! Ne l'oubliez jamais ! Laissez-les dans leur famille ! Les Allemands ne sont pas des Allemands ! Ne l'oubliez pas !... » Et pendant un mal, cette capote de bœuf, cette soupe de pain... Parmi les jeunes filles, les femmes beaucoup se peignent leurs larmes. Les femmes avec leur famille, les dames seules, l'œil dur, le nez avec l'air qu'il ne veut pas seulement avec elles, mais qu'il veut aller contre l'Allemagne. Sans prières, plus encore que leur aide, nous est

d'un extraordinaire secours : on dirait que nous avançons presque allégrement. Et je songe que nous avons été précédés de dizaines de milliers de pareils à nous, que d'autres dizaines de millions suivent, que ces gens ont assez de leur pauvre réchauffeur sous qu'ils sont en train de se ruiner, de jouer leur sécurité — car ils ne peuvent ignorer que leurs nouveaux maîtres ont la langue mauvaise... Je songe que c'est aujourd'hui un grand jour de bonté, une grande heure de bonté à inscrire dans le livre d'or des hommes.

* Raymond K. a à son tour récupéré un vélo. Puis, un petit chaton, qui reste bien sage sur le guidon de la bicyclette. (*Arbatash* a disparu depuis plusieurs jours). Toute sa famille barbus, avec ce petit chat comme maître, nous avons beaucoup de succès. Et même lui, *Arbatash* (c'est ainsi que nous l'avons baptisé), profite de la bonté de cœur des Allemands : il pouvait boire tout le lait qu'on lui offre, il se frotte comme une outre.

* A partir de Lipstheim il devient clair pour nous même directement en Allemagne : ce n'est pas, nous aurons traversé le Rhin, au point de Strasbourg, avant qu'il ne fasse nuit.

* D'accord avec K. nous décidons de nous arrêter aujourd'hui même de prendre le large. Nous ne pouvons, en effet, qu'avec l'entrée en Allemagne, coïncide une fouille générale. Si nous ne pouvons pas nous laisser dépouiller de notre camp, c'est notre boussole.

* Le nombre de ceux qui s'écroulent à la résistance, augmente d'heure en heure. L'émotion et les menaces ne servent à rien. Nous

ne pouvons plus que de continuer, se laissant aller. Débordés, les Allemands les laissent s'écrouler dans les fossés de la route.

* Fréquentement, dans des voitures décapotées, des SS ou des S.A., en uniforme jaune d'or, nous sautent à vue, gras, bien nourris, la queue carrée, la mâchoire proéminente, les dents en crochets des Epinettes, taillés sous au même patron, — des espèces d'Obermenschen du camp de poux dans les gencives. (Qu'ils ressemblent tellement à la représentation que l'on a fait de la bête, à cela je n'y puis rien).

* Je dis à l'abbé Lalande que Raymond K. et moi sommes décidés à déguerpir dès que possible, en tout cas aujourd'hui même. Lui, au moins, nous approuve. — « Ah, je partirais avec vous. Mais il faut que je reste avec les copains. Ils ont pu le moral bien solide, tu sais... » Il me donne l'adresse de sa mère, afin que je la préviene qu'il est en vie ; puis il me remet un paquet contenant des provisions de bouche : quelques boîtes de conserves, du pain, une bouteille de gros cognac, une barre de chocolat, — deux de la jeune fille d'Erwin. Puis il peut nous dire adieu. Et lorsque je lui dis que je suis athée — ou peut-être à cause de mon incroyance — il me bénit.

* Nous nous sommes arrangés pour passer en queue de colonne. La colonne qui suivait était à deux ou trois cents mètres en arrière. Immédiatement, dans notre dos, deux soldats allemands, qui à l'époque, une grenade dans la botte. Nous sommes à l'arrière. Tout en guidant, nous avançons à la nuit, nous avons passé nos chemises, nous avons même eu chaud. *Arbatash* sous mon aile.

selle, contre mon orut qui battait le ponton. Nous ne savions pas encore où ni comment nous allions disparaître, mais nous deux nous sentions nettement que l'instant était arrivé d'agir. Nous avons traversé un ponton en bois qui enjambe le canal du Rhône au Rhin, en remplacement de l'ouvrage en pierre que le génie français avait fait sauter. Le ponton était gardé militairement à ses deux extrémités. Sur la gauche, une maison démolie par la déflagration. Le ponton faisait une légère courbe à sa sortie, à partir de laquelle la route s'élançait droit nord-est. Sur nos deux faces à la maison démolie, un profond ravin à pic dont un taillis de verdure sauvage masquait le fond. Je notais tous ces détails comme malgré moi, presque automatiquement. Nous fûmes parcourus une centaine de mètres depuis le moment quand K. dit : — « Nous y allons ? » — « J'ai jeté un coup d'œil circulaire. — « Allons-y. » dit-il. Nous appuyâmes nos deux béquilles contre un arbre au bord du ravin, faisant osciller d'un air d'état de continuer. Les deux soldats qui nous suivaient nous dépassèrent sans mot dire, ils ont si blessés, pensez donc ! Ils se remuèrent quand deux ou trois fois, tandis que nous marchions en deux, nous jouions à décaler nos chaussures. La colonne devant nous s'éloignait, les soldats allemands travaillaient dans son dos, et déjà le martèlement de la colonne qui avançait résonnait sur le tablier du ponton. Alors, soudainement, comme nous par une instable intuition, nous nous inclinâmes d'un seul mouvement, fléchissant nos vides dans le ravin et leur sautèrent après, la tête la première, comme si nous plongeons du haut d'une

tourterelle. Le mot n'avait duré qu'une seconde, nous étions morts qu'une seconde, et certainement c'était la seconde la plus propice parmi des milliers d'autres. Nous attendîmes sans trop de mal à quelque dix ou quinze mètres plus bas, sur un lit de cailloux, où nous demeurâmes immobiles de longues minutes à haletter en silence. Puis, aucun des aspects ne venant de la route, nous rampâmes encore plus bas, vers nos machines qui étaient près de nous. Sous mon aisselle *Arbutus* continuait avec confiance.

* Admirablement camouflés, nous nous sommes employés à mettre de l'ordre dans nos affaires. Je me suis dit que nous ne conserverions que les objets vraiment indispensables, ne gardant rien sur quoi, en cas de fouille, nous pûtes trahir. K. écrivait les adresses du remords à laisser là la correspondance de sa femme ; il pleurait, se lamentait, essayait de marchander, — « Seigneur Dieu grand ! comme s'il n'y avait qu'un monde à vous écrire des billets dont on est ainsi faire collection. Mais j'étais intraitable : nous devons convenir dans notre plan de bataille, de nous faire passer pour des Alsaciens libérés au cas où nous viendrions à être interpellés par les Allemands ; on ne fallait pas que de stupides lettres de femme nous fissent courir le risque d'être repris. (Tant pis, je pense qu'une des raisons de mon insouciance venait justement au prix que K. semblait attacher à ces lettres ; s'il avait moins aimé, j'aurais été probablement plus compréhensif.) D'un air allégre (mon compagnon n'a cependant rien voulu remuer pour se débarrasser de son sac à dos), non plus que d'un nécessaire

à manœuvre en trousses genre Israël, qu'il avait glané dans les bois de St Jean d'Ormont : un cadeau pour sa femme, je suppose). Nous avons discuté sur le parti à prendre, puis émis la carte. La première chose, la chose la plus importante, devait consister à nous procurer pantalons et vêtements civils. Nous commençons piquer droit sud-est, selon le tracé de la N 425, que nous allons rejoindre par Geispolsheim et Bliesheim. Remont à l'ouest, comment et où franchir le canal du Rhin au Rhin, et ensuite la rivière l'Ille.

* Plus d'une heure après notre descente dans le ravin, laissant K., et le chien, je me suis mis à grimper vers le bord de la route, à plat ventre, avec des précautions de Souris, dans l'intention d'inspecter la chaussée et, si possible, de rendre visite à la maison d'en face. Nous nous sommes entendus avec K. que si je n'étais pas de retour dans une heure, c'est que j'aurais été tué, et qu'alors il continuerait seul. Nous avons échangé nos adresses respectives, nous sommes serré la main. Avant d'avoir atteint le bord de la route, j'ai jeté mon bracelet dans le ravin.

* La route était déserte. L'autruche bruit de bottes. Sur ma gauche, en plein soleil, s'élevait le casque de la sentinelle qui gardait l'extrémité nord du ponton. Après un instant de recroqueillage, j'ai fait un bond par dessus le large ruban de la route et j'atterris dans le ravin d'en face, jusqu'à coude dans les orties. Me faufilant contre un mur, j'ai examiné les lieux : une femme d'une quarantaine d'années, une femme jeune, un garçonnet de quatre à cinq ans. Nous nous sommes dévisagés un instant en silence, et avant même qu'elles n'eussent ouvert la bouche j'avais compris

occulter le mur qu'elle fût rentrée dans la maison. Le gros (père ainsi) une vingtaine de minutes. Les voitures, des camions, des motocyclettes passaient et repassaient sur la route. Quand la femme eut disparu derrière une porte, j'ai sauté dans la cour, me suis glissé sous le bâtiment, tendant l'oreille : ni voir, ni bruit. Sans frapper, j'ai poussé la porte. Légèrement surprise, à ce qu'il m'a semblé, la femme s'est immobilisée au milieu de la pièce, une cuisine vaste et sombre : mais quand je lui dis mon désir d'acheter deux paires de pantalons et de vestes, elle donna des signes d'une extrême frayeur. — Non, elle n'avait rien de pareil à vendre : et que je m'en aille tout de suite, parce qu'elle hébergeait des Allemands qui pouvaient rester d'un moment à l'autre ; et que dans la maison d'à côté je trouverai certainement ce que je cherche, vu que là-bas il y avait deux hommes mobilisés ; et surtout que je m'en aille, que je m'en aille en vitesse, par ce qu'elle se ferait tuer, qu'elle se ferait tuer, qu'elle se ferait...

* Pour entrer la route, j'ai escaladé un second mur et échoué sur les arrières de la maison d'à côté. En haut d'un escalier, derrière une porte enroulée, des voix de femme. En tapinois, m'attachant à chaque marche, j'ai monté l'escalier grinçant. Aucune et abondante impression que mes pas faisaient un bruit à réveiller un mort. (Quel difficile métier ce doit être, celui de cambrioleur !) Après avoir pris l'oreille, j'ai poussé la porte : une vieille femme, une femme jeune, un garçonnet de quatre à cinq ans. Nous nous sommes dévisagés un instant en silence, et avant même qu'elles n'eussent ouvert la bouche j'avais compris

que c'étaient des amis. La vieille femme alla ouvrir la porte derrière moi et, me prenant au coude : — « Ne faites pas ça. Monique. Vous allez vous faire abattre comme un chien. Ils vont. Ils tirent. Hier il y a eu deux tués. Là... » et elle montrait du doigt la fenêtre. Puis, sans transition, toujours avant de me permettre de passer au bout, toutes deux se sont mises à appeler la table : — « Vous mangerez bien un morceau, n'est-ce pas ? Vous devez être affamé. » Je dis que j'avais un camarade qui m'attendait de l'autre côté de la route, et qu'il me fallait l'aller chercher.

* J'ai retraversé la route d'un bond ; puis, après un plongeon jambes devant, cette fois-ci, je me suis retrouvé près d'un K, sagement accroupi, tenant *Arbatash* sur ses genoux. Je lui ai eu brève relation de mon voyage et, quelques instants plus tard, nous renouions aux abords de la route, laissant là nos bécasses ainsi que, abominable la la désolation ! la correspondance de M^{re} K., plusieurs paquets de lettres ficelées avec soin et soignées. La route, comme par enchantement, se reconstruit nouveau déserte. Même bondissement en avant au nez de la sentinelle en faction sur le canal, attesté par un vertical dans le ravin aux orbes, puis nous voici à table, mangeant de la bonne soupe où surnagent des tronds couleur or, *Arbatash*, que nous avons laissé cooier sur le plancher, le tout de suite percé d'une humeur lallant.

* Nous étions installés depuis une dizaine de minutes, quand de lourds pas bûchés retentissent dans l'escalier. Les deux femmes pâlissent : c'étaient des soldats allemands qui logeaient chez elles. La jeune femme s'est précipitée sur la porte, l'ouvrit

avec une hâte qui trahissait son agitation. — « J'ai vu deux soldats français, dit-elle en allemand. Ils ont fait, je leur donne une assiette de soupe. Il n'y a pas de mal, n'est-ce pas ? Il n'y a pas de mal ? » Deux grands diables se sont levés sur le seuil de la pièce, nous dévisageant en silence. Nous mangions la soupe à petites cuillères, nous faisions celui qui ne comprend pas un trait de nez. Finalement, l'un d'eux : — « Non, il n'y a pas de mal. » Et l'autre, en remuant les pieds : — « Non. Mais ne leur aidez pas à se lever. » Les femmes se sont mises à protester, à prier serment, — voyons, elles, aider, comment pourraient-elles croire. La vieille femme, qui leur avait servi la soupe, les haranguait d'une voix perçante : la plus jeune, ayant attiré son gilet dans ses jupes, répétait du bout des lèvres : — « Helfen, aber wo, helfen, aber wo... » Alors, eux, les soldats, bons princes, nous offrirent des cigares et s'en allèrent. — « Ils n'ont rien à manger eux-mêmes, chuchota la vieille femme. Ils auraient pu se fâcher, parce que nous ne leur donnons rien. » (Pourquoi ne leur donnez-vous rien ? lui-je envie de demander ; mais je me tus).

* Derrière la maison, disaient-elles, à huit cents mètres, il y a une écluse sur le canal. Les Français l'avaient fait sauter, mais il y avait peut-être moyen de passer sur les blocs de ciment qui émergent du canal. Elles disaient n'avoir pas d'habits civils à nous céder. Après avoir discuté sur le parti à prendre, K. et moi avons décidé d'aller tous cachés sur les rives du canal, le plus près possible de l'écluse démolie, et d'y attendre la nuit. Avant de quitter nos hôtes, nous leur

avons dit qu'elles pouvaient récupérer deux bicyclettes dans le ravin d'en face, ce à quoi la vieille dame parut beaucoup s'intéresser ; et K. — K. ajouta : « Vous y verrez également, Mesdames... vous y trouverez un grand paquet de lettres... Je voudrais... Vous seriez tout à fait aimables si vous pouviez le garder... garder... comme ça, après la guerre... peut-être... » Bigre ! Il en bégaillait, le brave homme de mari ! Il en avait de travers !

* Les femmes, après avoir encore une fois repiqué le chemin du canal, de l'écluse, nous ont donné un petit poe de confitures ; et la grand-mère, me en s'exaltant sur notre « courage », n'arrivait pas de nous prédire toutes sortes de malheurs possibles si nous ne renoncions pas à notre projet. Nous les quittâmes sur les trois heures de l'après-midi.

* Nous avons filé sur les bords du canal, où nous sommes planqués dans un fossé. Sur notre gauche, à deux mètres à peine au-dessus de nos têtes, courait le chemin de halage. Un grand champ découvert s'étalait sur notre droite. Notre ennemi, mal camouflé. Un grand gaillard en casquette, vêtu d'un bleu de chauffe, ridait à quelques pas dans le pré. Je le loquais du coin de l'œil, me demandant ce qu'il nous voulait. Brusquement, sans nous regarder, il dit : — « Achtung ! » Il faisait semblant de bayer aux corneilles, d'examiner le ciel, passant d'un pied sur l'autre. Puis, presque aussitôt, le pas bota de deux hommes sur le chemin de halage. K. et moi, plaqués à terre, incrustés dans la terre, deux têtes sans plus bouger que deux cailloux. K. sur le ventre, moi sur le dos ; sur le dos, parce

qu'il faut que je sois ; parce que je n'aimerais pas être tapé par derrière. Je les entendais venir, je distinguais presque ce qu'ils se disaient l'un à l'autre. Il leur aurait suffi de tourner leur regard pour nous découvrir. Mais ils sont passés en devant tranquillement, regardant tous deux l'eau du canal, comme il aurait fallu s'y attendre, car on n'a d'yeux que pour l'eau quand on va sur une rive. L'homme qui nous avait averti de leur approche, murmura à voix basse mais distincte : — « Achtung... nicht auspringen... kommen wieder noch... » Alors nous avons continué à rester sans bouger, sans respirer peut-être, sans qu'une pensée ne traversât la tête, sans qu'une image se formât dans mon esprit. J'étais comme de bois, comme la pierre. Ils revaient en effet, très peu de temps après, et les voyais s'avancer à travers la fente de mon parapet, comme si de les observer les yeux ouverts n'eût exposé à être découvert, et ils sont passés aussi innocemment qu'à l'aller, en silence vers moi, bonnet et baïonnette, casque et fusil.

* Deux jeunes filles et une dame d'âge mûr cueillaient des fleurs dans le champ. Nous leur avons fait signe et elles s'approchèrent, ainsi que l'homme en casquette. Nous leur avons dit, sans nous élever en manière, qu'il nous fallait des bombes civiles et un endroit où nous cacher jusqu'à la nuit. Positivement enthousiasmées, les deux jeunes filles faillirent nous sauter au cou. L'homme en bleu de chauffe réfléchissait. La dame d'âge mûr se réjouissait : « Écoutez-vous bien, au moins, de bons Français ? » semblait-elle penser : de vrais Français ? L'homme dit qu'il y avait des bombes civiles et des bombes militaires dans le champ, à

cent mètres plus haut, où nous pourrions nous cacher en toute sécurité. Nous nous y sommes rendus illico, l'homme, les jeunes filles, nous deux. La dame d'âge mûr nous avait quittés. Nous sommes descendus dans l'abri, c'était un gros tronc d'arbre, il y faisait sombre et humide comme dans un caveau. Les jeunes filles, en s'en allant, promirent de trouver des effets civils avant ce soir. L'homme à son tour s'en alla, nous recommandant de ne pas quitter l'abri. Il allait, disait-il, pousser une reconnaissance jusqu'à l'écluse de molle, et voir s'il y avait possibilité de passer à pied sec, de nuit ; ensuite il comptait se renseigner sur le passage de l'île, qu'il nous déconseillait de traverser à la nage, à cause de ses eaux rapides et démontées. Demeurés seuls, nous avons étalé sur le sol notre toile de tente et je me suis mis à griller cigarette sur cigarette, dans le vain espoir de chasser les ténueuses moustiques dont l'endroit était envahi. Nous restâmes ainsi, silencieux, couchés sur le dos dans la demi-obscurité, bientôt couverts de cloques grises comme des fèves.

6 — Dans une grange, sur la rive de Seersburg à Selesstat, à un kilomètre au nord d'Innersheim. Pieds nus, presque déshabillés, nous nous penchâmes dans le foin odoriférant. La plante de nos pieds se sentit d'énormes ampoules, résultat d'une marche forcée dans des godaillots trop grands de trois ou quatre pointures. Vu l'état de nos extrémités inférieures, je doutai que nous pussions reprendre la route avant demain soir.

* Hier soir donc, l'homme en bleu de chauffe

porteur d'une gamelle de soupe chaude. Il était possible, dit-il, de traverser le canal sur les débris de l'écluse. L'homme nous expliqua comment nous devrions nous prendre pour franchir l'île, croquis à l'appui. C'était cela nous paraissant — extrêmement compliqué — il fallait traverser tout Graffenstaden, se tenir à un château, un parc, tourner à droite, puis à gauche, longer les berges de la rivière, et... Finalement, en désespoir de cause, comme nous ne comprenions rien, je dis que c'était par trop dur, lumineux, et que nous aurions compris l'explication, et que nous trouverions notre chemin nous-mêmes. Sur ce il s'en va une fois de plus, porteur de reviens sous peu ; il revient en effet porteur de deux bouteilles de café et d'une boîte de chocolat. Nous sommes restés longtemps à l'attendre. Il est Allemand, Berlinois, en Alsace depuis quelques années seulement ; c'est-à-dire, à priori, depuis l'avènement de Hitler. Il ne parle pas un mot de français. J'essaie d'entrer dans sa pensée, mais il ne veut dire ni son nom, ni ses occupations, ce qui seul transpire de ses pimpes, c'est son attitude nettement anti-nazie. C'est un homme ayant dépassé la quarantaine, grand, vigoureux, mais calmes d'extérieur. Vers la tombée de la nuit, le père des deux jeunes filles, nous l'a vu dans lequel il apporte deux vestes et deux pantalons. La vue de ces effets me procure une bonne sensation de joie et de force. C'est à partir de maintenant que l'aventure commence, à partir de l'instant où nous rejetons à jamais nos vêtements, penché je l'ai enfilé une culotte de cheval incroyablement étriquée, et une veste deux

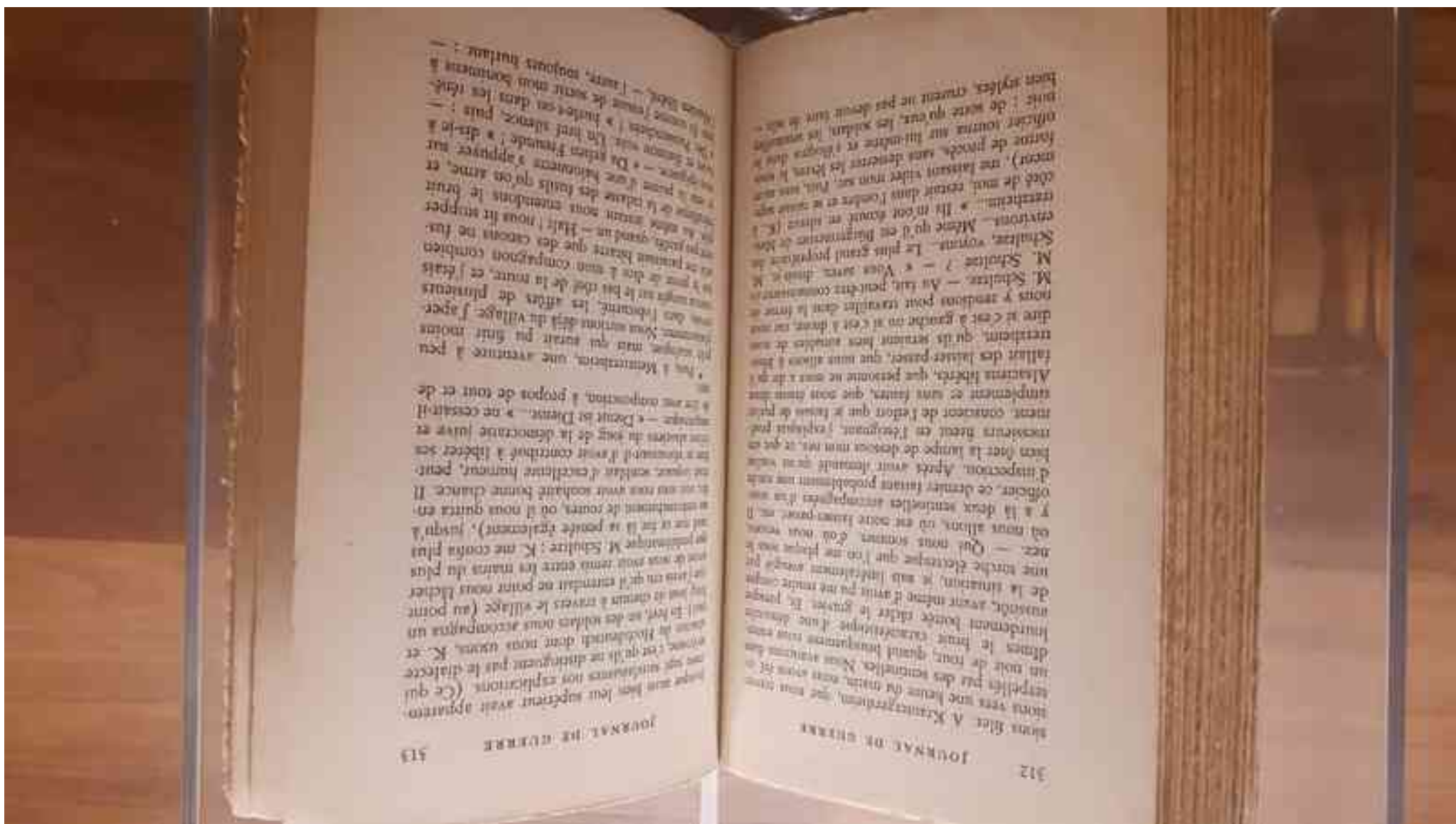
dans la grange où nous voici, à condition de ne nous montrer à personne. J'ai été chercher le bois nous sommes dévêtus, écarté nos vêtements mouillés. Il est trois heures de l'après-midi. Mon compagnon dort à quelques pas de là, dans le noir jusqu'aux yeux. Je vais allumer une cigarette. Le soleil glisse obliquement dans la grange, éperdue fichée dans l'interstice de deux planches de la paroi. Je suis d'une sérénité qui froie la blancheur.

7 — A part quelques courts intervalles, nous avons dormi comme des bêtes toute la journée d'été et toute la nuit. Ce matin, la vieille paysanne nous a offert deux bols de café bouillant. Semence de délivrance, d'allégresse folle. Nos vêtements mouillés, étendus sur une corde. Décidons de nous remettre en marche dès la nuit venue ; quitter la grande route aussitôt sortis d'Immenheim, prendre la 10.15, traverser Krautergersheim et Mettelsheim, puis regagner la N 425 par Nidemsheim. En attendant, nous nous sommes glissés derrière un carré de vigne où, nus, étendus à plat ventre, nous rêvassons et jouons aux échecs.

* Purgé par l'averse de la veille, le ciel est d'un bleu profond, humilant de pureté. Derrière le carré de vigne et la ferme, sur la route asphaltée, deux de voitures et de camions allemands. Derrière l'ombre d'un bois. Au loin, sur la gauche, des points mobiles qui doivent être des paysans marchant la terre. Je pense aux centaines de milliers de prisonniers qui sont sous ce même ciel glorieux et pourtant combien belle, et j'éprouve comme un sentiment de culpabilité de me trouver moi-même et jeune et sans blessure et presque libre.

* Nous étudions la carte, l'apprenons par cœur. Je suis un tracé détaillé du tronçon de route que nous nous proposons de parcourir cette nuit, afin de n'avoir pas à déplier la grande carte en chemin. Notre itinéraire, au cas où nous viendrions à être empêchés par des sentinelles allemandes, consiste à nous faire passer pour deux Alsaciens libérés. Si, par exemple, on nous arrête à Krautergersheim, nous prétendons nous rendre à Mettelsheim, distant de quelques kilomètres ; si à Mettelsheim, nous nous dirigeons sur Nidemsheim ; et ainsi de suite ; étant entendu que nous gagnons si un tel patelin en vue d'y trouver de l'embauche. C'est ainsi que, il y a de cela des années, je brûlais à l'huile ; si le contrôleur me prenait à Y, je souterrais me rendre à X et me rendre à Z. — X, Y et Z sont trois stations se succédant l'une l'autre. J'avais soin d'apprendre préalablement une longue succession de gares et de haltes par cœur. A condition d'avoir quelques francs en poche, de quoi payer, le cas échéant, le parcours entre deux gares, et une dose suffisante de sang froid, on était sûr d'aller loin et à bon marché. C'étaient des voyages longs (je ne pouvais emprunter que les omnibus et ce système-là), mais combien sûrs.

8 — Sélectat. Dix heures du matin. Nous avons fait du bon travail. Partis de notre ferme à neuf heures et demie du soir, nous avons traversé Immenheim sans accident ; puis, après avoir quitté la N 425, nous avons pris, sur la gauche, la route départementale 10.15. De temps à autre une voiture allemande se signalait au loin par ses phares, et alors nous nous appliquions dans les fossés et la lais-



« Das Losungswort ! » Je l'en fiche, de mot de passe. Alors, eux (ils sont deux) : — « Demain, marche ! A la salle de garde ! » — « Bon, fait Raymond K. Geberna, nazi de Wiesbaden. » Nous faisons demi-tour, les deux Allemands derrière nous, leurs baïonnettes posées dans nos reins. Nous avançons sans mot dire, à une que je soutiens, et comme dans la cour de la ferme de Croasmare, il se peut que je me sois mis à tancer de « l'inspection ». (Voula, sans doute, comme on « reçoit toute sa vie » dans les mitras qui précèdent de peu votre mort). Puis, au lieu de raison, ou parce qu'il y a un dieu des prisonniers fugitifs, ou parce que ce n'est pas prévu dans les règlements de la Wehrmacht, ou parce que ça ne porte quoi, une des sentinelles, celle qui a huilé Halt ! (je l'ai reconnue au son de sa voix), éprouve soudainement le besoin urgent d'échanger quelques idées à haute voix. — « Mais, fait le brave homme, mais les nazis ont-ils laissé passer à la troisième batterie ? » Saisissant l'occasion si rare, comprenant que cette troisième batterie était étreinte à Krautergeschheim, je dis, sans me méprendre, tout en avançant : — « Naturellement, non. Sans quoi, comment secourrions-nous ici ? Et pourquoi nous auraient-ils empêché d'aller nous défendre ? Ils sont très chus, les gars de la troisième batterie. » Nous faisons encore quelques pas en silence, puis, eux, l'un à l'autre : — « Faut qu'ils aient laissé aller, à la troisième batterie, ça va. » — « C'est à la troisième batterie qu'on nous a dit de prendre ce chemin. Nous allons à Niderrad, chez M. Schultze, vous savez, le bon gars. Ou nous y arrivons pour finalement nous

vous y allons travailler. » — La troisième batterie, M. Schultze, le maire, la ferme. : nous nous fait de prendre nos gardiens à l'ennemi, de nous occuper de choses et de personnes qu'ils connaissent tout aussi bien que nous, de nous étonner de voir qu'ils persistent à nous traîner à leur salle de garde — en toutes nos références. Mais nous sommes dans l'obscurité profonde de la nuit, les premières maisons, et dans l'enceinte de ces maisons la salle de garde, l'officier, la nuit, l'intermédiaire, l'aube, le canon, autre chose, autre interrogatoire, autre aube. Puis, comme ça, peut-être que le dieu des prisonniers évadés les ait fait rebondir sur leur fatigue, sur leur mal, sur la casquette du bon soldat, nos sentinelles nous aident de filer. — also, ja, rien de plus, d'un soldat bourru, comme à regret, mais rien, rien de plus. Je les sens arrêtés dans la nuit, éperdue nos pas qui s'éloignent, puis on a fait persuadés encore d'avoir été à la hauteur de leur tâche, mais handicapés par le lent travail de leurs lentes cervelles. Alors, pour les aider, pour les mettre d'accord avec leur conscience troublée, je me suis arrêté à mon tour, allumant une cigarette, afin qu'ils voient que nous n'avons pas pressé de disparaître de leur vue. (Je me demande si ce n'était pas une peur absurde, qui se serait fait m'immobiliser à portée de leur fusil). Et, parlant en allemand, nous avons repris notre marche, tandis que dans ma tête je me disais : je déboulais dans un grand état de nerf.

À la pointe du jour nous nous sommes al-

longés dans un champ de pommes de terre, au
un grand chêne. L'expérience des routes blon-
nées et de marches nocturnes était pu mi-
chante. Nous avons mangé chacun un morceau
de pain et la moitié d'une boîte de sardines, et le
café froid. Avant de nous coucher pour une nuit
en deux, nous avons pris la décision de mar-
cher de jour, et de ne pas quitter les grandes routes.

Ensuite, aux approches de huit heures, nous avons rendu visite à une maison en bordure de la route, où une femme d'âge moyen nous a servi du café au lait et du pain. Nous apprenons que le flot des premiers arrivants sera le plus visible tard. — Si on interpelle sur les routes : « Non. Beaucoup de jeunes gens, Alsaciens et Lorrains, rentrent chez eux. Puis on nous dit qu'à midi min entre Nidernai et Gœxwiller, sur la gauche, il y a un grand domaine appartenant à une congrégation religieuse de Frères africains où, en une sécurité, nous pourrions planer de prisonniers et seigneurs.

L'entrée dudit douaneur était gâtée malheureusement, les Allemands y ayant installé un lazaret. Mais quand nous arrivâmes à la maison, que nous sommes à la recherche d'un refuge, elle nous laisse passer sans difficulté. Dans la nuit, dans le parc environnant, fourmillement d'obscurs et de soldats de tout grade en uniforme ou de civils. Délicieuse sensation de se trouver dans la grotte du loup. J'évite de regarder ces hommes de face, j'ai le sentiment qu'ils fixent dans mes yeux tout de marque et de jubilation, qu'ils me scrutent à la gorge. Dans une colline, où quelqu'un nous a fait entrer, nous reprenons du café et du thé.

JOURNAL DE
 tines, qu'une bien vieille femme nous sert sans nous
 demander quoi que ce soit. — Violentement, nous ne
 sommes pas les premiers pique-assiettes de pos-
 sible. Nous avons un appétit immense ; nous est
 tirons pour voir. A une autre vieille, que nous
 heppons au summum d'un coqaluit, nous demandons
 de voir le supérieur. — « Le supérieur ? fait-elle.
 Vous voulez dire le Père Isidore. C'est un homme
 venu. » Arrive le Père Isidore. C'est un homme
 à l'aspect jovial, vêtu en laïc, cheveux grisonnants,
 portant toute sa barbe ; et avant même que nous
 n'ayons le temps de nous traire, — lui : — « Allons,
 qu'est-ce qu'il vous faut ? Fra Isidore peut beau-
 coup ici. » Puis, incontinent la main devant sa
 bouche, il s'oppose d'un air conspirateur. — « Ici
 lui van der Surin Kolonne. » (Je suis de la
 cinquième colonne). Il sourit et cligne de l'œil,
 et nous nous nous sentions, plusieurs jours, et natu-
 rellement nous arrivons mais passe de lui demander
 le possible enseignement. Cependant, comme
 nous avons le sentiment que, coûte que coûte, il
 faut solliciter quelque chose de cet homme (Fra
 Isidore paraît appartenir à cette maudite exigence
 qui vient absolument à vous obliger). Raymond K.
 lui demande un panchalon, le sien étant en lam-
 beaux. L'homme de la cinquième colonne lui donne
 donc une culotte de velours, ornée d'une grande
 dentelle à l'endroit du genou, et, après quelques
 banalités sur le ciel et le temps qu'il fait, nous
 allons — heureux de nous en être tirés à si bon
 compte.

* Soigner arrivés à Selentia dans une voiture automobile. Elle s'était arrêtée spontanément à notre hauteur, et le conducteur nous avait invités.

à y prendre place. Comme la voiture était occupée par une jeune femme, fort belle, et par un jeune homme d'une grande beauté lui aussi, et un peu de scrupules. — « Nous avons beaucoup de plaisir devant nous, dit-il, et cela nous fera plaisir de monter dans votre voiture. Mais je vous préviens, Monsieur, que nous sommes des prisonniers en fuite, et que vous pouvez au moment de nous avoir à vos côtés. » Il réfléchit un instant, consulta sa femme du regard, et nous le signe de monter. C'est un industriel de la région. Il possède des scieries dans les parages de la forêt d'Obernai. Il nous a rapidement interrogés sur l'état physique et moral des prisonniers, sur la condition qui leur est faite, sur les traitements qu'ils subissent, etc. La jeune et belle femme (il y avait tant de distinction et de finesse dans ses manières que j'en devenais amoureux), ne pouvait empêcher les larmes couler de ses grands yeux clairs. Nous les avons quittés peu avant Sélestat, et il a été entendu qu'ils nous reprendraient plus loin, sur la route de Colmar, dans une petite maison.

• A Sélestat nous parait allemand. Nous sommes, service de voiturier, agents de circulation. Personne ne nous inquiète, mais nous nous hâtons de sortir de cette grande agglomération. Il est clair que les services de la Gendarmerie n'ont pas encore eu le temps matériel de rendre leur rôle policier ; dans une semaine ou deux, il sera probablement impossible de se déplacer d'un village à un autre sans laisser passer. Un homme et une femme, guidant chacun deux bicyclettes à la main, nous demandent si nous allons à Colmar. Sur notre réponse affirmative, ils nous proposent de nous y

rendre de concert avec eux, montant les deux bicyclettes supplémentaires dont ils disposent. Nous acceptons sans réserve, nous nous mettons à pédaler sur le pont-bagages, et nous voilà prêts à pédaler sur la belle route alsacienne. Peu avant de nous être mis en selle, un soldat allemand déshabillé s'était approché, pour faire un « bon de causerie ». Nous lui répondions, souriants et enjoués, comme on l'est avec un filic quand on a des raisons de s'en méfier.

• Notre industriel d'Obernai nous avait rejoint avec sa voiture ; et bien que nous fussions à vélo, il nous a entraînés. Il s'était arrêté, nous avait dit quelques mots aimables, puis repartit ; mais presque aussitôt s'arrêta une fois de plus, et quand nous fûmes à sa hauteur, il s'acquiesça de savoir si nous ne manquions pas d'argent. (K. est à sec, mais j'ai un millier de francs sur moi, et nous avons décliné son offre). Il n'hésita pas de nous donner son nom, son adresse, et nous pria de lui écrire. Je regrette de n'avoir pas eu la simplicité de lui témoigner combien j'en ai été touché par sa sollicitude et sa courtoisie.

• Colmar. Mardi. Un jeune épicer alsacien nous montra vivement de pousser plus au sud, vers la Suisse, où nous aurions peut-être pu arriver. Il dit que nous aurions bien peu de chance de réussir de ce côté-là. Plus on avance vers la Suisse, et plus les routes et les chemins sont surveillés. Par contre, les perspectives seraient bien meilleures en direction de l'ouest, à travers le couloir sud des Vosges, encore que l'ancienne frontière de 1914 soit très fortement gardée, notamment au Col du Bonhomme. Après un bref conseil de guerre avec K.,

nous décidons de changer notre plan et de nous le passage du col.

• Premières nouvelles du monde. Nous apprenons qu'il y a deux France, une libre et l'autre qui ne l'est pas. Les Allemands restent à Lyon et à Bordeaux. Le gouvernement français siège à Vichy, capitale provisoire. (J'ai un peu de mal à m'orienter dans la géographie de ces deux France). Les Anglais auraient débarqué dans le Pas-de-Calais, on se battrait dans le Nord et en Bretagne. Les persécutions antisémites auraient continué en Alsace. On aurait chassé les Juifs des grandes villes, de Strasbourg, de Metz, d'Alsace même. Mais la nouvelle « bonté » serait venue en aide à l'URSS. Les Russes auraient envahi la Pologne dominée par les Allemands, ils auraient même pénétré en Allemagne proprement dite. Romain K. jubile. — Il le savait, parbleu ! Les Kops tendaient que l'occasion pour l'entrée du Nord d'une seule-bouchée ! Quant à moi, je suis plutôt sceptique. Il serait intéressant de faire un tour sur la façon dont l'histoire se poursuit et se complique en temps de guerre. Pourquoi les Nazis ne lanceraient-ils pas eux-mêmes de tels coups ? Rien de plus élémentaire, ni de plus facile, que de rendre l'opinion d'une contrée conquise, pour la tuer topographiquement au moyen d'opérations à partir d'un seul il serait facile d'attaquer les mesures de répression politiques.

• Il doit y avoir un ou plusieurs camps de prisonniers dans Colmar, car nous en connaissons de nombreux groupes encadrés de véhicules militaires, apparemment en corvée. Une bonne observation, que nous abordons pour la deuxième

la nuit de Kapsenberg, nous offre de l'argent, qui nous avons tous les principes du monde à ne pas accepter. A la sortie de Colmar, nous nous faisons montrer nos chevaux chez un coiffeur. Nous sommes habitués comme des moutons.

• Puis de nouveau, une vision d'artère, et nous sommes. C'est un marchand de fruits en gros, bariolé... Il nous mène chez lui, et nous voyons dans une belle demeure aux proportions d'un château. La femme de cette conductrice et sa fille nous accueillent. Madame est bien un peu effrayée, mais Mademoiselle est enchantée. On nous présente un repas fort substantiel. Au cours de la conversation qui suit, nous apprenons que la jeune fille (dont je suis le nom, car il serait impudent de deviner sa ; elle est grande, velue, dix-neuf à vingt ans au plus, sympathique et diable), nous apprend donc que la jeune fille se rend plusieurs fois par jour à Colmar, les bras chargés de conserves, de fruits, de fromage, de pain, à l'intention des prisonniers qui s'y trouvent. Elle nous raconte ses liens étroits avec les soldats allemands de garde devant les camps, car il est interdit de communiquer avec les prisonniers et de leur apporter quoi que ce soit. En règle générale, le moral des gens de ces contrées nous paraît, à V., et à moi, relativement élevé. Aucun de ceux que nous avons rencontrés ne se laisse abattre. Les personnes que nous avons pu interroger croient toutes, et la chose est évidente, que dans un temps plus ou moins rapproché les Allemands seront obligés d'évacuer ce pays. On nous dit que dès à présent les habitants ont une attitude dans la vie quotidienne des populations. Interrogatoire des en-

l'avez dans les écoles sur les ouvrages politiques de leurs pères, visites domiciliaires, prison de terre et militaire sur « une ligne et nous alla-
cama » afin qu'ils ne soient pas traités pour nous
français schwaizen, etc. etc. Versant l'un de
ceux de mes pères, nous nous sommes montrés
pairs d'espérances, qu'ainsi le chemin sera
indéfini sentiment de bien-être. Puis, avec une
attentive militaire, nous étudions et apprenons par
ceux la route à suivre pour passer le Col de Bon-
homme, lequel est effectivement gué très
extrêmement, mitrailleuses en batterie. On nous remet
en outre, l'adresse d'un guide-champêtre intitulé
au village de *** qui, connaissant admirable-
ment la région, pourrait nous indiquer des che-
mins défilés. On nous remet, enfin, d'une let-
tre de recommandation pour les gens de l'autre
de l'autre côté du col. Notre hôte se propose de
nous conduire hors du pays, afin de nous nous
traite à la courtoisie des Allemands. Il est quatre
heures de l'après-midi quand nous nous en-
tendons son automobile. La jeune fille nous sert vigi-
lamment la main, et nous partons.

* Sur la route, après avoir dépassé Laponne-
Grandiose paysage. C'est là, en bordure de la route,
une tombe fraîchement creusée, une croix de bois
coiffée d'un casque, quelques fleurs. Une femme
jeune de vivre me dit la poitrine.

* Une voiture sanitaire allemande s'arrête à
notre hauteur, et le conducteur nous propose d'y
monter. Il va, dit-il, à St-Dés ; mais nous devons

1. Ici est le site grand plan de terre que nous pouvons
voir tout entier dans tout le col de Bonhomme.

plus prudent de répondre que nous allons au Bon-
homme lui-même, chez des amis. — « Où voulez-
vous descendre ? demandez-le. — Face à l'église ».
dit-il, pensant qu'avec le calvaire l'église est un
des édifices qu'on ne peut manquer de trouver
dans un village. Il nous dépose en effet devant une
église, au village Le Bonhomme.

* Dans un café, par le plus grand des hasards,
nous rencontrons quelqu'un qui connaît le vieux
guide-champêtre errant, dont nous avons parlé
notre hôte de ***. Mais il faudrait faire plusieurs
kilomètres dans la campagne pour l'aller trouver.
On nous conseille néanmoins de partir tout
de suite et les lacs de montagne. Nous devons
passer à onze heures, puis redescendre sur
Baudouin. Pendant qu'il nous fournit ces rensei-
gnements, des officiers allemands viennent boire
de la bière, et nous nous en vaons cacher dans
un puits.

* Sur une terre abandonnée, démolie plus
qu'avec nos armes, on retrouve des Vases. Nous
y passons la nuit, quelques repartis demain à
l'aube. Nous nous levons de pied en cap près d'un
cimetière. Sous un lit, que nous déplaçons, une
bonne flaque de sang coagulé. L'endroit a dû
servir de cimetière à de nombreux soldats, car
on y a paré les os, retrouvé leurs traces, — et en
plusieurs lieux quantité d'inscriptions murales. Dans
un coin, à l'écart, une superbe pierre de stèle, cer-
tainement construite soi-même, par quelque
soldat dont l'ami le même.

* Après avoir quitté Le Bonhomme, nous nous
engageons sur une route caillouteuse, sécher, au
bout d'une petite heure de marche, nous arrivons

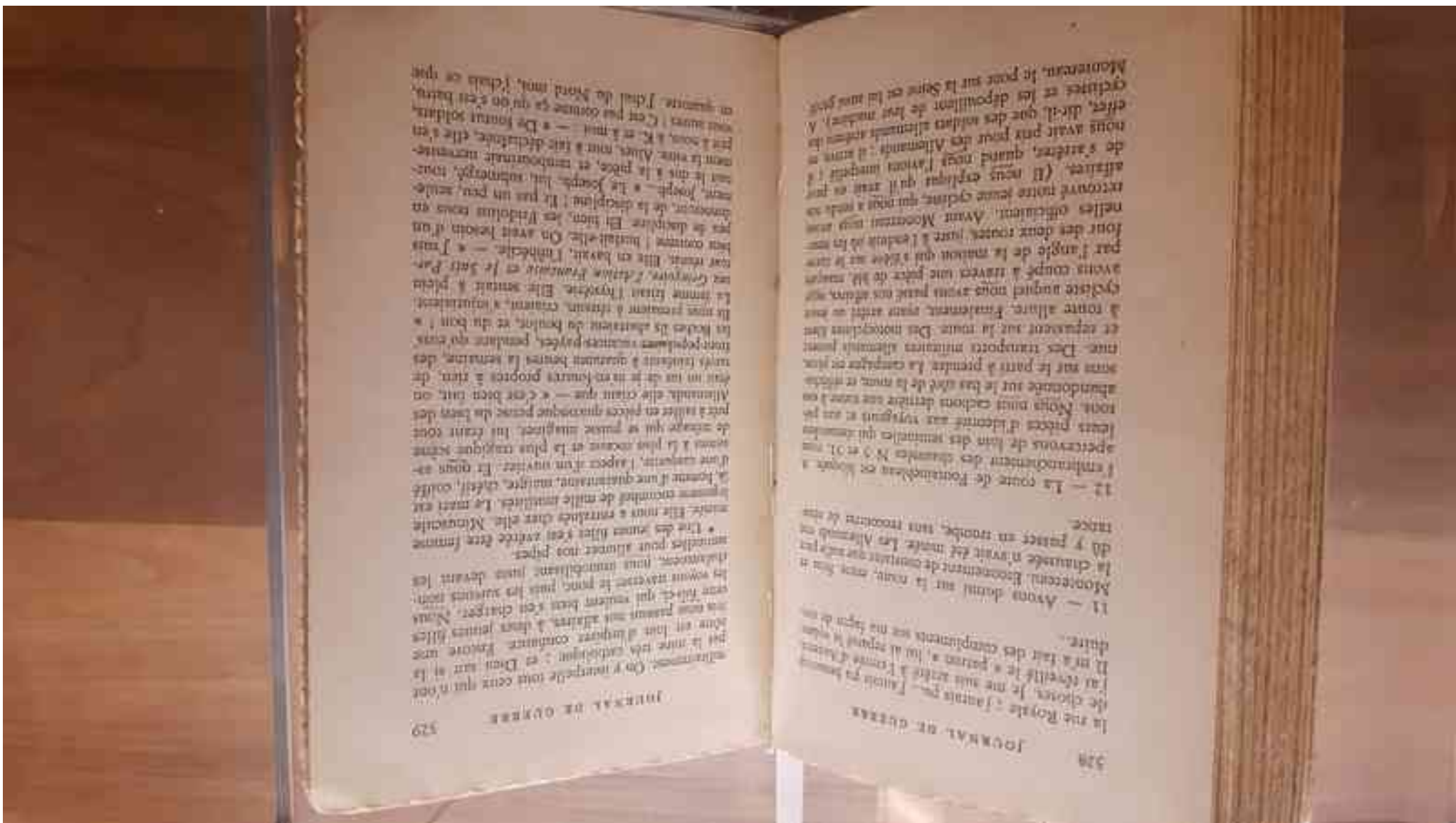
menés au pied d'une forêt plantée presque verticalement. Notre ascension dura quelque trois heures. Nous nous guidions à la boussole. C'était une espèce de forêt sauvage, impraticable par endroits. Deux ou trois fois K. s'était tenu dans la cime d'un sapin, pour reconnaître si possible la source du col, sur notre gauche. Puis avant de commencer la descente, sur l'autre versant de cette colline boisée, j'avais eu quelques fois l'air suspect. Nous nous sommes placés à terre, et presque aussitôt les coups de feu claquèrent dans le vent. Nous sommes restés couchés une bonne demi-heure, impossibles comme des animaux, car le moindre mouvement faisait craquer la bête. Puis nous nous sommes remis en marche, véritablement à deux. Sioux parés et capotés par les lancers, prudemment, attentifs à la feuille de bœuf, au bras d'acier qui se redresse, sans de nouveau les coups de feu nous furent repoussés la position insupportable. J'en étais sûr en peu de temps. Comme nous ne pouvions nous briser, nous supposâmes que l'ennemi — ou les autres — devaient ne pas très bien savoir où nous étions ; et que, comme nous, il (ou ils) était (ou étaient) en position. Il pouvait s'agir, d'une part, d'excursions sommaires, à quoi ne faisaient pas le nombre des coups, mais seulement des d'écouter. Était-il plus simple, nous nous repoussâmes, K. et moi, et nous nous en allâmes vers la demi-heure s'éleva l'éclat d'un coup de feu. Une immobilité hallucinatoire. Et, comme toujours, nos pieds sur du verre pilé, nous repoussâmes la tête. Chacun de nous pas plaignait des autres. Souvent nous étions en danger.

de la correspondance militaire, de la correspondance militaire — et que le commandant K. d'un petit troupeau mais considérable. Des lignes de canon et d'artillerie nous attendaient que nous approchions du but. Arrivés en bordure de la forêt, après un coup d'œil à gauche et à droite, nous sautâmes sur l'asphalte.

* Dans l'obscurité, sur un feu discret, nous avons appelé les habitants en contrefort que je me suis procuré à Frazer. Puis, retirés de fatigue, nous nous sommes allongés sur le lit, au dessus de la porte du sang anglais.

— Après avoir jusqu'à midi. A Frazer, les gens pour lesquels nous avons une lettre de recommandation, nous ont accueillis, nous ont. M. C., notre hôte, était en possession d'un tout conduit par la machine et nous d'un tampon à trois points. Vainement essayé d'en fabriquer un à trois points, en décalquant le cachet. Une main nous a aidés, celle de M. C., nous montre ses lettres, Hugo, Bourget, Loti. Nous nous sommes en sa faveur. Comme les C. disposent d'une chambre dans une maison isolée, nous décidâmes d'y passer la nuit. Et, à huit heures du soir, nous nous sommes couchés dans un plumeau, intrépidement accablés de sommeil.

III — Une grange, sur la route de Joinville à Paris. A sept heures du matin, à peine sortis de Frazer, un flâneur nous avertis s'arrêtait devant nous. Un homme benoîte, épaule épaule, un chapeau et nous nous sommes tous mis à marcher à la pointe et demandant la route de Vitry.



s'éciait ! Vous êtes des soldats comme jadis le pape ! » Nous avons ramené nos prisonniers, nous posément dans l'épave de Joseph, et nous avons regrettés dans les rues disciplinées de Miremont.

* Ayant donné dans une prairie, au bord de la ville.

15 — On nous dit que Hitler doit venir à Paris pour le 14 juillet, et que les places de la capitale sont sévèrement gardées : personne n'y entrera, personne n'en sortira. Mais dans un cas, à deux ou trois kilomètres hors la ville, nous nous réunissons sur le parti à prendre. Nous pensons qu'il nous plus prudent de chercher asile dans la région, pour quelques jours, en attendant que l'Union européenne veuille bien débarrasser de Paris. Nous sommes sur le point de nous lever, quand M. de C. nous planque dans quelque petit village du département, quand une voiture arrive devant son cablo. Un homme en noir, prend place à son côté, se fait servir à boire. Apprenant que nous ne nous abandonnons notre trop grande indolence, et lui demandant s'il a une petite place dans le Carré. Sa voiture est bourrée jusqu'à son toit, un chien se prélassant sur le toit, s'agit à peu près libre, mais nous nous y carions tout de même. Nous nous sommes confortablement installés. C'est le fil de la Préfecture de Paris.

* Il marchait à l'air de tram. Nous avons vu qu'il avait quitté Paris le 12 juin dernier, malgré l'ordre qui lui a été donné de rester à son poste, et qu'il appartenait à la sécurité. Il s'est à l'air de Champs-Élysées. C'est il dit y avoir un douzaine de kilomètres jusqu'à Paris. — Plus loin.

me disait-il, plus loin se peut nous arriver de désagréable. Au point de vue de la circulation. Je le prends par la manche et lui dis que nous sommes deux personnes isolées. Il a l'air de ne pas comprendre. Je répète, tout en le regardant, le bonjour d'un de sa machine. Puis je lui dis d'arrêter la première voiture qui passe, de nous y arrêter, et d'indiquer au conducteur de nous rejoindre jusqu'à Paris. Que c'est là son devoir. Le conducteur en est pourivement affolé. L'inspecteur il en prend son laurier. Alors, nous le conduisons de son ancien défilant, l'arrête une automobile modèle d'un bonhomme et d'une bonne femme, et lui indiquons carrément de nous déposer aux portes de Paris. Comme le conducteur, le bonhomme nous indique une maison existante, sur une rue de la situation : — « Je suis employé à la Préfecture. Je ne peux pas. Je. » Je m'engage dans la rue de la Préfecture, fais signe à Raymond K. de m'attendre. Le conducteur, boote bête, est tout, arrêté les autres de ce moment infanilla.

* Rue d'Alsace. Place familière. Karoques à l'air de la bouche de métropolitain. Là sont les Gobelins, et la Seine, plus haut est le Quartier Latin. Raymond K., qui s'est comporté un homme sur au long du périple, brusquement se met à pleurer.

* Demain en l'air, dimanche, juillet.

« Chou ! Vous êtes des soldats comme j'étais le pape ! » Nous avons ramené nos papiers, nous polissons même l'épouse de Joseph, et nous sommes serrés dans les rues des quartiers de Montmartre.

* Avons dormi dans une grange, au bout de la ville.

15 — On nous dit que Hitler soit venu à Paris pour le 14 juillet, et que les abords de la capitale soient sévèrement gardés : personne n'y entre, personne n'en sort. Mais dans un café, à deux ou trois kilomètres hors la ville, nous nous réunissons sur le parti à prendre. Nous pensons qu'il vaut plus prudent de chercher asile dans la région, pour quelques jours, en attendant que l'issue d'un tel ou tel bien décamper de Paris. Nous sommes sur le point de nous lever, quand soudain nous plaquons dans quelque petit village de la Vierge, quand on vient à nous dire de se cacher. Un homme en sort, prend place à une table, se fait servir à boire. Apprenant qu'il va à Paris, nous abandonnons notre projet de départ, et lui demandons s'il a une petite place dans la capitale. Sa voiture est bloquée jusqu'à son retour, un chien se promène sur le toit, sans à peu près l'air, mais nous nous y crampons tout de même. Notre nouveau conducteur se présente : c'est un fil de la Préfecture de Paris.

* Il marche à fond de train. Nous sommes qu'il avait quitté Paris le 12 juin dernier, sous l'ordre qui lui a été donné de demeurer à son poste : et qu'il appréhendait la révoquer. Il est à la suite à Châteaufort, d'où il doit y avoir un douzaine de kilomètres jusqu'à Paris. — Plus en

ce doit être, plus vite se peut nous arriver de la capitale. Un gendarme règle la circulation. Je le prends par la manche et lui dis que nous sommes des prisonniers évadés. Il a l'air de ne pas comprendre. Je répète, tout en le tirant par le bouton d'or de sa manche. Puis je lui dis d'arrêter la première voiture qui passe, de nous y faire monter, et d'ordonner au conducteur de nous véhiculer jusque dans Paris. Que c'est là son devoir. Le signe en est parfaitement affiché. Il sifflote, il en perd son latin. Alors, sous le couvert de son autorité dédaignée, j'arrête une auto-occide remplie d'un bonhomme et d'une bonne femme, et leur enjoins carrément de nous déposer aux portes de Paris. Comme le gendarme, le bonhomme manifeste une terreur extrême, sort une carte de Maximilien. — « Je suis employé à la Préfecture. Je ne peux pas. Je... » Je m'engouffre dans la petite Peugeot, fais signe à Raymond K. de sortir. Le gendarme, bouche bée, mil mind, m'offre des armes de circonstance infantile.

* Paris d'Italie. Place Jaurès. Kiosques à journaux. Bouche du métropolitain. Là sont les Grands, au 14, Saint, plus haut sur le Quartier Latin. Raymond K., qui s'est occupé en homme sur sa ligne du péripère, heureusement se met à pleurer.

* Demain est l'acharnement juillet.

